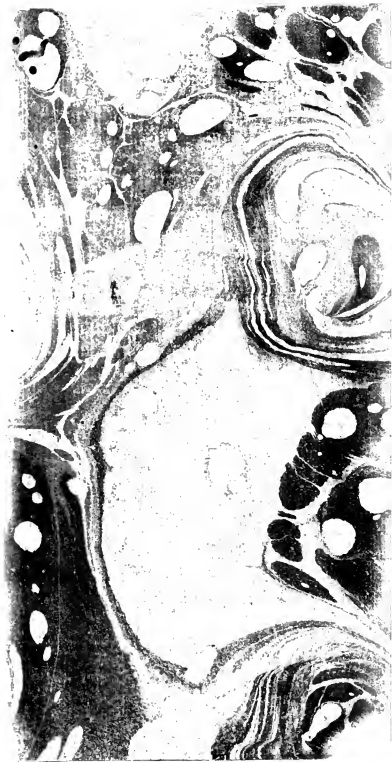


**BIBL. NAZ.**  
**Vitt. Emanuele III**

**II**  
**SUPPL.**  
**PALATINA**

**A**  
**152**  
**NAPOLI**



35. 1. 29.

926. XII

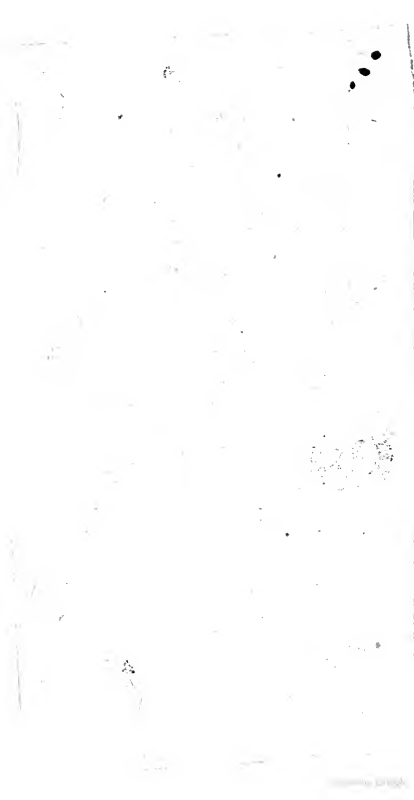


• II Suppl. Palet-A-152

LE  
*VOYAGEUR*  
FRANÇOIS.

*Tome XII.*

A



627228

LE  
VOYAGEUR  
FRANÇOIS,

OU  
LA CONNOISSANCE  
DE L'ANCIEN  
ET DU NOUVEAU MONDE,

Mise au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.  
QUATRIEME ÉDITION,  
*Revue, corrigée & augmentée.*

---

TOME XII.

---

Prix 3 liv. relié.

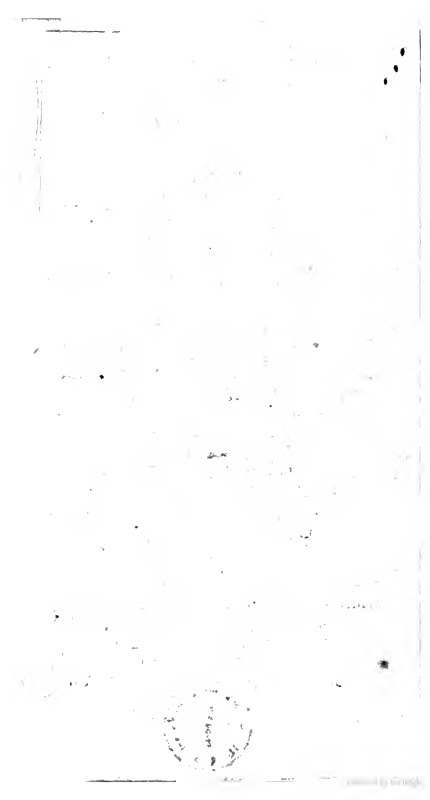


A PARIS,  
Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire,  
au Palais, & rue Dauphine.

---

M. DCC. LXXII.  
*Avec Approbation & Privilège du Roi,*







LE  
VOYAGEUR

F<sup>r</sup> FRANÇOIS.



LETTRE CXXXVI.

TERRE-FERME.

Vous avez vu, Madame, Christophe Colomb, après avoir fait la conquête de plusieurs isles, aborder sur les côtes de l'Amérique méridionale. Comme c'étoit la première partie du continent qu'il découvroit, il lui donna le nom de *Terre-Ferme*, que ce pays a conservé jusqu'à présent. Les Espagnols l'étendirent dans la suite aux provinces voisines, telles que le Darien, la Castille d'or, la Nouvelle Grenade, le Popayan, &c.

A iij

## 6 TERRE - FERME.

Nous y arrivâmes par l'embouchure de l'Orénoque & le golphe de Paria, montés sur un petit bâtiment, que le pere Mugilla nous avoit procuré. Ce golphe, formé par le continent & l'île de la Trinité, fut nommé par Colomb, la Bouche-du-Dragon, avant qu'Amérique Vespuce ne le connût. Cela n'a pas empêché, comme vous avez vu, que ce dernier ne s'attribuât l'honneur de la découverte. Mais quelque odieuse que soit son injustice, quelque jugement qu'on doive porter de ses droits, il est trop tard pour les lui contester après une si longue possession. Aussi n'en fais-je mention une seconde fois, que parce que c'est ici précisément l'endroit, où il se vantoit d'avoir le premier apperçu le continent du nouveau monde.

Ce qui fit croire, sans doute, à cet Italien & à Ojeda son amiral, que les habitants de la côte n'avoient jamais connu d'autres Européens, ce fut sans doute l'effroi de ce peuple, à la vue de leurs vaisseaux. Cependant, après avoir été rassurés par des présents & des marques d'amitié, ils presserent les Castillans de se rendre à leurs habitations. Ojeda y envoya quelques hommes ar-

més ; & les trois jours qu'ils passerent au milieu de ces sauvages , furent un temps de fêtes , où ils goûterent de tout ce que le pays avoit d'agréable. Les femmes même leur furent offertes avec une importunité , dont ils eurent peine à se défendre. Ils revinrent avec un air de satisfaction , qui rendit témoignage à l'humanité de leurs hôtes. Un prodigieux nombre de ces bons Indiens les escorta jusqu'au rivage. S'ils s'appercevoient qu'un Castillan fût fatigué , ils le portoient dans un hamac. Aux passages des rivières , ils s'empressoient d'offrir leurs épaules. En arrivant auprès des vaisseaux , ils y monterent avec impétuosité , & firent tomber leur admiration sur tout ce qui se présentoit à leurs regards. Ojeda se donna le plaisir de faire jouer toute son artillerie. Cette troupe curieuse & timide se jeta dans les flots , comme on voit , au moindre bruit , sauter dans l'eau des millions de grenouilles rangées sur la rive. Mais l'air tranquille & riant des matelots ayant bientôt dissipé leur crainte , ils reparurent avec un nouvel empressement ; & l'on eut ensuite assez de peine à les congédier.

## 8 TERRE-FERME.

Du golphe de Paria nous entrâmes dans la province de Cumana , dont la capitale , qui porte le même nom , est située à deux milles de la mer. Rien de particulier ne distingue les habitants de cette contrée des autres colonies Espagnoles. Les prêtres, les moines jouissent de la même autorité dans les villes ; les églises y possèdent les mêmes richesses ; les peuples y sont tout aussi superstitieux , les femmes également fiers , dévotes & galantes. Elles assistent chaque jour à l'office divin , précédées d'une espece de page qui les accompagne. Ce page est un ecclésiastique , qui n'étant point encore dans les ordres , sert , en attendant la prêtrise , aux mêmes usages qu'un domestique de confiance. Il est du bon ton d'en avoir un ; & une femme comme il faut n'oseroit paroître sans cette espece de valet , qu'elle occupe quelquefois à des fonctions , dont un galant homme se chargeroit volontiers.

Le jour de notre arrivée à Cumana , on y célébroit la fête de je ne fais quel saint , peu connu dans la légende , mais qu'on solemnise ici avec beaucoup de pompe. La ville entiere étoit assemblée



en procession ; & de toutes les maisons , je vis sortir des masques qui venoient grossir la foule. Les blancs , les noirs , les Indiens , mêlés ensemble , couroient les rues en faisant mille extravagances. Toutes les portes étoient fermées ; car , sous prétexte de dévotion ou de mascarades , ces brigands volent où ils peuvent. La procession entra dans l'église ; les masques la suivirent avec des violons & d'autres instruments qui jouoient sans ordre , sans goût & sans mesure , des airs qu'ils composoient sur le champ , & selon leur caprice. D'autres couroient par la nef , se battoient , grinçoient les dents , se jettoient par terre , frappoient le pavé de leur front , hurloient , faisoient des contorsions qui effrayoient les assistants. Ils restèrent quelque temps immobiles comme des hommes morts. Le prêtre alors donna la bénédiction , qui étoit comme le signe de la résurrection générale. Les masques se releverent pleins de vie ; mais l'esprit toujours aliéné , ils recommencerent leurs folies dans toutes les rues. Le son d'une cloche les rappella à l'église. Un moine monta en chaire , & les fit tous ranger autour de lui. Ils se prosternerent d'a-

bord , se mirent un doigt sur la bouche , & resterent dans cette posture jusqu'à la fin du sermon. C'étoit le pannegyrique du saint , dont on célébroit l'anniversaire. Il avoit été évêque en Espagne ; & parmi plusieurs traits de sa vie , le prédicateur raconta l'histoire suivante.

„ Voulant faire un voyage pour visiter son diocèse , le pieux prélat  
 „ partit avec deux prêtres , montés  
 „ tous trois sur des ânes. L'aubergiste  
 „ d'une petite ville ayant su que l'évêque  
 „ devoit y coucher , avoit fait  
 „ des provisions de viandes , de gibier  
 „ & de vins de toute espece. Lorsqu'il  
 „ le vit arriver dans cet humble équipage ,  
 „ outré de voir ses préparatifs inutiles ,  
 „ il coupa la tête aux trois montures ,  
 „ pour obliger les voyageurs à demeurer  
 „ quelques jours chez lui , & consommer  
 „ tous ses vivres. Le saint qui ne vouloit  
 „ pas faire tant de dépenses , ordonna à son  
 „ hôte de recoudre le cou à ces animaux ,  
 „ & même de changer leurs têtes , qui étoient  
 „ de trois couleurs différentes , afin qu'on  
 „ gardât long-temps le souvenir d'un pareil prodige.

„dige. L'hôtelier obéit ; l'évêque fit  
 „un signe de croix ; & les têtes se trou-  
 „verent aussi bien ajustées , que par  
 „les mains de la nature „. Vous eussiez  
 trop ri , Madame , de voir l'admira-  
 tion béante de tout l'auditoire au récit  
 de cette merveille.

Au sortir du sermon , je demandai à  
 un Espagnol l'explication des scènes  
 qui venoient de se passer. “ Ces mas-  
 „ques , me dit-il , marquent les hérés-  
 „tiques & les impies qui se sont élevés  
 „contre les vérités prêchées par le saint  
 „évêques. Ces courses , ces querel-  
 „les , ces combats , expriment les  
 „efforts qu'ils ont faits pour détruire  
 „la vraie religion. Les grincemens  
 „de dents , les contorsions , les hur-  
 „lemens signifient la rage que cause  
 „aux mauvais chrétiens , le peu de  
 „succès de leur entreprise. Quand les  
 „masques sont à terre , & paroissent  
 „morts , ils donnent à entendre que ,  
 „par ses raisonnemens & ses miracles,  
 „le saint a remporté une victoire com-  
 „plette. Pendant le sermon , vous les  
 „avez vus tenir le doigt sur leurs livres ,  
 „pour marquer que les incrédules ,  
 „obligés de céder à la force des preu-

„ves , avouent eux-mêmes leur dé-  
 „faite, & n'ont plus rien à repliquer „

Ce n'est pas sans de grandes difficultés que, dans les commencements de la découverte de Terre-Ferme, les Espagnols ont formé des établissemens sur la côte de Cumana : les Indiens s'y sont d'abord fortement opposés ; mais ils ont payé cette résistance par les torrents de sang dont ils ont inondé ces tristes provinces. Ceux qui échappèrent aux supplices , furent réservés pour les mines. Ces traitements cruels enflammerent plusieurs fois la bile de ce fameux Barthelemi de Las-Casas, dont j'ai parlé ailleurs , & qui avoit fait de cette côte le premier théâtre de son zele. Les habitans étoient nuds , à l'exception des parties naturelles , qu'ils tenoient renfermées , les uns dans des calebasses ou des étuis de bois ; les autres dans un sac de coton , ou une boîte à feuilles d'or. Les femmes portoient des especes de caleçons. Les unes & les autres ne conservoient, sur le corps d'autre poil que les cheveux , pour ne pas ressembler , disoient-ils , aux bêtes fauves. Quoiqu'ils observassent une sorte de décence , ils ne se retiroient point à

l'écart pour les besoins naturels. Au moindre sujet de plainte qu'une femme avoit contre son mari, elle prenoit le jus d'une plante qui détruisoit son fruit; & cette facilité de se faire avorter, lui attiroit beaucoup de complaisance & de ménagement. La noirceur des dents, faisant une partie de leur beauté, ils se les frottoient avec une herbe qui avoit la double vertu, & de leur donner cette couleur, & de les empêcher de se gâter. Quant aux autres usages, c'étoient à-peu-près les mêmes que ceux des peuples de l'Orénoque. Ils avoient aussi celui de garder le lit quand leurs femmes venoient d'accoucher, & d'observer une jeûne rigoureux, comme une pénitence d'avoir produit un malheureux de plus sur la terre, & perpétué une race d'infortunés. Je dirai en passant, que plusieurs nations ont regardé comme un crime de faire des enfans; on pleuroit à leur naissance; on se réjouissoit à leur mort. De-là est venu l'usage de n'en point porter le deuil. De-là aussi la très-haute idée qu'ont eue quelques anciens de la virginité, avant même que Jesus-Christ en eût conseillé la pratique. Chez les Hébreux, ceux

qui se destinoient au service du temple & à l'étude de la loi , étoient dispensés de la nécessité du mariage. Les prêtres Egyptiens buvoient des liqueurs refroidissantes , ou se mutiloient. La loi du célibat étoit prescrite en Perse aux filles du soleil ; & vous savez avec quelle rigueur les Romains punissoient , dans leurs vestales , les transgressions opposées à la continence.

De Cumana , nous passâmes à Venezuella , ainsi nommée , parce que cette ville est bâtie , comme Venise , au milieu des eaux , & sur des pilotis. Ojeda & Vespuce la découvrirent à la fin du quinzieme siecle. Ce n'étoit alors qu'un petit village , appelé Coro par les Indiens , & composé de vingt-six maisons qui se communiquoient par des ponts-levis. Les habitants effrayés à la vue des vaisseaux Castillans , leverent ces ponts , & se retirerent dans leurs cabanes. Cependant ils envoyerent vers la flotte douze canots , qui ne s'approcherent d'abord , qu'avec des marques extraordinaires d'admiration. Les signes par lesquels on croyoit exciter leur confiance , ne servirent qu'à les faire retourner au rivage ; mais lors-

qu'on avoit perdu l'espérance de les revoir, ils revinrent sur leurs pas, avec seize jeunes filles, qu'ils amenèrent jusqu'aux vaisseaux, & en firent entrer quatre dans chaque navire. On les reçut avec autant de civilité que de joie; & l'amitié paroissant succéder à la crainte, on vit sortir des maisons un grand nombre d'habitants qui s'approchèrent à la nage. Mais par une révolution dont on ne put découvrir la cause, quelques vieilles femmes, qui rageoient aussi, se mirent à pousser des cris affreux. Aussi-tôt les seize filles se précipitèrent dans les flots; & les Indiens s'éloignèrent en lançant une grêle de fleches. Ojeda les fit poursuivre par ses barques, qui renversèrent quelques canots, & tuerent plusieurs sauvages. Il n'avoit pu se défendre de cet emportement, à la vue de cinq de ses gens, qui étoient dangereusement blessés. On prit deux jeunes filles, & les vaisseaux remirent à la voile.

Venezuela, qui eut d'abord le titre de capitale, fut bâtie par les Espagnols, dans l'endroit même où ils avoient découvert le village de Coro. Ses commencements furent très-florissans; mais

elle tomba peu-à-peu ; & le siege épiscopal , qu'on y avoit établi , sous la métropole de Saint-Domingue , a été transféré à Léon-des-Caraques. Maracaybo , aujourd'hui capitale de la province , est une des plus riches villes du royaume de Terre-Ferme. Le pays est si fertile , qu'on y fait annuellement deux moissons. On nourrit , dans les pâturages dont il abonde , un très-grand nombre de bestiaux ; & il fournit les peuples voisins de froment , de biscuit de mer , de fromage , de beurre , de sain-doux , de coton , & de diverses sortes d'étoffes. Il donne aussi quantité de cuirs , qui se transportent en Europe. La chasse & la pêche n'y sont pas moins abondantes ; le fleuve Unaré , qui le traverse , est si poissonneux , que le droit de pêche étoit sans cesse un sujet de guerre entre les anciens habitants. Ce même pays ne manque pas non plus de mines d'or ; le métal qu'on en tire est si pur , qu'on l'évalue à 22 carats & demi. Le sol produit naturellement d'excellents simples , qui rendent inutiles le ministère des médecins. Les lions y sont communs , mais peu redoutables ; un chaf-



## T E R R E - F E R M E. 17

feur, avec le secours d'un chien, en triomphe sans danger. Mais les tigres y sont si terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les cases des sauvages, saisir un homme, & l'emporter dans les bois pour le dévorer. On compte que cette province, dont le lac de Maracaybo fait comme le centre, contient plus de cent mille Indiens, tributaires d'Espagne, sans comprendre ceux qui étant au-dessous de dix-huit ans, & au-dessus de cinquante, sont dispensés du tribut, par un ordre particulier du conseil des Indes.

Malgré un si grand nombre de bras capables de défendre leur pays, il en coûta peu aux premiers Castillans pour en prendre possession; mais à peine ils commençoient à jouir du fruit de leur victoire, qu'ils se virent obligés de céder la place à des étrangers. Au commencement du quinzième siècle, les Velfers, riches marchands d'Aufbourg, qui avoient avancé de grosses sommes à Charles-Quint, entendant vanter le Venezuela, comme une terre qui abondoit en or, proposerent à ce prince de leur en abandonner le do-

maine. Ils l'obtinent, à condition qu'ils en acheveroient la conquête au nom de la couronne de Castille ; qu'ils y feroient bâtir des forts, y enverroient des troupes, & fourniroient des mineurs Allemands, pour être dispersés dans tous les établissemens Espagnols.

Alfinger, bourgeois d'Ausbourg, fut choisi par les Velfers, pour commander la nouvelle colonie, qui tourna toutes ses vues à se procurer de l'or. Cette passion furieuse lui fit employer les moyens les plus odieux, sans ménagement pour la vie des Indiens, qu'elle fit périr inhumainement. Les caciques ne furent pas plus respectés que leurs sujets ; on les mettoit à la torture, pour leur faire découvrir leurs richesses ; & par-tout ces féroces Allemands, aussi cruels que les anciens Espagnols, laissoient des traces sanglantes de leur cupidité & de leur avarice. Ces malheureux leur apportoitent tout ce qu'ils avoient d'or ; & plusieurs alloient au-devant d'eux avec des rafraîchissemens, dans l'espérance d'en être bien traités ; mais la brutale fureur de leurs tyrans ne faisant qu'augmenter, ils n'eurent pour ressource qu'un géné-

reux désespoir. Ils prirent le parti de défendre leur vie & leur liberté : Alfinger fut battu en plusieurs rencontres ; & la moitié de ses gens , qui échappèrent aux fleches des Indiens moururent des fatigues excessives où la soif de l'or les engageoit. Sur le ridicule bruit , que bien loin dans les terres il y avoit une maison toute composée de ce riche métal , le commandant , que sa passion rendoit crédule , résolut de ne pas s'arrêter , qu'il n'eût ce trésor en sa puissance. Comme il avoit à traverser de vastes pays , dans la crainte de manquer de vivres , il en amassa une grosse provision , & en chargea les sauvages. Ils étoient enchaînés à la file , comme nos galériens ; & chacun , avec ses fers qui lui pendoient au cou , avoit à porter un fardeau , qu'on auroit à peine donné à des mulets. Le chagrin & l'épuisement en firent périr un grand nombre. Lorsqu'un de ces malheureux tomboit sous le poids , pour ne pas perdre de temps à détacher son collier , on lui coupoit la tête. Cependant la maison d'or ne se trouva point ; & Alfinger finit ses jours dans sa chimérique recherche.

Le gouvernement de cette province, presque entièrement dépeuplée, n'étant plus rempli par les Velfers, les Espagnols y nommerent par provision. Ils y envoyèrent un homme, dont les excès firent presque oublier ceux des Allemands, & acheverent la ruine de ce malheureux pays. Quelques années après, on fit venir des negres d'Afrique, sur lesquels on avoit formé de plus heureuses espérances; mais à peine y furent-ils arrivés, qu'ayant entrepris de se révolter, tous les mâles furent massacrés par leurs maîtres. Une longue suite d'années, écoulées sous un gouvernement plus doux, a réparé une partie de toutes ces pertes.

En côtoyant les provinces de Cumana & de Venezuela, on apperçoit plusieurs isles, où nous ne fûmes pas tentés de nous arrêter. L'une se nomme la Marguerite, & appartient aux Espagnols. On pêchoit autrefois des perles sur ses côtes; elle n'est plus habitée aujourd'hui que par des Indiens & quelques mulâtres. Les Hollandois possèdent les isles d'Aves, de Buenaire, d'Aruba & de Curaça. Cette dernière est la seule qui mérite quelque atten-

tion. Ils y ont établi beaucoup de sucreries ; ils nourrissent un grand nombre de bestiaux , & font un commerce avantageux avec les Espagnols. Sur la côte méridionale est la ville & le port du même nom , défendus par une citadelle. Le gouverneur des Antilles Hollandoises y fait sa résidence ; & parmi les habitants , on compte beaucoup de juifs & de quakres. Je tiens de mes deux Hollandois une aventure arrivée dans cette isle , qui mérite d'être rapportée.

Un vaisseau de leur nation , ayant à bord deux cents hommes , qui s'étoient embarqués volontairement pour la Guiane , essuya une tempête des plus violentes , qui le fit errer au gré des vents & des flots. La mer s'étant adoucie , le pilote , qui avoit perdu sa route , aperçut une côte , qu'il prit pour le continent ; mais il fut aisé de reconnoître , en approchant , que c'étoit une isle. Il se détermina à y relâcher , pour faire quelques réparations nécessaires au vaisseau. Il fallut côtoyer longtemps le rivage , avant que de découvrir la moindre apparence de port ou d'habitation ; mais l'impatience de débarquer , & le mauvais état du navire

firent choisir l'endroit qui parut le plus favorable. Le capitaine, suivi de tout son monde, entreprit de pénétrer dans le pays. Il n'eut pas plutôt gagné le sommet de la côte, que ses yeux furent charmés de la beauté du paysage, & d'un nombre infini de fleurs, que la terre sembloit produire naturellement.

Après s'être un peu avancé dans l'intérieur de l'isle, il apperçut de loin trois hommes nus, armés d'arcs, & parés de plumes. Ils l'attendirent d'un air ferme ; & loin de marquer de la surprise ou de la crainte, ils le reçurent avec des témoignages de joie. N'entendant rien à leur langage, il ne put leur expliquer ses bonnes intentions, qu'en leur rendant les mêmes caresses ; & pour se les concilier tout-à-fait, il leur présenta du vin & des liqueurs qu'ils reçurent avidement, & qu'ils burent de même. Il s'agissoit de leur faire entendre le desir qu'on avoit de parler à leur chef, & de connoître leurs habitations. L'un d'eux prit le capitaine par la main ; & comme s'il eût pénétré son dessein, il se disposa à le conduire. Cependant, au lieu de le mener directement à leurs cabanes, il lui fit prendre

le chemin d'une colline, où, au milieu de quelques arbres, on découvroit un petit édifice composé de bois & de boue.

Avant que d'y introduire le capitaine, les sauvages lui firent remarquer une grosse pierre, à quelques pas de la porte, qui paroissoit avoir été placée à dessein. Ils croiserent en même temps les bras sur leur poitrine ; & levant tristement les yeux vers le ciel, ils sembloient vouloir exprimer que c'étoit le tombeau de quelque personne qu'ils regrettoient. Le capitaine entra dans la cabane, qui ne lui offrit d'abord que des murs nuds & grossiers : mais ses regards étant tombés sur une des poutres de traverse, il y apperçut des caractères qui avoient été gravés avec la pointe d'un couteau. Ils étoient en langue françoise ; les voici tels qu'il les transcrivit de sa propre main. “ Je  
„ suis François, de Rennes en Bre-  
„ gne. Je me suis embarqué avec le  
„ capitaine Berthier, pour aller au  
„ Brésil, en 1602. Notre vaisseau a  
„ fait naufrage. J'ai été jeté sur les  
„ bords de cette isle, sans savoir de  
„ quelle maniere, ayant perdu toute  
„ connoissance. Il y a douze ans que j'y

24 TERRE-FERME.

„ vis dans cette hutte. Les sauvages  
 „ d'ici sont fort doux ; ils me traitent  
 „ fort bien. Je n'ai aucun desir de les  
 „ quitter ; je sens que ma fin approche ;  
 „ je ne serai plus , quand vous lirez ces  
 „ paroles. Priez Dieu pour mon ame.  
 „ Jean-Remi Perrin „.

Le capitaine & ses gens comprirent sans peine , que la pierre qu'ils avoient vue à l'entrée de la cabane , étoit son tombeau. Il prit plus de confiance aux trois Indiens , sur cette preuve de leur douceur & de leur bon naturel. D'autres sauvages qui l'avoient apperçu , lui & ses gens , ne tardèrent point à répandre , dans l'habitation voisine , l'arrivée de ces nouveaux hôtes. L'empressement fut extrême pour les voir , pour les combler de caresses & de présents. On leur montra les habits de Perrin , qui avoient été conservés avec soin , quoiqu'ils fussent si usés , qu'en les touchant , ils tomboient en lambeaux. Son couteau , son livre de prières , & quelques pieces d'argent qu'on avoit trouvées dans ses poches , étoient entre les mains du chef de l'habitation , qui les gardoit comme un dépôt précieux.

Les Hollandois reconnurent aisément



ment, qu'ils étoient redevables d'un accueil si humain au souvenir de ce François. Il avoit, sans doute, vécu assez honnêtement avec les sauvages, pour s'en faire aimer. Les suites répondirent à cet heureux commencement. Après quelques jours de repos, le capitaine s'attacha à prendre une parfaite connoissance du lieu, & résolut de ne pas mettre à la voile, sans avoir établi solidement ses compatriotes dans cette terre. Il y avoit assez de monde pour y bâtir un fort : les premières semaines furent si bien employées, qu'il eut avant la fin du mois, un château capable de résistance. Il ne songea plus qu'à parcourir toutes les parties de l'île, pour en faire un rapport fidele à sa république. Les Anglois racontent la même histoire d'une de leurs possessions dans les Antilles, avec quelques changements de noms & de dates, mais sans nulle différence, ni pour le fond, ni pour les principales circonstances.

Je suis, &c.

*A Carthagene, ce 22 mars 1752.*

*Tome XII.*

B

## LETTRE CXXXVII.

*SUITE DE TERRE-FERME.*

EN suivant toujours cette même côte, nous laissâmes à notre gauche, les provinces peu remarquables de Hacha & de Sainte-Marthe; & nous vînmes débarquer à Carthagene. Cette ville fameuse, une des plus importantes, des plus riches, & peut-être, après Mexico, la plus belle de l'Amérique Espagnole, a eu ses jours de prospérité & de disgraces. Le Castillan Rodrigue Bastidas, ayant découvert ce pays, au commencement du seizième siècle, fut si content de sa position, qu'il chercha à s'en rendre maître: mais les habitants y apportèrent tant de résistance, qu'il fut contraint d'abandonner son entreprise. Ojeda n'eut pas plus de bonheur, ni Oviedo plus de succès. La gloire de vaincre les Indiens, & de bâtir une ville dans un lieu si favorable au commerce, étoit réservée à Dom Pedre Heredia. Il lui donna le nom de Carthagene, sans doute, parce

# SUITE DE TERRE-FERME. 27

qu'il crut y trouver quelque ressemblance avec l'ancien pays de Carthage. Les avantages de sa situation l'ayant bientôt rendue florissante, elle fut exposée, tantôt à l'invasion des Flibustiers, tantôt à celle des Anglois; & ces derniers la réduisirent en cendres. Elles essuya un troisieme échec, de la part des François, sous le commandement de M. de Pontis; & enfin ses habitants ont encore présente l'attaque de l'amiral Vernon, qui en fit le siege, & le leva en 1741. Cette expédition est si récente, & les Espagnols la regardent comme un événement si glorieux à leur nation, qu'ils en parlent continuellement aux étrangers.

„ Les Anglois avoient fait un armement si formidable, me disoit un vieux militaire Espagnol, que s'il avoit été bien conduit, non-seulement il auroit pu ruiner nos établissemens en Amérique, mais réduire même toutes les Indes occidentales sous la domination de la Grande-Bretagne. Ce qui rendit pour eux cette expédition malheureuse, c'est cet esprit de dis-

## 28 SUITE DE TERRE-FERME.

corde , qui regnoit entre les deux commandants des troupes de terre & de mer. Pour vous donner une idée de cette affreuse mésintelligence , je ne veux qu'exposer à vos yeux l'état cruel où ils laisserent leurs propres blessés , après la sortie qui les obligea de lever le siège. Ces infortunées victimes de la haine de leurs chefs , furent mises le lendemain sur des bâtimens de transport , où on les traita avec une inhumanité qu'elles n'auroient pas éprouvée chez les Caraïbes. On les laissa manquer de chirurgiens , de gardes & de provisions ; on les mit entre les ponts dans de petits navires , où ces malheureux ne pouvant se tenir debout , rouloient pour ainsi dire , dans l'ordure. Des millions de vers s'engendroient dans leurs plaies , qui n'avoient d'autre pansement , que celui que les blessés se faisoient eux-mêmes , en les lavant avec leur portion d'eau-de-vie. On n'entendoit que les gémissemens , les lamentations , les cris de désespoir de ceux qui appelloient la mort à leur secours. L'horreur de cette situation étoit encore

SUITE DE TERRE-FERME. 29

augmentée à leurs propres yeux, quand ils avoient assez de force pour regarder autour d'eux. Ils voyoient leurs malheureux compatriotes dépouillés & flottants dans le port, où ils servoient de nourriture aux poissons, tandis que leur infection étendoit la mortalité sur leurs camarades. Le croirait-on ? Dans le temps même que tant de braves gens imploroient en vain du secours, & périssoient faute d'assistance, il y avoit sur chaque vaisseau de guerre, deux chirurgiens de relai, & d'autres qui sollicitoient inutilement la permission d'aller soulager les malades ? On connoissoit les besoins de ces infortunés ; on avoit tous les remèdes propres à les secourir ; mais la discorde entre les deux commandants, étoit montée à un point d'animosité, que d'un côté on préféroit de voir périr les hommes, plutôt que de demander du secours ; & de l'autre, on ne vouloit point offrir de secours, quoiqu'on n'ignorât pas que la vie de tant de braves hommes en dépendoit „

On donne à la province de Carthagene, cinquante trois lieues d'étendue, du levant au couchant, & quatre-vingt-

### 30 SUITE DE TERRE-FERME.

cinq du midi au nord. Le pays est couvert de montagnes & de collines, où l'on voit de grandes forêts, remplies de bêtes féroces. Les lieux bas sont humides & marécageux ; le bled & les autres grains d'Europe n'y mûrissent pas. On y trouve néanmoins des vallées fertiles, & diverses peuplades, composées d'Indiens, d'Européens & de Créoles. Le nombre des premiers, dont plusieurs sont encore idolâtres, est fort diminué. Ils avoient avant l'arrivée des Espagnols, des mines d'or, qui sont aujourd'hui ou négligées, ou épuisées. Ce métal y étoit si commun, qu'ils en faisoient leur parure ordinaire.

La ville de Carthagene est divisée en haute & basse ; cette dernière est un fauxbourg. La haute s'étend sur une presqu'isle sablonneuse, dont l'isthme, qui la sépare de la terre-ferme, n'est qu'une chaussée de trois cents pas de long, & large de douze ou quinze. Les deux villes sont également bien bâties & bien fortifiées. La basse occupe une petite île, liée au continent par un pont de bois. La nature a placé à peu de distance, une colline de hau-

# SUITE DE TERRE-FERME. 31

teur médiocre , sur laquelle on a construit un fort nommé Saint-Lazare ; il commande la ville & se fauxbourg.

A quelque distance de ce fort , est une montagne très-élevée ; on voit , sur son sommet , un couvent d'Augustins , appelé Notre - Dame de la Pope , du nom de cette même montagne. On y arrive par un chemin difficile & escarpé ; mais la vue en est admirable. On découvre la mer d'un côté , la campagne de l'autre ; & il n'y a rien qui la borne. On me fit remarquer , dans une chapelle , une vierge d'argent massif , de grandeur naturelle. Le moine qui la montroit , sachant que j'étois François , me dit :

„ Cette église fut pillée par M. de Pontis , lorsqu'il assiégea Carthagene en 1697. Entre autres richesses que ce général enleva , il prit cette vierge , avec tous les ornemens dont elle étoit décorée. Il avoit dans son vaisseau un officier , qui se disant issu de la maison de Lévi , traita la mere de Dieu de cousine , l'invita à faire avec lui le voyage de France , & lui promit une réception honorable. Comme il

32 SUITE DE TERRE-FERME.

la trouvoit peu disposée à le suivre, M. de Pontis y joignit ses instances, & la fit porter à bord. Elle fut en effet très-bien reçue chez les François ; mais Louis XIV, voulant faire sa paix avec l'Espagne, arma exprès un navire, pour rapporter, & la Notre-Dame, & tous ses accompagnemens dans le lieu où on les avoit pris,,.

C'est quelque chose d'incroyable, que la quantité & la diversité d'habits, dont cette vierge est ornée. Elle a sur sa tête une couronne d'or, enrichie de pierres; son collier, composé de plusieurs rangs de très-belles perles, est noué par derrière avec un gros diamant. Des médailles d'or pendent autour de ce collier; & des chaînes de même métal, passant en bandoulières, à droite & à gauche, tombent à ses pieds, & font plusieurs fois le tour de son corps. Ses bracelets sont de pierres précieuses; & l'enfant Jesus qu'elle tient dans ses bras, n'est pas chargé de moindres richesses. Mais je reviens à Carthagene.

La baie, qu'on regarde avec raison comme une des meilleures de l'Amérique, a deux lieues & demie d'éten-



SUITE DE TERRE-FERME. 33

due. L'air y est si ferein, qu'on n'y voit jamais l'eau plus agitée que sur une rivière tranquille. Cependant quelques basses qui se trouvent à l'entrée, demandent une extrême précaution ; l'état entretient un pilote, dont l'unique office est de guider les vaisseaux, ou de leur faire connoître le danger. C'est de cette baie qu'abordent les galions d'Espagne ; ils y déchargent une partie considérable de leurs marchandises ; & on les distribue ensuite dans toutes les provinces de Terre-Ferme. Hors le temps de cette foire, le port est extrêmement désert ; à peine y voit-on quelques felouques du pays, qui ne s'y arrêtent même que pour le radoubé ou le carenage.

La ville est composée de cinq grandes rues droites, larges, uniformes, bien pavées, & dont chacune a plus de six cents pas de long. Elles s'étendent depuis le port, jusqu'au rivage opposé, & sont coupées par une autre beaucoup plus longue, qui forme, au centre, une grande place. Les maisons sont bâties de pierre, & ont toutes des balcons & des jalousies de bois. Ce n'est pas l'usage d'employer ici le fer

### 34 SUITE DE TERRE-FERME.

pour ces sortes d'ornemens ; ils se rouilleroient & dureroient peu , à cause de l'humidité , & de l'acrimonie de l'air rempli de nître. Cette raison , & la couleur enfumée des bâtimens qui n'ont qu'un étage au-dessus du rez-de-chauffée , leur donnent une assez médiocre apparence.

Outre la cathédrale , qui s'élève au-dessus de tous les autres édifices , & qui ne renferme pas moins de richesses dans son sein, qu'elle étale de magnificence au-dehors , on compte à Carthagene deux paroisses , une dans la ville , & l'autre dans le fauxbourg , onze maisons religieuses de l'un & de l'autre sexe , un magnifique hôtel-de-ville , & un autre , qui ne l'est pas moins , pour les officiers de la douane.

Le gouverneur relève , pour le militaire , du vice-roi de la nouvelle Grenade ; comme pour le civil , on peut appeller à l'audience de Santa-Fé. La juridiction spirituelle forme un tribunal composé de l'évêque & de son Chapitre ; mais il n'a rien de commun avec celui de l'inquisition. Il y a comme dans toutes les autres grandes villes soumises à la domination Espagnole ,

SUITE DE TERRE-FERME. 35

des justices particulieres , pour le maintien de la police , pour la perception des deniers royaux , leur distribution , &c.

Carthagene étant la premiere échelle où se rendent les galions , quelle idée ne devez-vous pas vous former d'un commerce , qui a comme les prémices de tout ce qui passe d'Europe dans l'Amérique méridionale ? Les négociants des provinces intérieures , telles que Santa-Fé , Popayan , &c. y apportent leurs propres fonds , & ceux qu'on leur a confiés pour la commission. Ils y arrivent avec de l'or & de l'argent monnoyé , en lingots , ou en poudre. Ils y apportent aussi des émeraudes , qui sont les pierres les plus estimées de leur pays , & dont il se trouve des mines abondantes dans ces riches régions. Cependant depuis que ces pierreries ont beaucoup perdu de leur prix en Espagne , où elles ne sont presque plus recherchées , ce commerce est fort déchu.

Le temps que les galions passent à Carthagene , est une foire continuelle. Outre les boutiques ordinaires , on en ouvre d'autres , au profit des Espagnols nouvellement arrivés , ou de ceux de

### 36 SUITE DE TERRE-FERME.

la ville ; & le chef des cargaisons les favorise également , en leur fournissant des marchandises à mesure qu'elles se vendent. Dans cet intervalle , tout le monde gagne. Les uns donnent à louage des chambres & des boutiques ; les autres tirent un prix avantageux des ouvrages de leur profession. Ceux qui ont des esclaves , profitent de leur travail , dont le salaire est en proportion du besoin qu'on a d'eux. Ces bénéfices s'étendent jusqu'aux plus petits villages de la dépendance de Carthagene , par le seul prix des denrées , qui augmente naturellement avec la consommation.

Mais , je le répète , ce mouvement , cette circulation ne durent que pendant le séjour des galions ; après leur départ , tout rentre dans l'inaction & dans le silence. C'est ce qu'on appelle ici le *temps-mort* ; car la correspondance particulière de cette ville avec les autres gouvernements , se réduit à un commerce médiocre : quelques bâtimens chargés de tabac & de sucre , reprennent pour cargaison du cacao, ou d'autres productions de la province. Ce qui soutient alors cette capitale , ce sont les bourgades de sa juridiction ,

## SUITE DE TERRE-FERME. 37

d'où l'on apporte tout ce qui est nécessaire à la subsistance des habitants. Elles échangent ces denrées, contre quelques étoffes, dont les boutiques sont pourvues par les galions, ou même quelquefois par des Corsaires.

Les aliments du pays ne paient aucun droit : chacun a la liberté de tuer dans sa maison, les animaux dont il croit pouvoir vendre la chair en un jour ; car celle même du porc ne se mange point salée ; & les chaleurs ne permettent pas de la garder longtemps fraîche.

Outre les marchandises qui entretiennent ce petit commerce intérieur, il y a un bureau pour l'entrepôt des esclaves negres, qui sont amenés par les vaisseaux. Ils y restent jusqu'à ce qu'ils soient achetés par les colonies voisines, pour être distribués dans les plantations. Mais ce bureau & ceux des finances royales ne produisent pas des recettes assez abondantes, pour fournir aux appointements de la garnison & du gouverneur, & entretenir les fortifications. On y supplée par les deniers royaux, provenant des autres provinces.

### 38 SUITE DE TERRE-FERME.

Toutes les marchandises tissues ; telles que les toiles de lin , les étoffes de soie , d'or & d'argent , ont pour ennemis , à Carthagene , de certains petits insectes , nommés comégens. Ils sont si prompts & si vifs dans leur opération , qu'il ne leur faut que quelques heures , pour convertir en poudre le ballot où ils se glissent. Sans en déranger la forme , ils le percent de toutes parts avec tant de subtilité , qu'on ne s'apperçoit qu'ils y ont touché , qu'en y portant la main. On n'y trouve , au lieu de toile ou d'étoffe , que des retailles & de la poussiere. Cet accident est sur-tout à craindre après l'arrivée des galions : aussi ne manque-t-on jamais , entre les pertes dont on demande l'indemnité , de spécifier celles qui peuvent provenir du comégen. Cet insecte est si particulier à cette ville , qu'on n'en voit pas même à Porto-Belo , ni à Panama. On n'a pu imaginer d'autre préservatif , que de placer les ballots sur des bancs élevés , dont les pieds sont enduits de goudron , & de les éloigner des murs.

On fait monter à vingt-quatre mille , le nombre des habitants de Carthagene , dont il n'y a , tout au plus , que le

### SUITE DE TERRE-FERME. 39

fixieme d'Espagnols. Ces derniers forment , comme ailleurs , deux especes différentes , l'Européenne & la Créole. La premiere n'est pas nombreuse , parce que la plupart s'en retournent après avoir fait leur fortune , ou passent plus loin pour l'augmenter ; ce sont eux qui font presque tout le commerce. Les créoles possèdent les terres ; & il y a , parmi eux , des familles de grande distinction. Elles descendent de ces anciens Castellans , qui sont établis dans le pays , après en avoir occupé les premieres places.

La division est plus difficile entre les especes qui doivent leur origine au mélange des blancs , des noirs & des Indiens ; mais ce que j'ai dit autrefois de ces diverses alliances à Goa , me dispense ici de tout autre éclaircissement. Il suffit d'ajouter que chaque génération qui les rapproche des blancs , par la couleur , leur donne un degré de considération dont ils sont fort jaloux , sur-tout lorsqu'ils se croient entièrement dégagés du sang Indien ou Africain. Aussi lorsque , sans dessein de les insulter , on les croit d'une nuance au-dessous de celle qui leur appartient , ils

#### 40 SUITE DE TERRE-FERME.

en sont vivement offensés ; & ils ne souffrent pas qu'on les prive de ce qu'ils regardent comme un présent de la nature.

Toutes ces castes, jusqu'aux mulâtres, affectent de porter l'habillement Espagnol ; mais elles n'ont que des étoffes très légères , à cause de la chaleur brûlante du climat. Les hommes n'ont ni cols , ni cravates ; ils se contentent de fermer le cou de la chemise avec un gros bouton d'or ; le plus souvent même ils le laissent ouvert. Les vestes & les culottes sont de toile fine de Bretagne. Plusieurs vont tête nue , & les cheveux coupés un peu au-dessous des oreilles ; mais la plupart ont un bonnet blanc , très-léger. Ils font pour se donner de l'air , des éventails d'une espèce de palme très-mince , avec un bâton du même bois , qui sert de manche.

Les femmes blanches ont une jupe de taffetas uni , & sans doublure , avec une petite camisole. Pendant les grandes chaleurs , elles n'ont chez elles , qu'un simple corset lacé sur la poitrine ; mais jamais elles ne sortent sans une espèce de mantelet. Celles qui ne sont



SUITE DE TERRE-FERME. 41

pas exactement blanches, mettent par-dessus la première jupe, un autre jupon de taffetas, de la couleur qui leur plaît, mais jamais noir, avec des trous de toutes parts, pour faire voir celui de dessous. Elles se couvrent la tête d'un bonnet de toile, de la forme d'une mitre, & garni de dentelles. Leur chaussure est une petite mule, où il n'entre que le bout du pied. Elles ne sortent guère que pour aller à l'église; la messe se dit à trois heures du matin, pour éviter la chaleur du jour.

Toutes les processions se font pendant la nuit; & il y a quelque temps qu'en me réveillant, je crus voir la ville en feu, par la quantité de cierges qu'on avoit allumés dans toutes les rues. Je me levai pour être témoin de cette dévotion nocturne; & je vis une marche de plus de six cents personnes, hommes, femmes & enfants, tenant un livre d'une main, de l'autre une discipline dont ils se déchiroient les épaules. Je les suivis à l'église; & j'assistai au sermon, qui se fit sur le jugement dernier. Le prédicateur étoit un dominicain, qui prit son texte des trompettes effrayantes, qui réveilleront les morts

## 42 SUITE DE TERRE-FERME.

à la fin du monde. " Oui , vous les entendrez , pécheurs , lorsque vous y penserez le moins. Peut-être demain ! " Que dis-je demain. Peut-être tout-à-l'heure ,. En même temps, les voûtes de l'église retentirent du son terrible d'une douzaine de trompettes , qu'il avoit fait cacher secrètement dans la nef. Tout l'auditoire fut dans une frayeur mortelle. Les uns se meurtrirent le visage ; les autres cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée. Ils crurent voir les gouffres de l'enfer prêts à s'entr'ouvrir. Celui-ci est étouffé par la multitude, celui-là, foulé aux pieds. D'autres sont écrasés par des bancs & des chaises qu'on renverse de tous côtés. Enfin le désordre , les cris , le désespoir représentent l'image d'une ville livrée au fer d'un barbare vainqueur. Au sortir de-là, chacun alla se renfermer dans sa maison.

Les femmes ne quittent guere leurs hamacs ; & leur occupation est de s'y balancer , pour se donner de l'air. Les hommes eux-mêmes ne montrent pas moins de goût pour ce puérile exercice. Les uns & les autres ne manquent cependant ni d'esprit , ni de vivacité ;

SUITE DE TERRE-FERME. 43

mais ils ne jouissent de ces heureux dons , que jusqu'à vingt-cinq ou trente ans. Ils déclinent aussi promptement , que leurs progrès avoient été rapides. Rien n'est plus étonnant , & en même temps plus ordinaire , que de voir des enfants de deux ou trois ans , raisonner avec plus de justesse , qu'en Europe à six ou sept.

L'hospitalité , cette vertu si commune , si recommandable dans les colonies , n'est pas absolument inconnue à Carthagene. Dans les vaisseaux Espagnols , qui arrivent d'Europe , il y a toujours une espece d'hommes sans emploi , sans bien , sans recommandation , sans connoissance , qui viennent ici chercher fortune. On les appelle *pulizons*. Après avoir battu le pavé pendant quelque temps , sans rien trouver qui réponde à leurs espérances , ils ont pour dernière ressource , le couvent des cordeliers , où ils reçoivent de la bouillie de cassave. Un Castillan , nouvellement débarqué , & qui ignoroit à quelle heure se faisoit cette distribution , s'adressa à un Indien pour savoir , disoit-il , où l'on prenoit le chocolat. La vanité Espagnole

44 SUITE DE TERRE-FERME.

ne pouvoit souffrir qu'il demandât simplement la maison où l'on donnoit la soupe.

Le coin d'une place , ou la porte d'une église , est le gîte où ces aventuriers passent la nuit. On les laisse dans cette misère , parce qu'il n'y a point d'habitant , qui ose prendre confiance à leurs services. Le chagrin de cette situation , la mauvaise qualité de leur nourriture , la différence du climat les jettent enfin dans de cruelles maladies. Celle dont ils sont attaqués plus particulièrement , se nomme la *chaperonade* , du nom de chaperons , qu'on donne aux Européens nouvellement arrivés. Les malades éprouvent un délire si furieux qu'on est obligé de les lier , pour les empêcher de se mettre en pieces ; & ils expirent souvent au milieu de ces transports , comme dans une espece de rage. Ils ne sont pas reçus dans les hôpitaux , parce qu'on n'y entre qu'en payant ; ils paroissent alors n'avoir plus d'autre refuge que la providence. C'est à ce point que le peuple les attend. Une négresse libre , une mulâtre , ou une indienne , touchées de leur état , s'empressent de les retirer

SUITE DE TERRE-FERME. 45

chez elles , & les traitent avec autant de soin , que d'affection. S'ils meurent entre leurs mains , elles les enterrent ; & leur zele va jusqu'à leur faire dire des messes. Il est vrai que la suite ordinaire de cette générosité , est que le malade , s'il guérit , épouse sa bienfaitrice.

Il regne à Carthagene une autre maladie fort commune , qui est une espece de lepre , appelée le mal de S. Lazare. Pour en arrêter la communication , on a fondé hors de la ville , un grand hôpital , où tous ceux qu'on en croit attaqués , sont renfermés sans distinction d'âge , de sexe , ni de rang. S'ils refusent d'y aller de bonne grace , on les y conduit malgré eux. On leur permet de s'y marier ; & cette liberté contribue d'autant plus à augmenter la contagion , qu'elle se perpétue dans les enfants. Ajoutez à cela , que les revenus de cette maison étant médiocres , on laisse aux pauvres la liberté d'aller mendier dans la ville , au risque d'infecter ceux qui s'en laissent approcher. Aussi le nombre de ces lépreux est-il si grand , que l'enceinte de leur demeure a l'étendue d'un gros village. Chacun y jouit

#### 46 SUITE DE TERRE-FERME.

d'une petite portion de terrain, où il bâtit une cabane proportionnée à sa fortune. Une propriété de cette maladie, est d'exciter vivement le feu des passions sensuelles. C'est l'expérience des désordres qu'elles peuvent causer, qui fait permettre le mariage à ceux qui en sont atteints.

Outre l'amour, qui est la passion dominante de tous les pays, les habitants de Carthagene en ont encore une très-vive pour le chocolat, l'eau-de-vie, le tabac à fumer & la danse. Ces goûts sont de tous les états, de tous les âges, de tous les sexes. Ici tout le monde fume, les dames dans leurs maisons, les autres par-tout où ils se trouvent. Ils forment de petits rouleaux de feuilles de tabac, mettent dans leur bouche le bout qui est allumé, & l'y tiennent long-temps sans l'éteindre. Les femmes de la plus grande distinction s'y accoutument dès l'enfance; & c'est une politesse qu'elles font aux hommes qu'elles estiment, que de leur présenter à fumer: ce seroit les offenser, que de refuser cette galanterie. Aussi ont-elles l'attention de ne s'adresser qu'à ceux qui peuvent en faire usage.

# SUITE DE TERRE-FERME. 47

La coutume est si générale , parmi les gens du bon ton , que les nouveaux venus d'Europe contractent bientôt cette même habitude. Les Indiens ne le cèdent point aux Espagnols , & ont une méthode qui leur est particulière. Ils roulent les feuilles de tabac , en cordes de deux ou trois pieds de longueur , au milieu desquelles ils laissent un petit trou. Lorsqu'ils veulent fumer en compagnie , ils allument un bout du rouleau , & mouillent l'autre , pour empêcher qu'il ne brûle trop vite. Le fumeur met le bout mouillé dans sa bouche , comme si c'étoit une pipe ; & soufflant par le trou , il pousse la fumée au visage de ceux qui l'environnent. Chacun a sous le nez un petit entonnoir , qui sert à la recevoir ; & pendant plus d'une demi-heure , ils la respirent voluptueusement.

L'usage de l'eau-de-vie est encore plus commun que celui du tabac. Les personnes les plus régulières , les plus sobres , ne manquent pas d'en prendre tous les jours un verre à onze heures du matin. *Hacar las once* , c'est-à-dire , faire les onze heures , est une phrase très-usitée à Carthagene , pour signi-

#### 48 SUITE DE TERRE-FERME.

fier boire du brandevin. Quelques-uns y sont tellement habitués, qu'ils sont les onze heures à toutes celles du jour. Les gens distingués n'usent que d'eau-de-vie d'Espagne ; les autres se contentent de celle de jus de canne, faite dans le pays.

Le chocolat, qu'on appelle ici le cacao, est d'un usage si universel, qu'il n'y a pas d'esclave negre, qui ne s'en régale pour son déjeûné. Les femmes de la même nation en vendent dans les rues de tout préparé ; mais quoiqu'on lui donne, comme je viens de le dire, le nom de cacao, le principal ingrédient est le maïs. Les riches en font de pareil à celui d'Europe, & n'en prennent jamais, sans manger quelque chose auparavant.

Enfin la danse est encore une passion des deux sexes à Carthagene ; & c'est ordinairement par des bals, qu'on y célèbre les fêtes & les jours de réjouissance. On les commence par des danses Espagnoles, toujours suivies de celles du pays. Ces dernières ne manquent pas d'agément, sur-tout avec les chansons dont elles sont accompagnées. Pendant que les galions, les  
gardes-



SUITE DE TERRE-FERME. 49

gardes-côtes & les autres bâtimens séjournent dans cette ville , ces bals sont plus communs & se font avec moins d'ordre , parce que les gens d'équipage entrent par force dans les salles. Ces assemblées tumultueuses , où l'eau-de-vie n'est jamais épargnée , se terminent toujours par des querelles.

J'ai oublié de vous dire , en parlant du siège de Carthagene , que les Anglois avoient déjà frappé une médaille , qui annonçoit à la postérité la prise de cette ville , qu'ils ne prirent cependant pas. On y voyoit le buste de l'amiral Vernon , avec une inscription qui déclaroit que Carthagene avoit succombé sous l'effort de ses armes. J'ai vu la médaille.

Je suis , &c.

*A Carthagene , ce 24 mars 1752.*



## LETTRE CXXXVIII.

## SUITE DE TERRE-FERME.

CINQ jours de navigation , après un temps favorable , nous rendirent de Carthagene à Porto-Belo. Cette dernière ville tire son nom de la beauté de son port. Elle avoit été attaquée , prise & démolie par ce même amiral Vernon , que vous avez vu l'année d'après , échouer devant Carthagene. L'intempérie du climat l'a fait nommer le tombeau des Espagnols ; ce qui ne les a cependant pas empêchés de la rétablir. Elle est située sur le penchant d'une colline qui environne tout le port. Quoique l'entrée de la baie soit assez large , elle est néanmoins si bien défendue , d'un côté par un fort , de l'autre par des rochers à fleur d'eau , que les vaisseaux ennemis courent de très-grands risques à y aborder. La ville n'est guere composée que d'une rue , qui suit la figure du port , avec quelques ruelles qui la traversent , en descendant de la col-

SUITE DE TERRE-FERME. 51

line au rivage. On y voit deux grandes places, dont l'une est vis-à-vis de la douane; l'autre fait face à l'église paroissiale. La douane est un bel édifice, bâti de pierre, qui touche à l'endroit où se font les débarquements. L'église est d'une grandeur convenable, & assez riche en ornements. La plupart des maisons sont de bois; & à peine en compte-t-on cent cinquante ou deux cents dans toute la ville. On n'y voit que deux couvents, qui sont très-pauvres, mais moins que le reste des habitants, qui ne vivent que du loyer de leurs chambres & de leurs boutiques pendant le séjour des galions.

La situation avantageuse de cette place, entre la mer du sud & celle du nord, la bonté de son port, son peu de distance de Carthagene & de Panama, en ont fait l'entrepôt du commerce de l'Europe & de l'Amérique, & le théâtre de la plus fameuse foire du monde. La flotte du Pérou n'est pas plutôt arrivée à Panama, que les galions d'Espagne, qui sont à Carthagene, mettent à la voile pour Porto-Belo, où se rendent également tous les trésors de l'Amérique. Le concours des

C ij

## 52 SUITE DE TERRE-FERME.

marchands de l'une & de l'autre flotte, devient si grand dans cette dernière ville, que la cherté des logements y est excessive. Une chambre de médiocre grandeur se loue, pour le temps de la foire, jusqu'à mille écus, & le prix des moindres maisons est souvent porté à douze ou quinze mille francs. Il n'y a point d'endroit dans le monde, où il se fasse autant d'affaires en si peu de temps. Cette foire ne dure pas quelquefois plus de trente jours; mais pendant ce court espace, on ne peut voir sans étonnement, la quantité d'or, d'argent, de pierreries & de marchandises qu'on y étale. Des lingots sont entassés par piles dans les rues, sur les quais, au milieu de la place, & malgré l'embarras & la confusion, il n'y arrive, dit-on, ni vol, ni perte, ni erreur. Quiconque auroit vu ce lieu si pauvre, si triste, si solitaire en temps mort, ce rivage si désert, & pour ainsi dire, si abandonné, seroit rempli d'admiration, en le voyant subitement transformé en une des plus brillantes places de commerce de l'univers. Les maisons sont occupées, les rues remplies de monde, le port couvert de navires &

## SUIVE DE TERRE-FERME. 53

de barques. On apporte les trésors de Panama sur le dos des mulets. Le sucre, le tabac, & les drogues arrivent par la riviere de Chagre, &c.

Après le déchargement des galions d'Espagne, & l'arrivée des marchandises du Pérou, on procède à l'ouverture de la foire. On commence par régler le prix de tous les effets commercables, & les conventions sont signées des deux parts. On les fait publier, & la foire s'ouvre sur ce fondement. Dès que les marchés sont conclus, chacun entre en possession de ce qui lui appartient, & l'embarquement se fait sur le champ. L'or & l'argent se transportent dans les galions pour les marchands Espagnols; & les effets d'Europe partent dans des bâtiments particuliers, & prennent, par la riviere du Chagre, la route du Pérou. Les premiers font voile pour la Havane, qui est le rendez-vous de tous les vaisseaux intéressés au commerce de l'Amérique. Si durant la foire on n'est pas d'accord sur le prix, il est permis aux négociants d'Espagne de passer plus loin avec leurs marchandises, & les galions retournent à Carthagene. Dans le cas contraire, il est défendu à tout

54 SUITE DE TERRE-FERME.

Espagnol de les vendre hors de Porto-Belo.

On fait , dans toute l'Europe , combien l'air de cette ville est sujet aux variations du climat. Non-seulement les étrangers en sont affectés ; mais elles influent jusques sur les naturels du pays. Autrefois on étoit persuadé que les femmes grosses ne pouvoient y accoucher heureusement. Dès leur troisieme ou quatrieme mois , on les envoyoit à Panama , où elles demeuroient jusqu'à ce que le danger fût passé. L'amour extrême d'une dame pour son mari , joint à la crainte qu'il ne l'oubliât pendant son absence , eut sur elle assez de force pour l'exposer à un péril certain , plutôt que d'encourir un malheur qu'elle redoutoit plus que la mort. L'événement fut heureux : elle accoucha d'un fils , & recouvra sa santé en peu de jours. Son exemple inspira à d'autres le même courage , fut suivi du même succès , détruisit la prévention , & abolit l'ancien usage.

Un autre préjugé encore plus singulier , est que les animaux des autres climats cessent d'engendrer , dès qu'ils arrivent dans celui-ci. Les habitants

## SUITE DE TERRE-FERME. 55

affurent que les poules apportées de Panama ou de Carthagene, deviennent stériles ; que les bêtes à cornes , quand elles ont passé ici quelque temps , sont si maigres , qu'il n'est pas possible d'en manger la chair , quoiqu'elles ne manquent ni de nourriture , ni de pâturages. Il ne naît dans ce pays ni chevaux , ni ânes , ni toute autre espèce de gros bétail ; ce qui confirme l'opinion commune , que le climat est contraire à la génération de certains animaux , engendrés sous un ciel moins funeste. Pour ne pas me livrer trop aveuglément à cette idée , j'interrogeai plusieurs personnes intelligentes , dont les réponses furent assez d'accord avec celles du vulgaire. Elles m'ont assuré que ce sentiment étoit fondé sur des faits connus , & des expériences réitérées.

La chaleur est excessive à Porto-Belo , tant par la position de cette ville sous la zone torride , que parce qu'elle est entourée de hautes montagnes , sans aucun passage pour les vents qui pourroient rafraîchir l'air. Les arbres sont si épais , qu'ils interceptent les rayons du soleil , & empêchent qu'ils ne sechent la terre. De - là ces exhalaisons abondantes ,

36 SUITE DE TERRE-FERME.

qui forment de gros nuages, & se précipitent en torrents de pluie. Mais aussitôt qu'ils sont dissipés, le soleil brille, & reparoît dans tout son éclat. Son extrême activité dessèche la partie de terrain qui n'est pas couverte d'arbres, & l'atmosphère est de nouveau chargé de vapeurs. Ces pluies si subites, si impétueuses, sont accompagnées de tempêtes, d'éclairs, de tonnerres capables de jeter l'épouvante dans les cœurs les plus hardis. Ce bruit horrible est encore prolongé par la répercussion des cavernes, & ces échos sont tellement multipliés, qu'un canon se fait encore entendre plus d'une minute après le coup. Ce fracas est mêlé des cris affreux d'une multitude de singes qui vivent dans les montagnes. Jamais ils ne sont plus perçants, que lorsqu'un vaisseau de guerre tire le canon, quoique ces animaux dussent être faits à ce bruit. Celui du tonnerre, auquel ils devroient être encore plus accoutumés, leur arrache des hurlements épouvantables.

Après les orages, on entend un autre concert aussi désagréable du croassement des grenouilles & des crapaux,



## SUITE DE TERRE FERME. 57

du bourdonnement des mouches, du sifflement des serpents, & des cris d'une infinité d'autres bêtes de toute espece. La pluie même, en tombant, rend un son fort creux, sur-tout dans les bois. Elle est quelquefois si abondante, qu'une plaine qu'elle inonde est transformée tout d'un coup en un lac, & il n'est pas rare de voir, dans les orages, des arbres déracinés, entraînés jusques dans les rivières.

Les negres & les mulâtres forment la plus nombreuse partie des habitants de cette ville, & l'on y trouve à peine trente familles de blancs. Les gens aisés, immédiatement après le départ des galions, se retirent à Panama, & il ne reste à Porto-Belo que le gouverneur, les commandants des forts, les officiers municipaux, la garnison, & ceux dont les emplois exigent la résidence: ce qui n'empêche pourtant pas que les vivres n'y soient très-rares, & par conséquent très-chers. Le poisson seul y est commun. Le riz, le maïs, la cassave, les racines, tout y est apporté de Carthagene; le pays ne produit guere que des cannes de sucre. Des torrens d'eau, qui tombent des montagnes, les uns

## 58 SUITE DE TERRE-FERME.

passent près de la ville ; les autres la traversent , & forment des réservoirs , où les habitants de l'un & l'autre sexe font dans l'usage de se baigner chaque jour à onze heures du matin. Les femmes semblent avoir oublié , à cet égard , toute pudeur , & les hommes toute honnêteté ; les uns & les autres ne se font pas scrupule de s'exposer nus à tous les regards. Les femmes se croient dispensées d'en rougir , parce qu'elles ont soin de se cacher le visage , tandis que le reste du corps est à la discrétion de tout le monde.

Comme les bois touchent de près à la ville , il en sort des tigres qui , dans la nuit , parcourent les rues , & emportent la volaille , les chiens & les autres animaux domestiques. Les enfants même deviennent quelquefois la proie de ces bêtes cruelles. Quand une fois elles ont goûté de cette dernière nourriture , elles ne veulent plus de celle des forêts , & dédaignent la chair des animaux , quand elles ont mangé de celles des hommes. Les negres & les mulâtres sont fort industrieux à les combattre , & pour la plus légère récompense , ils les attaquent.

SUITE DE TERRE-FERME. 59

jusques dans leurs retraites. Ils n'ont pour armes qu'un long pieu, avec une espece de couteau de chasse. Ils attendent que le tigre se jete sur la lance, pour lui couper la patte avec l'autre arme. L'animal se retire furieux; mais il revient bientôt à la charge. Le negre le frappe d'un second coup, qui le met hors d'état de se mouvoir. Alors le chasseur le tue à son aise, l'écorche, lui ôte la tête & les pieds, & revient à la ville chargé des dépouilles de l'ennemi.

Parmi les autres animaux de ce pays, il en est un d'une espece singuliere, appelé, par ironie, le *léger-pierre*, à cause de sa lenteur naturelle. Il n'a pas peu de ressemblance avec celui qu'on nomme le *pareseux*, dont je crois vous avoir parlé. Ils sont tous deux si lents, si pesants, qu'on n'a besoin ni de chaîne, ni de cage, pour les arrêter & les contenir. Ils ne remuent l'un & l'autre que lorsqu'ils sont pressés par la faim, & ne marquent aucune crainte ni des hommes, ni des bêtes. Ce que le léger-pierre a de particulier, & qui le distingue spécialement de l'autre, c'est qu'à chaque effort qu'il fait pour

60 SUITE DE TERRE-FERME.

se remuer, il pousse un cri si plaintif, si désagréable, qu'il excite en même temps & le dégoût & la pitié. Ce cri affreux est toute sa défense. L'ennemi qui voudroit le poursuivre, ne pouvant supporter ce terrible hurlement, prend la fuite lui-même, pour éviter un bruit si effrayant. Dans toutes ses autres actions, le léger pierre ne diffère presque point du paresseux.

Je devrois être parti pour Panama; mais, le croiriez vous? on m'a fait rester quelques jours de plus que je ne voulois; & c'étoit pour assister à un enterrement. Le mort étoit un gentilhomme, dont les aïeux avoient occupé des postes honorables dans le pays. Lui-même avoit eu le commandement du fort qui défend l'entrée de Porto-Belo. Dans ces sortes de cérémonies, les parents font tous leurs efforts, souvent jusqu'à en altérer leur fortune, pour marquer leur dignité & leur grandeur. Le corps du défunt fut mis dans un pompeux catafalque, élevé dans le principal appartement de la maison, & environné d'une multitude de flambeaux. Il y resta vingt-quatre heures, & fut visité par toute la famille. Des femmes de basse

SUITE DE TERRE-FERME. 61

condition , habillées en pleureuses , vinrent le soir se ranger autour du mort , & commencerent leurs lamentations , mêlées de cris douloureux , qui durèrent toute la nuit. Elles y joignirent le récit des bonnes & des mauvaises qualités de celui dont elles pleuroient la perte. Elles firent principalement l'histoire de ses amours , & entrèrent dans des circonstances si particulieres , qu'elles pouvoient tenir lieu ou d'une confession , ou d'un roman. Quand elles eurent fini , elles se retirerent dans un coin , où elles s'enivrèrent de vin & d'eau-de-vie. D'autres pleureuses leur succéderent , & furent remplacées par les domestiques , les esclaves & les connoissances de la famille. Vous ne sauriez croire le bruit & la confusion qu'occasionnent ces cris , ces gémissements & ces plaintes. Le convoi est accompagné des mêmes lamentations. Quand le corps est dans le tombeau , on continue les pleurs qui doivent durer encore pendant neuf jours dans la maison du défunt.

Aucun motif de curiosité ne m'appelloit à Panama : vous savez que je connoissois cette ville ; je m'y rendis.

## 62 SUITE DE TERRE-FERME.

cependant une seconde fois , pour y joindre un marchand Péruvien que j'avois vu à Carthagene. Il m'avoit proposé de me mener dans sa patrie , après qu'il auroit terminé quelques affaires à Bogota , où il me fit promettre de l'accompagner. Je préfèrai le chemin , quoique plus long , par la riviere de Chagre , à la route étroite & raboteuse , qui de Porto-Belo conduit par terre à Panama. Cette riviere est infestée de crocodiles ; & l'on en voit souvent qui dorment sur le rivage. Il n'est pas possible de le côtoyer , tant parce que les arbres sont trop serrés , qu'à cause des buissons qui forment comme une épaisse forêt d'épines & de ronces. L'eau mine ces arbres & les déracine ; mais la grosseur du tronc , & l'étendue des branches , empêchent qu'ils ne soient emportés par le courant. Ils demeurent près du bord , gênent la navigation , la rendent même très-dangereuse , parce qu'une partie étant cachée sous l'eau , le bâtiment qui y touche est renversé.

A cela près , rien n'égale l'agrément des paysages que la nature a formés dans les environs. Tout ce que l'art

# SUITE DE TERRE-FERME. 63

peut imaginer de plus ingénieux , n'approche point de la beauté de cette perspective rustique. L'épaisseur des bocages qui ombragent les vallons ; les arbres de différentes grandeurs qui couvrent les collines ; la diversité de leurs feuilles & de leurs couleurs ; l'abondance , la variété de leurs fruits , offrent un coup d'œil auquel l'imagination ne peut atteindre. Ajoutez-y différentes sortes de singes , qu'on voit voltiger par troupes , d'un arbre à l'autre , sauter de branches en branches , s'attacher , se suspendre aux rameaux , & se joindre plusieurs ensemble pour traverser la rivière. Les meres portent leurs petits sur le dos , avec cent grimaces , cent postures ridicules. Je ne parle pas des oiseaux , dont le nombre est incroyable , & dont le plumage étale toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Parmi les fruits dont les arbres sont chargés , on vante sur-tout certaines pommes de pin , qui , pour la grosseur , la beauté , l'odeur & le goût , l'emportent sur tout ce qu'on voit dans les autres pays.

Je remontai la rivière de Chagre ; jusqu'à la ville de Crucès , où elle cesse

64 SUITE DE TERRE-FERME.

d'être navigable. De-là je me rendis par terre à Panama. Vous savez ce que je vous ai dit de cette ville ; nous n'y fûmes que le temps nécessaire pour faire quelques préparatifs. Nous côtoyâmes ensuite l'isthme Darien , ainsi appelé de la riviere de ce nom. Nous ne restâmes que trois jours à Bogota , nommée aussi Sainte-Foi ou Santa - Fé. C'est la capitale du nouveau royaume de Grenade , & le siege du vice-roi , qui est en même temps président de l'audience royale. Le pape a érigé l'église de cette ville en métropole , & les évêques de Carthagene , de Sainte-Marthe & de Popayan en sont les suffragants. On compte à Bogota fix cents familles Espagnoles , & plusieurs maisons religieuses. On y a établi une université , un tribunal de la monnoie ; & l'abondance y regne pour toutes les commodités de la vie.

La nouvelle Grenade , composée de plusieurs villes peuplées d'Indiens & d'Espagnols , est au nord du Popayan. Cette dernière province faisoit autrefois partie de l'audience de Quito ; elle en a été démembrée pour être unie à Santa-Fé. En 1537, François Pizarre y



## SUITE DE TERRE-FERME. 65

bâtit une cité, dont le pays a pris le nom, & qui est aujourd'hui une des plus florissantes de cette partie de l'Amérique. Evêché, gouvernement, cours de justice, colleges, université, clergé riche & nombreux, maisons religieuses de l'un & l'autre sexe, tribunal d'inquisition, chambre des finances, noblesse ancienne, étendue de juridiction, titre de capitale, en un mot, tout ce qui peut donner de l'éclat à une grande ville, se trouve à Popayan. Elle est bâtie dans une plaine terminée par une montagne qui a la figure d'une M, & qui en porte le nom. Ses rues sont larges, régulièrement droites, & pavées seulement le long des maisons. Le milieu offre un fond de menu gravier, qui ne se convertit jamais en poussière, ni en boue. Toutes les maisons sont de briques crues, & n'ont qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. La face en est agréable; & les appartements sont meublés à l'Européenne. Il y a deux couvents de religieuses, l'un de carmélites, l'autre de la règle de saint Augustin. Ce dernier, outre cinquante professions, contient plus de quatre cents personnes, novices, pen-

## 66 SUITE DE TERRE-FERME.

sionnaires ou servantes. A Popayan, comme à Carthagene, & dans tous les lieux où les Noirs forment le plus grand nombre des habitants, la plupart sont un mélange de sang negre & Espagnol. On y compte au moins vingt-cinq mille ames de race mêlée; & quantité de familles purement Castellanes, parmi lesquelles il n'y en a pas moins de soixante d'ancienne noblesse, qui ne se sont jamais mésalliées.

Les mines d'or y attirent beaucoup de monde; & la ville devient, de jour en jour, plus peuplée. Une riviere qui descend de la montagne d'M, y entretient la fraîcheur & la propreté. Elle la divise en deux parties, qui communiquent par deux ponts. Ses eaux sont saines, & passent même pour médicinales; qualité qu'elles acquierent, dit-on, en arrosant les excellents simples de la montagne. On vante encore plus une autre source, qui est réservée pour les convents & les principales maisons. La juridiction de cette ville renferme onze bailliages, composés de bourgs & de villages riches en denrées, riches par le commerce, riches en mines d'or, riches par ses manufactures, &c.

SUITE DE TERRE-FERME. 67

Quelques-uns de ces bailliages sont fort incommodés du voisinage des Indiens , que les habitants nomment *bravos* , & qui occupent tout le plat pays , jusqu'à la mer. Leur courage va jusqu'à la fureur , du moins contre les Espagnols , dont ils ne veulent recevoir aucune proposition , & auxquels ils ne font point de quartier. Ils s'efforcent d'entretenir cette haine dans l'esprit de leurs enfants , en rappelant sans cesse l'époque de la conquête de leur pays , & les cruautés des conquérans. Comme ils ont conservé l'usage des Quippos , ils leur montrent à chaque instant ceux qui marquent l'arrivée des Espagnols , & les exhortent à se souvenir , qu'il vint alors de la mer une troupe de brigands dans des barques ailées , pour piller leurs biens , violer leurs femmes , & les tuer eux-mêmes.

Quoique dans les grandes chaleurs , les Indiens de cette province ne se fassent pas de scrupule de quitter une espee de chemise qui leur sert d'habits , c'est en réservant toujours de quoi mettre la pudeur à couvert. Les petits garçons & les jeunes filles sont tout à fait nus ; mais ce n'est que jusqu'au

68 SUITE DE TERRE-FERME.

temps où la nature commence à leur en faire sentir le danger. Alors la bienfaisance devient si rigoureuse, que les filles ne peuvent plus paroître en public, sans un voile sur le visage. A la vérité, ces beautés sauvages ne sont pas longtemps captives; on les met de très-bonne heure sous la puissance d'un mari.

Le climat de Popayan, du Darien, de Panama, de Porto-Belo, de Bogota, de Carthagene, de Cunama & de toutes les provinces de Terre-Ferme, n'étant pas fort différent de celui des autres parties de l'Amérique, qui répondent aux mêmes latitudes, vous devez juger que la plupart de leurs productions naturelles y sont les mêmes: aussi ne m'arrêterai-je qu'à celles qui, par quelque propriété particulière, semblent y porter un caractère de distinction. On trouve par exemple, dans l'isthme de Darien, une singulière espèce de sanglier, que les Indiens appellent *peccaris*. Ils sont noirs, & ont de petites jambes, qui ne les empêchent pas de courir fort vite. Ce qu'on remarque de plus extraordinaire dans cet animal, c'est qu'au lieu d'avoir le nombril sur le ventre, il le porte au milieu du dos. Quand il est tué,

SUITE DE TERRE-FERME. 69

pour peu qu'on diffère à lui couper cette partie , sa chair se corrompt en deux ou trois heures , & ne peut plus être mangée.

L'oiseau que les Espagnols nomment gallinazo , parce qu'il ressemble à une poule , se familiarise dans les villes , & se tient sur les toits des maisons. On se repose sur lui du soin de les nettoyer ; car il n'y a point d'insectes dont il ne fasse sa proie. Si cette nourriture lui manque , il a recours à d'autres ordures. Ces oiseaux ont l'odorat si subtil , que , sans autre guide , ils trouvent les bêtes mortes à trois ou quatre lieues à la ronde , & ne les abandonnent qu'après en avoir mangé toutes les chairs. S'ils sont pressés par la faim , ils attaquent les bestiaux ; une vache , un porc qui a la moindre blessure , ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Ils aggrandissent la plaie avec leur bec , & ne lâchent pas prise qu'ils ne l'aient rendue mortelle.

Le colibri , petit oiseau de la grosseur d'un hanneton , est un des plus rares ouvrages de la nature. Vous demandez si c'est véritablement un oiseau , ou une espèce moyenne , qui approche plus de l'insecte volant ? Jugez-en par cette

## 70 SUITE DE TERRE-FERME.

description. Il y en a de différentes grosseurs , & de diverses couleurs. Il s'en trouve de si petits , qu'on leur a donné le nom d'oiseaux-mouches. Les Espagnols les appellent *tominios* , parce qu'avec leurs nids , ils ne pèsent que deux tomines d'Espagne , c'est-à-dire , vingt-quatre grains. Leur bec est extrêmement pointu , noir & délié. Les plumes commencent à son extrémité inférieure , sont fort petites à leur naissance , augmentent en grandeur , jusqu'au dessus de la tête , & forment dans cet endroit une petite huppe , qui imite toutes les couleurs des pierres précieuses. Le manteau est d'un verd obscur , mais doré ; les ailes d'un violet foncé , un peu pâle ; & la queue , qui est aussi longue que tout le corps , varie selon la position de l'œil qui la regarde. Le dessous du ventre tire sur le noir , mêlé de violet , de verd , d'aurore , & toujours d'une apparence différente , suivant la situation de l'observateur. Ces oiseaux même desséchés , sont un ornement si brillant , que les femmes du pays les suspendent à leurs oreilles , comme nos dames font les diamants. Quoiqu'infinitement petit , le colibri fait

SUITE DE TERRE-FERME. 71

se rendre redoutable aux volatiles même de la plus grande espèce, qui cherchent à surprendre les jeunes dans leur nid. Dès que l'ennemi paroît, le colibri se met à sa poursuite ; & s'il peut l'atteindre, il s'attache à lui avec ses griffes ; & de son bec, acéré & pointu comme une aiguille, il le pique si vivement sous les ailes, qu'il le met hors de combat. Ces oiseaux volent avec tant de rapidité, qu'on les entend plutôt qu'on ne les voit. Ils excitent une espèce de bourdonnement, qu'on dit être leur unique chant. Ils ne se nourrissent que du suc des fleurs : rarement ils s'y reposent. Ils voltigent autour d'elles comme le papillon, & en tirent le miel avec leur langue. Ils font de petits nids d'une forme élégante, & les garnissent de coton, avec une propriété, une dextérité merveilleuse. Ils ne pondent jamais que deux œufs, qui ne sont pas plus gros que des pois : le mâle & la femelle les couvent l'un après l'autre. Les petits étant éclos, ne paroissent que comme des mouches. Ils se couvrent peu-à-peu d'un duvet très-fin, auquel succèdent des plumes très-déliques. La seule façon de prendre

72 SUITE DE TERRE-FERME,  
cet oiseau est , dit-on , de l'étourdir  
en lui jetant un peu de sable , ou de  
lui présenter une bague frottée de  
gomme ou de glu. Quand on veut le  
conserver après sa mort , on lui en-  
fonce , dans le fondement , un brin de  
bois , que l'on tourne pour en arracher  
les intestins. Ensuite , on fait sécher le  
petit animal , ou à la cheminée ou dans  
une étuve , enveloppé de papier , afin  
que ni la fumée , ni une chaleur trop  
vive ne puisse gâter le brillant coloris  
de son plumage.

On trouve aussi à Terre-Ferme , une  
forte de renard , qui , quand il est pour-  
suivi par un chien , ou d'autres bêtes ,  
mouille sa queue dans son urine , en  
fuyant , & leur en jette au museau.  
L'odeur en est si puante , qu'elle suffit  
pour les arrêter. On assure qu'elle se  
fait sentir d'un quart de lieue , & dure  
près d'une demi-heure.

C'est une opinion générale , dans la  
ville de Panama , que les campagnes  
voisines produisent une espèce de ser-  
pent qui a deux têtes , une à chaque  
extrémité , & que son venin n'est pas  
moins dangereux d'un côté que de  
l'autre. Il est plus naturel de croire que  
la



SUITE DE TERRE-FERME. 73

la figure de ce reptile , étant semblable à celle d'un ver , on n'a pas su distinguer dans quelle partie se trouve la tête. Ce ne peut donc être ici qu'une opinion populaire ; & je ne vous en parle , que pour éviter le reproche d'avoir ignoré ce qu'on raconte de cet animal.

Le colimaçon soldat , autre production propre de ce pays , est un insecte de deux pouces de long , qui , depuis le milieu du corps jusqu'à l'extrémité postérieure , a la figure des limaçons ordinaires : par l'autre moitié , il ressemble à l'écrevisse. Il n'a ni coquille , ni écaille ; mais pour se mettre à couvert , il ne manque jamais de s'emparer de celle de quelqu'autre colimaçon qui soit proportionnée à sa grandeur , & de s'y loger. Tantôt il marche avec cette coquille , tantôt il en sort pour chercher sa nourriture ; & lorsqu'il se voit menacé de quelque danger , il court vers le lieu où il l'a laissée : il y rentre par la partie de derrière , & se défend avec celle de devant. Lorsqu'il devient assez gros pour ne pouvoir plus se servir de sa première demeure , il en cherche une plus grande , & tue le propriétaire pour se mettre à sa place.

74 SUITE DE TERRE-FERME.

En arrivant près de la côte de Sainte-Hélène , dans le Guayaquil , nous nous y arrêtâmes , pour vérifier si effectivement elle produit , comme on me l'avoit dit , le petit animal qui contenoit l'ancienne pourpre , & dont quelques modernes ont cru que l'espèce étoit perdue. Nous trouvâmes , sur les rochers qu'arrose la mer , un assez grand nombre de petits limaçons , qui ne peuvent être , en effet , que le *murex* des anciens. Leur coquille mince , & peu dure , ressemble à celle de certains animaux qui se voient dans quelques étangs , ou dans le bassin des fontaines. Les Indiens les rassemblent dans des vases , parce qu'il est rare d'en trouver beaucoup à la fois , & les conservent dans l'eau , jusqu'à ce qu'ils en aient une quantité proportionnée à ce qu'ils veulent teindre. Ce coquillage est de la grosseur d'une noix , & renferme une liqueur qui paroît n'être que le sang du limaçon. Un fil de soie ou de coton qu'on y trempe , prend une couleur si vive & si forte , qu'il n'y a point de lessive qui l'efface. Elle en devient au contraire plus éclatante , & le temps même ne peut la ternir. Pour avoir de cette

## SUITE DE TERRE-FERME. 75

teinture, les uns tuent l'animal, & leur méthode est de le tirer de sa coquille, de l'écraser avec un couteau, & d'en extraire tout le sang. D'autres, sans le faire mourir, sans même l'arracher entièrement de sa maison, se contentent de le presser, pour lui faire rendre une partie de sa liqueur, le remettent sur le roc où ils l'ont pris, & lui laissent le temps de se rétablir. Ils le reprennent & le pressent encore; mais il fournit moins de pourpre que la première fois, & dès la troisième, il n'en rend presque plus. Si l'on continue, il meurt en perdant le principe de la vie, & n'a plus la force de le renouveler. Ne croyez pas que le fil, l'étoffe ou les rubans teints de cette couleur, soient fort communs; il en faut une trop grande quantité pour une once de lin ou de coton, & l'on ne s'en procure pas aisément. Elle n'en est que plus estimée; & ce qui se vendoit un écu sans cette teinture, en vaut plus de trente teint du sang de ce limaçon. Une de ses propriétés les plus singulières, c'est, dit-on, qu'il donne au fil une différence de poids, suivant les différentes heures où on le pèse; c'est pourquoi les marchands

D ij

76 SUITE DE TERRE-FERME.

ne manquent jamais de spécifier l'heure à laquelle ces sortes d'ouvrages doivent être pesés.

J'arrive, Madame, dans la plus opulente contrée de l'univers, si le pays qui renferme le plus d'or & d'argent dans son sein doit être regardé comme le plus riche ; le Pérou. Peut-être n'avez-vous plus présentes à l'esprit les principales circonstances de cette conquête par les Castillans. Je viens de les recueillir dans les auteurs Espagnols, & elles feront le sujet de ma première lettre.

Je suis, &c.

*A Guayaquil, ce 26 avril 1752.*



## LETTRE CXXXIX.

## LE PÉROU.

TROIS Espagnols qui s'étoient établis dans la ville naissante de Panama, & y avoient acquis de grandes richesses, offrirent leurs services au gouverneur, pour faire de nouvelles découvertes dans la mer du Sud. Ce dernier se laissa persuader d'autant plus facilement, qu'il n'y mettoit rien du sien, & que, maître des conditions, il pouvoit en tirer tout l'avantage. François Pizarre, Diegue d'Almagro & Fernand de Luques, firent entr'eux une association, dont les principaux articles portoient : « que Pizarre, connu pour un homme de main, & long-temps exercé dans les guerres contre les Indiens, feroit chargé de l'expédition ; qu'Almagro fourniroit les provisions, & prendroit soin des préparatifs ; & que Fernand, qui étoit un riche ecclésiastique, pourvoiroit aux autres dépenses „.

Ce traité fit beaucoup de bruit dans Panama ; & l'on ne pouvoit concevoir

que trois personnes si sages engageassent toute leur fortune pour entreprendre la conquête d'un pays, dans lequel il n'y àvoit, disoit-on, que des marais & des terres stériles. Pour cimenter leur association par un acte de religion, Fernand de Luques dit la messe, sépara l'hostie en trois, en prit une partie, & donna les deux autres à ses associés. Plusieurs doutèrent du succès de ce voyage; d'autres, qui connoissoient la prudence de Pizarre, en conçurent de favorables espérances.

Ceux qui ont parlé de la naissance de cet Espagnol, le disent fils naturel d'un gentilhomme d'Estramadure. Son pere le fit d'abord exposer à la porte d'une église; mais on l'obligea de prendre soin de cet enfant; & il le fit avec tant d'indifférence, qu'au lieu de lui donner l'éducation qu'il lui devoit, il l'envoya garder les pourceaux. Guidé par un sentiment de la nature, Pizarre méprisa bientôt cette vile occupation, pour embrasser un genre de vie plus honnête & plus actif. Il s'embarqua pour les Indes occidentales; & passant successivement par les plus bas emplois, il parvint à des postes importants, & s'y

enrichit. Il paroiffoit difpofé à jouir tranquillement de fa fortune à Panama, lorsque le defir de l'augmenter l'engagea dans cette nouvelle entreprife. Diegue, fon collègue, avoit pris le nom d'Almagro, d'une ville Efpagnole de la province de Caftille, où il avoit été trouvé dans les rues étant enfant. On n'a jamais fu de qui il avoit reçu la naiffance, & fon éducation ne fut pas plus foignée que celle de Pizarre.

Tels étoient les deux aventuriers par qui Charles-Quint acquit de nouvelles terres, plus vaftes, plus riches que le Mexique, & gouvernées par un prince auffi defpotique que Montezuma. Pierre attaqua le Pérou avec cent cinquante hommes d'infanterie, foixante cavaliers, & une douzaine de petits canons que traînoient quelques efclaves du pays déjà domptés. Ces canons, les chevaux, les armes de fer, firent fur les Péruviens le même effet que fur les Mexicains: on n'eut guere que la peine de tuer.

En partant de Panama, vers le milieu de novembre de l'année 1524, Pierre n'avoit qu'un feul vaiffeau & deux canots. Je fupprime, Madame, les obfta-

80 LE PÉROU.

cles qu'il trouva d'abord , soit de la part des sauvages , soit par la misère extrême qui accompagna cette expédition. Quelques-uns de ses gens , rebutés de ce qu'ils avoient souffert , & tremblant pour l'avenir , avoient écrit à leurs amis de Panama. Ceux-ci supplierent le gouverneur de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols aliât périr dans une entreprise dangereuse , & lui demandèrent ses ordres , pour faire revenir ceux qui s'y étoient malheureusement engagés. Le gouverneur y envoya un officier , nommé *Tafur* , & le chargea de ramener tous ceux qui ne seroient pas contents de leur sort. *Tafur* les ayant joints , se plaça à un des bouts du navire , & mit à l'autre extrémité le capitaine *Pizarre* avec ses gens. Il fit une raie au milieu du vaisseau , & dit que ceux qui voudroient s'en retourner à Panama , vinssent de son côté , & que ceux qui ne passeroient pas la raie , demeurassent avec le capitaine. Il n'en resta que quatorze , qui s'offrirent de mourir pour lui , & de le suivre en quelque lieu qu'il voulût aller. C'est à leur constance , & à cet attachement pour leur chef , que



la monarchie Espagnole est redevable de la conquête du Pérou.

Ils suivirent la côte pendant plusieurs lieues , & vinrent mouiller dans une baie , où ils apperçurent quelques habitants. Pizarre y envoya deux officiers avec un interprete ; & à leur retour , ils ne pouvoient trop se louer de la maniere honnête dont on les avoit accueillis. Ils parlerent sur-tout d'une dame , dont la naissance , disoient-ils , égaloit la beauté , & qui , par son esprit , ses graces , sa politesse & ses connoissances , méritoit l'hommage des Espagnols. Elle se nommoit Capillana : étant restée veuve très-jeune , d'un seigneur Péruvien , elle avoit préféré le séjour de la province , où elle tenoit un rang distingué , à celui de la capitale , où elle étoit née , & de la cour , où elle avoit demeurée. Elle desiroit fort de voir Pizarre , qui , de son côté , témoigna le plus grand empressement de se rendre dans son palais. Il lui en fit demander la permission , qui lui fut accordée , & elle le reçut avec une suite nombreuse.

La jeune & belle Péruvienne le conduisit sous un berceau de verdure , lui fit présenter des rafraîchissements , &

le régala de plusieurs divertissemens du pays. Une réception si galante fut le prélude d'un attachement vif & tendre, qui se forma entr'eux dès cette première entrevue, & dura autant que leur vie.

La politique, plus que l'amour, agissoit sur le cœur de Pizarre : il n'ignoroit pas ce qu'avoit valu à sa nation la passion extrême que les Américaines prirent pour les Espagnols dès leur arrivée. " Ce fut une Indienne, disoit-il, qui fournit des vivres à Colomb, débarqué pour la première fois aux Antilles. Une fille, amoureuse de Dias, favorisa l'établissement de la ville de S. Domingue. Marine, maîtresse de Cortez, fut le principal instrument de la prise du Mexique,,. Vous savez aussi, Madame, que les femmes sauvages de la Louisiane préservèrent, par des avis donnés à propos, les colons François d'un massacre général. On ne devoit pas s'attendre à de moindres secours de la part de Capillana, qui joignoit à beaucoup d'amour, une naissance distinguée, l'affection des peuples, de la beauté, & plus d'esprit qu'on n'en trouve communément chez les Indiennes.

Dans un long discours que lui tint le général Castillan , il lui parla de l'excellence de la religion chrétienne , & des erreurs de l'idolâtrie , l'exhortant à la fin , ainsi que tous ceux qui l'écoutaient , à embrasser la foi de J. C. & à se soumettre au roi d'Espagne , à qui le souverain pontife , vicaire de Dieu sur la terre , avoit cédé tout le continent. La jeune dame , quoique très-favorablement disposée pour l'orateur , répondit qu'elle n'avoit pas de grandes lumières sur la religion , mais qu'elle étoit contente de celle de ses ancêtres : qu'à l'égard des pays , dont le chef des chrétiens avoit fait présent au roi d'Espagne , sans les connoître , sans savoir même où ils étoient situés , il ne les lui avoit donnés probablement que parce qu'il ne les avoit pas ; car il y a apparence que s'ils lui eussent appartenu , il les auroit gardés pour lui-même.

“ Pour moi , ajouta-t-elle , je ne reconnois pour mon souverain que celui qui regne au Pérou. Je n'ai jamais cru que nous dussions obéir à un autre maître. Il descend de ce premier Inca , fils du soleil , que son pere envoya dans cette contrée , avec sa sœur , pour en

civiliser les habitants, leur donner des loix, leur apprendre à cultiver la terre, à se nourrir de ses fruits, & enfin, pour établir dans le pays la religion & le culte du Dieu de la lumière. Les premiers Indiens, auxquels ils s'adressèrent, touchés de la douceur de leurs discours, les suivirent en foule à la montagne d'Huanacaury, où l'Inca bâtit la ville de Cusco, dont il fit la capitale de son empire. Les nouveaux sujets, charmés de la vie paisible qu'il leur fit mener, se répandirent de tous côtés, pour informer d'autres peuples de leur bonheur, & les inviter à le partager. Il se forma plusieurs bourgades, & le domaine du nouveau monarque s'étendit à mesure que les nations voisines se polioient. Ce prince se nommoit Manco-Inca, ou Manco-Capac; & sa sœur, qui étoit aussi sa femme, Mama-Huaco. Le mot d'Inca signifie proprement seigneur, roi ou empereur; & ce titre se donne, par extension, aux descendants du sang royal. Capac veut dire un homme riche en vertus & en pouvoir.

„ Les deux fondateurs de cette nation enseignèrent à leurs peuples l'art de l'agriculture, & celui de conduire les

eaux dans les terres pour les rendre fertiles. Ils établirent dans chaque habitation un grenier public , pour y mettre en réserve les denrées de chaque canton. Ils les distribuerent aux habitants suivant leurs besoins , en attendant que l'empire fût assez formé pour y faire une juste répartition des terres. Ils obligèrent leurs sujets à se vêtir ; & le prince donna lui-même le modele des habits. La reine montra aux femmes la maniere de filer la laine , & d'en faire de l'étoffe. Chaque peuplade eut son chef, que nous nommons *curaca* , & que vous appelez *cacique*. Ces places étoient la récompense de la fidélité & du zele.

„ Les loix que Manco-Capac fit recevoir au nom du soleil , étoient conformes aux simples inspirations de la nature. La principale ordonnoit que les hommes s'aimassent mutuellement , & portoit des peines proportionnées au degré d'infraction. L'homicide , le vol & l'adultere étoient punis de mort. Le culte n'avoit pour objet que la bienfaisance de l'astre qui nous éclaire ; le pere du monarque devint le Dieu

des sujets : ils adorèrent le soleil comme la source de tous les biens naturels. Le prince lui fit ériger un temple , & voulut que les prêtres fussent de la race des Incas. Il plaça à côté un monastere pour des femmes , qui toutes devoient être issues de son sang. Il immola des animaux , du grain , des fruits , des liqueurs ; mais on eut en horreur les victimes humaines : nous étions encore plus éloignés d'en faire nos aliments , comme j'ai appris que vous nous en soupçonniez ; & comme on dit même que vous en accusiez les Mexicains , pour diminuer ce qu'il y avoit d'odieux dans vos procédés envers ces peuples.

„ Dès l'âge de huit ans , les jeunes vierges sont renfermées dans des cloîtres , où les hommes ne peuvent entrer sans crime. Le nombre de ces filles monte à plus de mille dans la seule ville de Cusco : elles sont gouvernées par de plus vieilles , qui leur apprennent le service des autels. Les unes sont destinées à passer leur vie dans ce saint exercice , les autres à devenir les épouses du souverain : elles sortent lorsqu'il

les fait appeller ; en attendant , elles s'occupent à faire des étoffes que l'empereur distribue aux courtisans & aux soldats qui se sont distingués par des actions d'éclat. Les femmes qu'il a une fois employées à ses plaisirs , ne retournent plus au monastere ; elles passent au service de la reine ; & quelques-unes sont renvoyées à leurs parents : mais après avoir eu les bonnes graces du monarque , elles ne peuvent plus appartenir à personne. Manco-Capac ordonna que celles qui se laisseroient corrompre fussent enterrées vives ; & la même loi condamnoit au feu le corrupteur & toute sa famille.

„Après avoir vu croître heureusement son empire , & se sentant près de sa fin , l'Inca fit assembler ses enfants , les grands de la cour , les curacas ou gouverneurs des provinces , & leur dit : mon âge s'affoiblit ; le soleil mon pere m'appelle au repos d'une meilleure vie. Je vous exhorte de sa part à l'observation des loix , & vous assure en même temps , que sa volonté est qu'on n'y fasse aucun changement. Enfin il mourut , pleuré de tous ses peuples , qui le regarderent , non - seulement comme

leur législateur & leur pere, mais encore comme un Dieu , à l'honneur duquel ils instituerent des sacrifices. Son culte fait aujourd'hui partie de notre religion.

„ Le fils aîné de ce prince monta sur le trône après sa mort : sans employer la force des armes , il vit de nouveaux peuples se ranger sous sa domination , & étendit les limites de son empire, par la seule opinion qu'il donna de ses vertus. Comme son pere , il épousa sa propre sœur ; il eut , comme lui , plusieurs concubines , dont il laissa une nombreuse postérité. Sa maxime étoit , que les enfants du soleil ne pouvoient trop se multiplier.

„ Le regne de son successeur fut une suite d'événements glorieux ; mais les armes ne furent employées que pour réduire , par la force , ceux qui refusoient de se rendre par la douceur. L'Inca parcourut deux fois son empire pour rendre la justice à ses sujets , & s'assurer que les loix étoient observées.

„ Son fils fut , comme lui , juste , prudent & belliqueux : il aggrandit ses états , rendit ses peuples heureux , & laissa , après lui , un empire florissant ,



que son fuccesseur augmenta encore par de nouvelles conquêtes. Ce dernier eut en horreur ce crime affreux que la nature abhorre , qui déshonore votre sexe & humilie le nôtre. Il lui fit dresser des bûchers , & voulut que les coupables fussent brûlés vifs avec tout ce qui avoit servi à leur usage.

„ Ce monarque eut un petit fils , dont le regne fut marqué par une aventure extraordinaire : il se nommoit Huacac , parce qu'on prétend qu'à sa naissance il avoit versé des larmes de sang. L'ainé de ses enfants lui ayant causé divers chagrins par son orgueil , l'empereur l'envoya garder les troupeaux du soleil dans des pâturages peu éloignés de la cour. Pendant son exil , le jeune prince vit en songe un homme barbu , en habit étranger , qui lui dit : je suis fils du soleil , & frere de Manco-Capac. Je m'appelle Vira-Cocha : & je viens vous avertir que plusieurs provinces de l'empire se sont révoltées. Donnez-en avis au roi votre pere ; & dites-lui de ne rien craindre , parce que je lui promets de le secourir. Le prince ne manqua pas d'en informer l'empereur , qui , comme on fait à la cour , se mocqua de cette

apparition. Cependant la nouvelle se répandit bientôt que les peuples s'étoient réellement soulevés; qu'ils avoient massacré les gouverneurs, & marchaient vers la capitale, au nombre de quarante mille hommes. Le monarque effrayé, alloit abandonner la ville, lorsque le jeune prince, à qui le nom de Vira-Cocha étoit resté depuis son rêve, se mit à la tête des plus braves, résolu de défendre les états de son pere aux dépens de sa vie. Il alla au-devant des rebelles; la bataille fut sanglante; mais il demeura vainqueur, & s'empara du trône.

„Vira-Cocha fut non-seulement un grand prince, mais le plus célèbre devin de son temps. Il prédit que dans la suite des siècles, il arriveroit une nation inconnue qui invahiroit l'empire, & changeroit la religion du pays. L'époque est fixée au douzième regne des Incas; & cette prédiction, qui a passé d'âge en âge, se conserve encore parmi nous: mais j'ajoute peu de foi à cette tradition populaire, à moins que vous ne soyiez vous-mêmes ce peuple nouveau, annoncé par Vira-Cocha, & auquel doit être transmise la puissance des

Incas. Les douze regnes, depuis Manco-Capac, sont accomplis dans la personne de l'empereur régnant; si le sceptre doit passer en d'autres mains, nous touchons au moment de la révolution. Celle que mon cœur éprouve dans ce moment, dit-elle tout bas à Pizarre, en regardant tendrement ce général, pourroit me rendre probable un événement si dépourvu d'ailleurs de vraisemblance „

Après ce premier entretien, les Espagnols se retirèrent très-satisfaits de la réception. Pizarre se ménagea des entrevues secrètes & particulières avec l'aimable Capillana; ils se jurèrent mutuellement une fidélité inviolable; & l'Indienne promit aux Espagnols de les attendre à leur retour, & de les servir de tout son pouvoir. Lorsqu'ils furent prêts de mettre à la voile, un d'entr'eux, nommé Alcon, qui en étoit devenu excessivement amoureux, demanda qu'on le remit à terre. Cette faveur lui ayant été refusée, la tête lui tourna totalement. Il s'imagina qu'il étoit roi, Capillana, son épouse, & ses compagnons, des usurpateurs & des brigands, qui venoient pour lui enlever sa femme

& sa couronne. Il dit qu'il défendrait l'un & l'autre à la pointe de l'épée ; & la tirant à l'instant , il auroit commis quelque désordre si le pilote ne l'avoit jeté à terre d'un coup de rame.

Après plusieurs jours de navigation & beaucoup de traverses , Pizarre vint mouiller dans la rade de Tumbez. Il fit dire aux Indiens que son dessein étoit de rechercher leur amitié ; qu'il les prioit d'en avertir leur cacique. Un d'eux s'étant présenté , fit diverses questions aux Espagnols. Le général répondit qu'il venoit de Castille ; qu'il étoit sujet d'un roi très - puissant ; que par ses ordres , il avoit fait le tour d'une grande partie du monde pour venir apprendre aux Indiens qu'ils adoroient de fausses divinités , & leur faire connoître le vrai Dieu. Il fit boire ensuite du vin d'Espagne au cacique , qui le trouva excellent , & qui invita ces étrangers à se rendre dans son habitation. L'ingénieur du vaisseau le suivit pour reconnoître par où l'on pourroit tenter l'attaque de la place , lorsqu'on y reviendrait avec de plus grandes forces. Il fut agréablement reçu des Indiens. Le cacique , le voyant armé d'un

fusil , voulut en savoir l'usage ; l'officier en tira un coup contre une planche , que la balle n'eut pas de peine à percer. Le bruit & l'effet firent les Indiens d'une telle frayeur , que les uns se laisserent tomber , & les autres poussèrent de grands cris. Le cacique , plus résolu , mais gardant un silence d'étonnement , fit amener un tigre & un lion , & pria l'Espagnol de tirer une seconde fois. Le coup fit non-seulement tomber encore une grande partie des Indiens , mais effraya les deux animaux , jusqu'à leur ôter leur férocité. Le cacique se tournant alors vers l'officier , & lui présentant d'une liqueur du pays : « bois donc , lui dit-il , d'un air d'admiration , puisque tu fais un bruit si terrible. Tu ressembles au tonnerre du ciel , ».

L'ingénieur visita la place , & fut conduit dans un monastere de vierges , qui , quoique consacrées au service des Dieux , ne lui parurent point insensibles aux regards des hommes. Elles s'occupoient à des ouvrages de laine ; & la plupart étoient d'une beauté ravissante. L'Espagnol avoit apperçu beaucoup de vases d'or & d'argent dans cette

habitation ; les mêmes métaux étoient dans le temple en plaques diversement enchassées , & tout y représentoit une grande abondance de richesses. Le récit qu'il fit à son retour , excita des transports de joie dans le vaisseau. Ce qu'il dit de la beauté des vierges du soleil , & de leur penchant à l'amour , frappa sur-tout l'imagination des Espagnols , & fit gémir Pizarre d'avoir été si malheureusement abandonné de ses gens. L'état de ses forces ne lui laissoit aucune espérance d'emporter le moindre fruit d'une si belle découverte. Ils demanderent au ciel , par de ferventes prieres , de les faire revenir mieux accompagnés , & de les rendre maîtres d'un pays , où l'ambition , l'intérêt & la volupté pouvoient être également satisfaits. Pizarre céda aux instances de sa troupe , qui le pressoit de s'en retourner , en promettant de le suivre lorsqu'il seroit en état de se faire respecter dans une région , qu'ils reconnoissoient comme la plus riche & la plus délicieuse de l'univers. Ils s'étoient accoutumés à la nommer Biru , ou Birou , du nom d'une rivière du pays ; & de-là vient , avec quelque

changement , celui de Pérou , sous lequel on a compris plusieurs états qui portoient alors des noms différens.

De retour à Panama , Pizarre entreprit le voyage d'Espagne. Arrivé à Tolède , où Charles-Quint tenoit sa cour , il présenta à ce prince quelques Péruviens dans les habits de leur pays , & différentes piéces de vaisselle d'or. L'empereur les reçut avec des marques de bonté , & lui fit plusieurs questions sur la forme du gouvernement , les mœurs des habitans , les loix , les arts de cette contrée , auxquelles Pizarre satisfit de la maniere suivante.

“ Le peuple Péruvien est divisé en décuries , dont chacune a son chef. De cinq en cinq il y a un officier supérieur ; un autre de cent en cent , & un autre de mille en mille : jamais les départemens ne passent le nombre. L'emploi des décurions est de veiller à la conduite , & aux besoins de ceux qui sont sous leurs ordres , d'en rendre compte à l'officier supérieur , de l'informer des désordres ou des plaintes , de tenir un registre des nouveaux nés & des personnes mortes dans leur département.

Les officiers de chaque bourgade jugent, sans appel, de tous les différens; mais s'il naît quelques difficultés entre les provinces, la connoissance en est réservée aux Incas.

„ La vénération pour l'empereur va jusqu'à l'adoration. Outre les lumières qu'il reçoit chaque mois sur le nombre de ses sujets, il envoie souvent des visiteurs qui observent la conduite des chefs, avec le pouvoir de punir les coupables, dont le châtiment est toujours plus rigoureux que celui du peuple. L'autorité du prince est si peu limitée, qu'elle s'étend aux personnes comme aux biens. Non-seulement il a le choix des terres & des autres possessions; mais il peut prendre, parmi toutes les jeunes filles de son royaume, celles qu'il trouve les plus aimables, pour en faire, ou ses servantes, ou ses maîtresses.

„ A l'exemple du fondateur de la monarchie, l'héritier présomptif du trône doit épouser sa sœur aînée; & s'il n'en a point d'enfans, ou que la mort la lui enlève, il se marie avec la  
seconde,



seconde, & successivement toutes les autres. S'il n'a pas de sœurs, il se marie avec sa plus proche parente. Les autres Incas prennent aussi des femmes de leur sang ; mais les sœurs sont exceptées, afin que ce droit soit uniquement réservé à l'empereur & à l'aîné de ses fils.

„ La polygamie fut défendue dès le commencement de la monarchie ; le législateur ordonna aussi, que les hommes ne se marieroient pas avant l'âge de vingt ans, pour être en état de gouverner leurs familles, & de pourvoir à leur subsistance. Tout est réglé, jusqu'à la forme des mariages. L'Inca fait assembler, tous les ans, dans son palais, tout ce qu'il y a de princes & de princesses nubiles de son sang. Il les appelle par leurs noms, & prenant la main de l'époux & de l'épouse, il leur fait donner la foi mutuelle aux yeux de toute sa cour. Le lendemain, des ministres nommés pour cet office, vont faire la même cérémonie dans la capitale, & cet exemple est suivi, dans les provinces, par les caciques. Aussi l'état conjugal est-il si respecté, que dans

chaque maison, la femme légitime a toute la distinction d'une reine, au milieu des concubines de son mari, dont le nombre n'est pas borné. Elles ne laissent pas de s'occuper ensemble à des ouvrages qui conviennent à leur sexe, & elles sont si laborieuses, que dans leurs amusements même & leurs visites, elles ont toujours les instruments du travail à la main. On ne souffre point de courtisannes dans les villes; mais elles ont la liberté de se faire des cabanes au milieu des champs. Quoique leur commerce soit permis aux hommes, les femmes se déshonoroient à leur parler.

„ C'est toujours le fils aîné de l'empereur, qui est héritier de la couronne, & cet usage est aussi ancien que la monarchie. Parmi les grands, la succession varie, suivant les différentes coutumes des provinces. Dans les unes, elle tombe à l'aîné des enfants mâles; dans d'autres, tous les freres y ont une égale part. Dans quelques autres enfin, l'héritier, entre plusieurs freres, est choisi par le peuple.

„ Un des premiers soins du trône, regarde la culture des terres. Comme

L'eau manque souvent au Pérou, les Incas ont fait construire par-tout des aqueducs, qui en fournissent abondamment. Les campagnes sont applanies dans la même vue, & celles qui participent à l'arrosement, sont divisées en trois portions; la première pour le soleil, c'est-à-dire, pour les prêtres; la seconde, pour le souverain; la troisième, pour le cultivateur. Le terrain qui ne peut être arrosé, est planté d'arbres ou de racines utiles; & l'on en fait la même distribution. Dans l'ordre de la culture, les champs du soleil ont le premier rang; ensuite ceux des veuves & des orphelins; ceux de l'empereur viennent les derniers. Tous les soirs un officier monte sur une tour, pour annoncer à quelle partie du travail on doit s'employer le jour suivant.

„Le prince n'exige d'autre tribut, que sa part dans les moissons, avec des habits & des armes pour les troupes. Mais toute la race des Incas, les officiers du palais, les grands, les magistrats, les soldats, les veuves, les orphelins en sont exempts. L'or & l'argent qu'on apporte au souverain;

est reçu à titre de présent , parce qu'il n'est employé qu'à l'ornement des temples & des palais. Chaque canton a son magasin pour les habits & pour les armes , comme pour les grains : de sorte que l'armée la plus nombreuse peut être fournie , en chemin , de vivres & d'équipages , sans aucun embarras pour le peuple.

„ Il seroit difficile de ne pas se former une idée avantageuse des Péruviens , à la vue des monuments qui embellissent leur empire. Je compte les grandes routes entre les merveilles du monde. Cinq cents lieues de montagnes, coupées par des rochers, des vallées & des précipices , offrent un chemin commode , depuis la province de Quito , jusqu'à l'autre extrémité du royaume. De hautes levées de terre mettent les vallées au niveau des plaines , & épargnent la peine de monter & de descendre. Dans les déserts sablonneux , la route est marquée par deux rangs de pieux , tirés au cordeau , qui ne laissent aucune crainte de s'égarer.

„ Je n'ai point encore vu la capitale de l'empire ; mais sur le récit de Capillana ,

je puis en donner une légère idée. Au milieu de la ville, les Incas ont ménagé une grande place, d'où sortent quatre belles rues, qui représentent les quatre parties de la monarchie. Il y a des quartiers assignés pour chaque province, & après qu'on s'y est une fois établi, il n'est plus permis de choisir un autre lieu pour sa demeure. Chacun peut y suivre les usages de son pays; mais tout le monde est obligé d'adorer le soleil dans un temple somptueux, dont tous les murs sont, dit-on, incrustés d'or. On y voit, comme en trophée, les idoles des peuples que les Incas ont subjugués. La figure du soleil, telle que nos peintres le représentent, est d'or massif, & d'une monstrueuse grandeur. Vis-à-vis de ce temple, il y en a quatre autres qui offrent tous les mêmes richesses. Le premier est consacré à la lune, le second à l'étoile de vénus, le troisième au tonnerre, & le quatrième à l'arc-en-ciel. Une grande salle voisine, où les prêtres s'assemblent pour leurs conférences de religion, est revêtue de lames d'or,

depuis le rez-de-chaussée, jusqu'au sommet. Quoique les provinces aspirent à se distinguer aussi par leur magnificence, il s'en faut beaucoup que leurs temples égalent celui de la capitale.

„Les rues de Cusco sont longues, mais étroites, & toutes les maisons bâties de pierre. On y compte un grand nombre de palais & d'édifices royaux, dont l'or & l'argent font la principale décoration. On n'en sera point étonné, s'il est vrai, comme on me l'a dit, qu'on apporte à Cusco toutes les richesses de l'empire, & qu'une fois entrées, il soit défendu, sous peine de mort, de les en faire sortir. On y voit encore les ruines d'une fameuse forteresse, que les Incas avoient élevée pour leur sûreté. Elles font juger que ces princes l'avoient environnée d'un rempart, pour fermer tous les passages extérieurs, & se conserver en même temps une communication libre avec leurs sujets, par des voûtes souterraines; ces voûtes conduisoient à trois autres forts, situés dans la ville même, où ils entretenoient une nom-

breuse garnison. Les murs de la forteresse étoient d'une hauteur extraordinaire, composés de pierres bien travaillées, & plus remarquables encore par leur prodigieuse grosseur. Celles qui ont résisté à la durée des temps, sont si grandes, qu'il n'est pas aisé de comprendre comment on a pu, sans le secours d'aucune machine, les tirer des carrières, & les transporter dans le lieu où elles sont employées. Du fort des Incas, descend un ruisseau qui coupe la ville du nord au midi, & laisse un espace qui contient trois ou quatre rues, où demeurent tous les princes issus du sang royal.

„ Les Péruviens de tous les ordres élèvent leurs enfants avec une extrême attention. Au moment de leur naissance, ils les plongent dans l'eau froide, & chaque jour ils leur font prendre le même bain. Leurs berceaux sont de petits hamacs, dont on ne les tire que pour les soins nécessaires à la propreté. Jamais les meres ne prennent ces enfants dans leurs bras, ni sur leurs genoux. Elles se baissent sur le hamac, pour leur

donner le lait, & jamais plus de trois fois par jour. On ne sevre les aînés qu'à l'âge de deux ans, & c'est l'occasion d'une grande fête, dans laquelle on leur coupe les cheveux, en leur imposant un nom. Cette cérémonie se fait par un parrain, qui est choisi entre les personnes du même sang; mais pour le fils aîné de l'empereur, c'est toujours au grand prêtre du soleil que cet honneur appartient.

„Entre plusieurs autres fêtes que les Incas ont établies au Pérou, la plus remarquable est le *Raymi*, dont l'acte principal consiste à manger le pain sacré. Il est pétri par les vierges dévouées au culte de Pachacamac, ou du soleil. On le partage en petits gâteaux, que l'on arrose, dit-on, ( mais Capillan'en vouloit pas convenir ) de sang tiré du front & des narines des petits enfants. On consume ce pain en présence des idoles, des prêtres & des Incas. La fête se célèbre au mois de juin, immédiatement après le solstice. Tous les grands du royaume s'assemblent dans la capitale. Ils se parent de ce qu'ils ont de plus riches, & le monarque étale lui-même



toute sa magnificence. On se prépare à la solennité par un jeûne de trois jours, qui renferme la privation du commerce des femmes. On prétend même qu'on est aussi obligé de faire une espèce de confession à des prêtres, qui donnent l'absolution en rompant une petite corde pour chaque faute considérable. Mais comme il y a tel pécheur qui pourroit faire une trop grande consommation de ces cordes, ils ont soin de se les faire payer d'avance. Les femmes ne se confessent qu'aux personnes de leur sexe, & les Incas, en vertu de leur rang suprême, se confessent immédiatement au soleil.

„ Il n'est pas permis, pendant le jeûne d'allumer du feu dans aucune partie de la ville. La dernière nuit est employée par les prêtres, à purifier les animaux qui doivent servir de victimes pour le sacrifice. Les vierges préparent le pain & les liqueurs, qui se distribuent aux Incas & au peuple. A la pointe du jour, l'empereur & les princes de son sang marchent en procession jusqu'à la grande place de la ville. Là, pieds nus, & le

visage tourné vers l'orient, ils attendent, en silence, que le soleil monte sur l'horison. Lorsqu'ils commencent à l'appercevoir, ils s'accroupissent, étendent les bras, ouvrent les mains, & les approchant de leur bouche, ils les appliquent contre leurs levres, comme s'ils vouloient baiser les premiers rayons qui sortent de leur brillante divinité. On apporte alors, dans des vases d'or, les liqueurs destinées aux libations. Le prince se leve, & en verse dans une coupe qu'il offre au soleil; le reste se distribue entre les Incas, & chacun avale sa portion d'un seul trait. On prend ensuite le chemin du temple; mais il n'y a que le monarque & les princes qui puissent y entrer. Les grands, qui sont demeurés devant la porte, remettent leurs vases aux prêtres, avec diverses figures d'animaux en or, qu'ils tenoient pendant la procession, comme on porte, en Espagne, les images de nos saints. Après les oblations, les ministres des autels amènent une multitude de brebis & d'agneaux, qu'ils consacrent par des cérémonies mystérieuses. Les chairs

sont rôties en public , & mangées joyeusement par le peuple , avec une profusion de toutes sortes de liqueurs. La fête , qui dure neuf jours , ne consiste plus qu'en jeux , en danses & en festins.

„ On ne connoît pas bien quelle idée les Péruviens se forment d'une autre vie. On fait que les Incas sont portés , après leur mort , dans leur sépulture ; & l'on dit qu'on renferme , avec eux , quelques-unes de leurs femmes. Souvent cet honneur est contesté entre celles qui leur ont été les plus chères. De-là vient , ajoute-t-on , la loi qui oblige le mari de régler ce point en expirant. On met sur leurs tombeaux de grandes statues qui les représentent , & sur ceux des morts du commun , les marques de leur emploi ou de leur profession.

„ La langue commune de ces peuples est celle de Cusco , que les Incas se sont efforcés d'introduire dans toutes les provinces conquises. Elle a trois sortes de prononciations , qui servent à varier la signification des mots : une des lèvres , une du palais , & l'autre du gosier. En général , elle

est assez énergique , & susceptible d'élégance ; mais elle est pauvre , & manque de termes pour exprimer les idées abstraites & universelles. Les êtres moraux & métaphysiques ne peuvent se rendre qu'imparfaitement , & par de longues périphrases. Il n'y a point de mots propres qui répondent exactement à ceux de vertu , justice , probité , ingratitude , reconnaissance , &c. Mais quelque indigente que soit cette langue , elle n'en a pas été moins cultivée par les poètes du pays. Les Péruviens ont , comme nous , leurs cantiques religieux & leurs chansons galantes. Combien de fois l'aimable Capillana ne m'a-t-elle pas chanté celle qui commence & finit par ce refrain : *mon chant vous endormira , & je viendrai vous surprendre au milieu de la nuit.*

„ Les poètes Péruviens composent aussi des drames , dans lesquels ils représentent les grandes actions de leurs premiers empereurs. Les autres sciences du Pérou sont très-bornées. On n'y distingue que trois planètes par des noms propres , le so-

leil, la lune & vénus; les autres sont comprises sous le nom général d'étoiles. Les moissons servent à marquer les saisons; les solstices entrent aussi dans le calcul du temps. Mais rien n'approche de l'attention de ces peuples pour les éclipses, quoiqu'ils en ignorent les causes, & qu'ils leur en attribuent même de ridicules. Ils regardent celles du soleil comme une marque du mécontentement de cet astre, & n'oublient rien pour apaiser son ressentiment. Ils ne sont pas moins alarmés des éclipses de lune; ils croient qu'elle est malade, & que la violence de la douleur va lui causer la mort. Ils sont persuadés que si ce malheur arrivoit, elle tomberoit du ciel, renverseroit le monde, & détruiroit tous ses habitants. Pour la ranimer & lui rendre ses forces, ils attachent leurs chiens au pied des arbres, & les fouettent pour les faire aboyer, dans l'opinion que ces animaux chéris de l'astre malade, le réveilleront de son évanouissement.

Dans l'origine de la monarchie, l'année commençoit en janvier; mais

depuis le regne d'un Inca , nommé le *réformateur* , le nouvel an est au mois de décembre. Les Péruviens n'ont aucuns principes de médecine. L'expérience leur a fait connoître la vertu de certaines herbes ; & ceux qui se distinguent par cette science , sont en grande faveur à la cour. Ils n'ont d'ailleurs que trois remedes , la saignée , la purgation & la diete. La musique instrumentale est peu recherchée , & ne consiste que dans l'usage des tambours & des flûtes ,.

Quand Pizarre eut satisfait à toutes les questions de Charles-Quint , il exposa à sa majesté ce qu'il avoit souffert , quel en avoit été le succès , & les avantages qu'il se promettoit d'en recueillir pour la couronne. En offrant de recommencer son expédition , il demanda le gouvernement du pays qu'il avoit découvert , & qu'il espéroit de conquérir. Cette faveur lui fut accordée ; & il repartit pour l'Amérique. En passant à Truxillo , lieu de sa naissance , il y trouva son pere marié depuis très-long-temps , & trois freres , Ferdinand , Gonzalez & Jean de Pizarre , qui s'engagerent pour le même service , &

LE PÉROU. III  
arriverent avec lui à Panama. Le général y passa quelques mois, pendant lesquels il se prépara à une seconde expédition.

Je suis, &c.

*A Quayalquil, ce 20 Avril 1751.*



## L E T T R E C X L.

## S U I T E D U P É R O U .

**F**RANÇOIS PIZARRE ne retrouva pas , Madame , à son retour à Tumbez , la même disposition dans les Indiens qu'il avoit éprouvée à son premier voyage. Il eut recours à la force ; & dès ce moment , la paix fut rompue entr'eux & les Espagnols. Le Pérou étoit alors divisé entre deux souverains , qui se faisoient la guerre : ils étoient freres , fils du même pere , mais d'une autre mere. L'ainé se nommoit Huascar , le second Atahualipa , d'autres disent Atabaliba. Après une bataille qui dura trois jours , ce dernier fut pris , & renfermé dans un fort. Tandis que les soldats victorieux célébroient des fêtes en réjouissance de cet événement , le prince captif se voyant mal gardé , perça le mur , & se mit en liberté par une heureuse fuite. En rentrant dans ses états , il fit croire au peuple , que le feu roi , son pere , favorisant la justice de sa cause , l'avoit



## SUITE DU PÉROU. 113

changé en serpent , pour lui donner le pouvoir de s'évader par un petit trou. Ses sujets , ranimés par l'espérance d'une protection surnaturelle , se rallierent sous ses enseignes ; & bientôt il se trouva en état de disputer la couronne à son frere. L'un & l'autre eurent recours aux Castillans , auxquels ils envoyèrent demander du secours. Cette députation arriva au port de Payta , où Pizarre étoit occupé à fonder une ville , qu'il nomma Saint-Michel , suivant l'usage des Espagnols , qui appelloient presque toujours du nom d'un saint les pays dont au nom du même saint ils égorgoient les habitants. \*

Le général rassembla tout son monde ; & résolu de tirer parti des circonstances , il se proposa de mettre dans ses intérêts celui des deux princes , dont les forces excédroient celles de son rival. Atahualipa étoit alors le vainqueur ; & une suite d'autres victoires ayant mis son frere dans sa puissance , il se hâta de lui donner la mort. Pizarre commençant alors comme Cortéz , par une ambassade , offrit à l'Inca l'amitié de Charles-Quint. Flatté de cette démarche , ou peut-être es-

frayé de l'approche des Castillans , le monarque Péruvien ordonna que dans tous les lieux de leur passage , on leur fît l'accueil le plus magnifique. Les Indiens n'épargnerent rien pour les préparatifs. La prédiction de Vira-Cocha étoit si fortement imprimée dans l'esprit des peuples, qu'aussi-tôt qu'ils virent ces étrangers avec leur barbe , leurs habits & leurs chevaux , ils s'écrierent : " le fils du soleil est arrivé , „ Dans la simplicité de leurs intentions , ayant remarqué que les chevaux des Espagnols mâchoient leur frein , ils s'imaginèrent que ces animaux , extraordinaires pour eux , se nourrissoient de métaux. Ils alloient leur chercher de l'argent & de l'or en abondance , & le leur présentoient de la meilleure amitié du monde. Les gens de Pizarre , qui ne perdoient rien à ce jeu , les invitoient à ne pas s'en lasser.

Un officier Péruvien vint recevoir les députés à l'entrée de la ville , où étoit l'empereur , & les accompagna au palais , avec toutes les marques de la plus profonde vénération. Ils furent éblouis des richesses qui s'offroient de toutes parts. L'Inca étoit assis sur un

trône d'or. Il se leva pour les embrasser, les fit asseoir ; & deux jeunes princesses , d'une beauté éclatante , leur présentèrent des rafraîchissements & des liqueurs parfumées.

Le premier député (c'étoit Ferdinand Pizarre , un des freres du général ) fit son compliment , & parla des deux puissances , le pape & le roi d'Espagne , qui concouroient à tirer les Indiens de l'esclavage du démon. Il n'oublia , ni la bulle d'Alexandre VI, qui constatoit les droits des Castillans , ni la fameuse ligne de démarcation. Sans rien comprendre à ce discours , Atahualipa ne laissa pas d'y répondre avec politesse , & promit aux Espagnols d'aller voir leur chef dès le jour suivant. Pizarre partagea les soixante chevaux , dont toute la cavalerie étoit composée , en trois compagnies. Il les fit ranger derriere un vieux mur , pour n'être pas vus d'abord des Indiens , & afin de leur causer plus de surprise , en se montrant tout d'un coup. Il se mit lui-même à la tête de son infanterie, consistant en cent cinquante ou deux cents hommes , dont il fit un bataillon ; & dans cet ordre , il ne craignit pas d'at-

## 116 SUITE DU PÉROU.

tendre l'empereur , qui venoit avec des troupes nombreuses , revêtu de ses habits royaux. Ils consistoient en une sorte de chemise qui descendoit jusqu'aux genoux , avec un manteau de la même longueur , & une bourse quarrée qui romboit de l'épaule gauche vers le côté droit , où il portoit son *coca*. On appelle ainsi une herbe qui se mâche dans cette contrée , comme le bétel aux Indes orientales ; mais elle étoit alors réservée aux seuls Incas. Enfin ce prince avoit la tête ceinte d'un diadème , qui n'étoit qu'une bandelette large d'un doigt , attachée des deux côtés sur les tempes avec un ruban rouge.

L'Inca , voyant les Espagnols en bataille , dit à ses officiers : “ Ces gens-ci „ sont les messagers des dieux ; gar- „ dons-nous bien de les offenser. Il „ faut au contraire que nos civilités „ les apaisent „. En même-temps un religieux Castillan , Vincent de Val-verda , marcha vers lui avec une croix de bois dans une main , & son bréviaire dans l'autre. Ses cheveux coupés en couronne , étonnerent l'Inca. Il demanda quelle étoit sa condition ? On lui dit que ce moine étoit le lieu-

SUITE DU PÉROU. 117

tenant du Très-Haut , l'organe de ses volontés , l'interprete de sa loi. Le prince écouta avec respect un long discours qu'il lui fit sur la création du monde , les vérités de la religion chrétienne , le grand pouvoir du pape , & la vaste étendue de la monarchie de Charles-Quint. Le prédicateur finit par menacer l'Inca du sort de Pharaon , s'il avoit le malheur de s'endurcir comme lui.

Atahualipa , qui ne trouva rien de clair dans ce discours , que la menace de ravager son pays , jetta un profond soupir , & répondit que cette contrée , & tout ce qu'elle contenoit , avoit été conquise par son pere & par ses aïeux ; qu'il ne savoit pas comment le pape l'avoit pu donner à d'autres ; mais qu'après tout , s'il l'avoit fait , lui qui s'y trouvoit intéressé , se garderoit bien d'y consentir ; qu'à l'égard de la création du ciel & de la terre , il ne savoit rien de cela , ni que personne eût rien créé ; que si les chrétiens croyoient en Jesus - Christ , qui étoit mort en croix ; pour lui , il croyoit au soleil , qui ne mouroit jamais. Enfin il demanda au prédicateur où il avoit appris ce qu'il disoit , &

quelles étoient ses preuves. Celui-ci répondit que tout cela étoit écrit dans le livre qu'il avoit en main. Atahualipa voulut le voir , l'ouvrit , tourna les feuillets ; & se plaignant que ce livre ne lui faisoit rien entendre , il le jeta par terre.

Les Espagnols ennuyés d'une si longue conférence , n'attendent point les ordres du général pour quitter leurs rangs. Quelques - uns monterent sur une petite tour , où ils avoient découvert une idole enrichie de plaques d'or , & se mirent à la piller. Leur audace irrita les Indiens ; & la plupart se dispoient à punir ce sacrilège ; mais l'Inca défendit de maltraiter les Castellans , qu'il croyoit avoir des raisons de ménager. Le moine alarmé du bruit , se leva brusquement de son siege , & courant vers les Espagnols , leur dit de ne faire aucun mal aux Indiens. Sa course & ses cris furent mal interprétés , & passerent au contraire pour une exhortation à la vengeance , de ce que le prince avoit jeté son bréviaire par mépris. On a même prétendu que dans le premier mouvement du dépit , il s'étoit mis à

SUITE DU PÉROU. 119

crier aux armes. L'action commença vivement, & fut poussée avec chaleur. Cependant l'ordre d'Atahualipa n'en fut pas moins observé. Cent soixante Espagnols, enveloppés par une armée d'Indiens, n'eurent ni morts, ni blessés. Les Péruviens se contenterent d'entourer la litiere du prince, pour empêcher qu'elle ne fût renversée. Mais le général Castillan s'étant fait jour jusqu'à lui, le prit par la manche de sa robe, d'autres disent par les cheveux, tomba, & l'entraîna dans sa chute. Les sujets de cet infortuné monarque, le voyant au pouvoir des étrangers, ne penserent plus qu'à se mettre à couvert par la fuite. Elle ne fut pas assez prompte, pour les dérober à la fureur de leurs ennemis; & dans cette action, qui fut la journée d'Arbelles pour l'empire du Pérou, les Pizarres égorgerent les troupes innombrables d'Atahualipa, avec cent soixante-dix fantassins, & cinquante ou soixante chevaux. La terreur panique avoit si fort saisi les Américains, qu'ils renverserent à plat une immense muraille qui s'opposoit à leur fuite; il leur eût coûté bien moins d'efforts pour culbüter l'ennemi.

Ceux qui ont voulu justifier la conduite des Espagnols dans cette occasion, ont prétendu que les Péruviens avoient formé le dessein de les faire tous périr. Quoi qu'il en soit, les Castillans allèrent le lendemain piller le camp de l'empereur ; car après le premier carnage, ils s'étoient amusés à boire, à danser & à violer les vierges du soleil. Ils trouverent dans le camp une quantité surprenante de vaisseaux d'or & d'argent, des tentes fort riches, des habits & des meubles d'un prix inestimable. Plus de cinq mille femmes se remirent volontairement entre leurs mains. L'Inca supplia le général Pizarre de le traiter généreusement, & proposa pour sa rançon de remplir d'or une salle où ils étoient alors, jusqu'à la hauteur où son bras pouvoit atteindre. Il promit d'y ajouter tant d'argent, qu'il seroit impossible aux vainqueurs de tout emporter.

Cette offre fut acceptée ; & bientôt on ne vit plus dans les campagnes, que des Indiens courbés sous le poids de l'or qu'ils apportotent de toutes parts ; mais comme il falloit le rassembler des extrémités de l'empire, les



SUITE DU PÉROU. 121

Espagnols trouverent qu'on ne répon-  
doit point à leur impatience , & soup-  
çonnerent même de l'artifice dans cette  
lenteur. Atahualipa , qui crut s'apperce-  
voir du mécontentement , dit à Pizarre  
que la ville de Cusco étant à plus de  
deux cents lieues , & les chemins fort  
difficiles , il n'étoit pas étonnant que  
ceux qu'il avoit chargés de ses ordres ,  
tardassent à venir ; mais que s'il vou-  
loit y envoyer lui-même de ses gens ,  
ils verroient de leurs propres yeux qu'il  
étoit en état de remplir sa promesse.  
Comme les Castellans lui parurent alar-  
més sur les périls d'une si longue route ,  
il leur dit en riant : " que craignez-  
vous ? Vous me tenez ici dans les fers ,  
moi , mes femmes , mes enfans & mes  
freres : ne sommes-nous pas des ota-  
ges suffisants ? „ Deux Espagnols s'of-  
frirent enfin pour ce voyage , & l'Inca  
voulut qu'ils le fissent dans une de  
ses litieres , afin qu'ils fussent plus  
respectés.

Pizarre envoya à Charles - Quint  
cent mille pesos d'or , & autant en  
argent. Chaque cavalier en eut douze  
mille pour sa part , c'est-à-dire , deux  
cents quarante marcs ; l'infanterie à

## 122 SUITE DU PÉROU.

proportion , & toutes ces sommes ne faisoient pas la cinquieme partie de la rançon de l'Inca. Jamais soldats ne furent si riches en si peu de temps , & avec moins de danger. Jamais on n'a vu jouer à plus gros jeu : plusieurs perdirent leur part aux cartes ou aux dez , & cette grande quantité d'or fit tout renchérir. On vendoit un cheval trois , quatre , & jusqu'à cinq mille ducats. Soixante hommes demanderent la liberté de retourner en Espagne , pour y jouir paisiblement de leurs richesses. Pizarre , prévoyant que l'exemple d'une si prompte fortune ne manqueroit pas de lui attirer un grand nombre de soldats , ne fit pas de difficulté de le permettre.

Ferdinand son frere fut choisi comme le sujet le plus propre à être envoyé à Charles - Quint , pour lui porter ce qui lui appartenoit dans ses trésors , & lui faire le récit de ce grand événement. Quand il alla prendre congé de l'Inca , ce prince , qui avoit conçu pour lui beaucoup d'estime , lui dit : " Vous vous réjouissez de retourner dans votre pays ; pour moi , je vois votre départ avec beaucoup de cha-

grin, puisqu'il ne me restera aucun ami parmi vos compatriotes. Disons-nous donc un éternel adieu ; car je vois évidemment que ce peuple cruel ne me laissera pas vivre assez longtemps pour me réjouir de votre retour „.

Avant le départ de Ferdinand , les deux Castillans , envoyés à Cusco , étoient revenus de cette capitale , l'imagination remplie de l'incroyable quantité d'or qu'ils y avoient vue dans les temples & dans les palais. Leur récit augmenta l'impatience du général à se saisir de toutes ces richesses. Un ordre de l'Inca pouvoit les faire mettre à couvert : c'étoit la crainte des Espagnols ; & dans leur inquiétude , ils vouloient qu'on se défit de ce monarque , pour s'affranchir tout d'un coup de l'embarras qu'il pouvoit donner. Pizarre lui-même s'intéressoit peu à la vie de son prisonnier , qu'il n'aimoit pas ; & voici quelle étoit la cause singulière de cette haine.

Entre les arts que l'Inca voyoit exercer à ces étrangers , celui de lire & d'écrire lui parut si surprenant , qu'il le prit d'abord pour un don de

la nature. Pour s'en assurer, il pria un soldat Castillan de lui écrire, sur l'ongle du pouce, le nom de son dieu. Le soldat n'eut pas de peine à le satisfaire. Il en vint un autre, auquel il montra cette écriture, en lui demandant ce que signifioient ces caractères. Celui-ci le dit d'abord ; & trois ou quatre autres qui suivirent, n'eurent pas plus de difficulté à lire le même mot. Enfin Pizarre étant entré, l'empereur lui en demanda l'explication ; & le général, qui, comme vous l'avez vu, ne savoit ni lire ni écrire, eut de l'embaras à lui répondre. Non-seulement l'Inca comprit que ce don étoit un talent acquis & un fruit de l'étude ; mais poussant plus loin ses raisonnements, il conclut qu'un homme, à qui l'éducation avoit manqué, devoit être de basse extraction, & d'une naissance inférieure à celle de ses propres soldats. Cette idée, qui pouvoit bien aussi lui avoir été suggérée par quelque Espagnol, lui donna, pour Pizarre, un fond de mépris qu'il n'eut pas la prudence de dissimuler.

D'un autre côté, on accusa ce prince de prendre des mesures secrètes pour

faire périr tous les Européens. Le général le crut, ou feignit de le croire. En vain ce malheureux prince s'efforça de se justifier ; sa mort étoit résolue. Quelques gens de bien, qui n'entroient pas dans le conseil inique de leur chef, déclarèrent qu'on ne devoit pas attenter à la vie d'un souverain, sur lequel on n'avoit d'autre droit que celui de la victoire ; que s'il paroïssoit coupable, on pouvoit l'envoyer en Espagne, & en abandonner le jugement à l'empereur. Ces remontrances furent sans effet ; l'Inca fut condamné à perdre la tête ; & afin que rien ne manquât à cette atrocité, ses ennemis observerent toutes les formalités de la justice. On nomma un procureur-général ; & parmi les chefs d'accusation, on reprochoit au prince son idolâtrie, son concubinage, & les impôts qu'il avoit mis sur ses peuples depuis l'arrivée des Espagnols. Tous ces crimes parurent dignes de mort.

Quand Pizarre lui annonça cette sentence, Atahualpa se mit à verser des larmes, & se plaignit de la trahison de ces perfides étrangers, qu'il

avoit toujours traités avec tant d'égards. Adressant ensuite la parole à leur chef : " Eh ! quoi , seigneur , lui dit-il , ne m'aviez-vous pas promis qu'en payant la rançon à laquelle je m'étois engagé , non-seulement vous me rendriez la liberté , mais que vous sortiriez de mes états ? Devois-je m'attendre qu'une promesse si positive dût être suivie d'un arrêt si cruel ? J'en appelle au roi d'Espagne , votre maître , & que dans cette occasion je veux bien prendre pour mon juge , quoique les souverains n'en reconnoissent point sur la terre. Je porterai ma cause au pied de son trône ; & son jugement décidera de ma destinée „

Pizarre lui répondit que la sentence ne pouvoit être révoquée ; & pour l'exhorter à la mort , & l'instruire dans ses derniers moments , il lui envoya ce même Vincent de Valverde , qui s'étoit si fort signalé dans la première occasion. Le principal argument dont se servit le moine Espagnol pour convertir le monarque Péruvien , fut que s'il embrassoit la foi chrétienne , au lieu de le brûler vif , on se contenteroit de l'étrangler. Le prince sentit

la force de ce raisonnement, se fit baptiser ; & des gens envoyés par Pizarre le pendirent dans sa prison. Ce général, pour couronner sa perfidie, lui fit faire de magnifiques obseques, prit le deuil, & le pleura comme s'il eût été son meilleur ami. Vous vous rappelez la mort des derniers souverains du Mexique : il semble que la Providence avoit résolu que tout se passât dans ce nouveau monde d'une manière extraordinaire.

Les généraux de ce malheureux empereur voulurent d'abord se soustraire au joug étranger ; ce qui donna lieu à une infinité de petites guerres, dont je supprime les détails. Il suffit de dire, qu'elles se terminèrent toujours à l'avantage des Espagnols. Mais la discorde se mit entre les vainqueurs du Pérou, comme elle avoit divisé les conquérants du Mexique. Almagro & Pizarre firent la guerre civile dans Cusco même, la capitale des Incas. Toutes les recrues qu'ils avoient reçues d'Europe, se partagerent & combattirent pour le chef qu'elles s'étoient choisi. Ils donnerent un combat sanglant sous

## 128 SUITE DU PÉROU.

les murs de la ville , sans que les Péruviens osassent profiter de l'affoiblissement de l'ennemi commun. Que dis-je ? il y avoit des Péruviens dans chaque armée qui se battoient pour leurs tyrans , & attendoient stupidement à quel parti de leurs destructeurs ils seroient soumis. Ces divisions intestines firent répandre beaucoup de sang Castillan ; & Pizarre y perdit la vie.

On envoya de Madrid , avec la commission de gouverneur , Vacca de Castro pour lui succéder. Castro étoit de Majorque : Charles - Quint l'avoit honoré du titre de conseiller d'état , & de l'ordre de saint Jacques. Il avoit des connoissances fort étendues ; beaucoup de résolution , & une intégrité à toute épreuve. On ignore par quel hasard un homme de cette probité parvint à avoir quelque crédit à la cour ; mais il est certain que l'empereur l'éleva à ce poste d'honneur sans prendre le conseil d'aucun de ses ministres , disant qu'il vouloit éprouver si la vertu fructifieroit plus dans le terroir des Indes , que dans les tribunaux de judicature d'Espagne. Jamais l'Amérique n'a eu un pareil gou-



verneur ; & le succès de son administration prouve évidemment que la droiture est la meilleure règle de politique. Il se conduisit comme quelqu'un qui ne cherche , ni à s'attirer des amis , ni à avancer sa fortune. Il jugeoit toutes les affaires avec impartialité ; & jamais le nom d'Espagnol , ni celui d'Indien ne firent pencher la balance. Avec ceux qui étoient soumis à l'empereur , il se conduisoit en pere ; envers les rebelles , il agissoit en interprete des loix ; & vivant avec la modestie d'un simple particulier , il savoit soutenir , dans l'occasion , toute la dignité d'un homme en place.

A peine fut-il arrivé au Pérou , que le jeune Almagro , qui s'étoit emparé du commandement , lui envoya une députation pour justifier sa conduite , & lui proposer un accommodement. Castro lui fit dire , qu'il venoit revêtu de l'autorité de l'empereur pour lui rendre justice , comme à tout le monde ; qu'il n'auroit point à se plaindre , s'il se contenoit dans le devoir d'un sujet fidele ; mais que s'il s'en écartoit , il devoit s'attendre à toute la rigueur des loix. Ce langage parut nouveau à des gens qui avoient presque oublié qu'ils eus-

sent un supérieur ; & Almagro résolu de tenter le sort des armes. Castro , de son côté , jugeant qu'il ne lui convenoit point de capituler , se mit à la tête de quelques troupes , livra bataille aux rebelles , & remporta une victoire complète. Plusieurs officiers d'Almagro , dans l'espoir d'obtenir leur pardon , l'abandonnerent au fort du combat , & passèrent dans l'armée de Castro ; mais ce dernier , qui ne croyoit pas que cette espece de trahison dût être regardée comme un service , les fit tous exécuter. Leur chef fut pris & mené à Cusco , où l'on érigea un tribunal pour lui faire son procès. Il fut condamné à perdre la tête ; & par cette exécution , le nouveau gouverneur détruisit jusqu'aux racines de la révolte.

Castro ayant apaisé tous les mouvements qui agitoient ce pays , s'appliqua à le faire jouir des fruits de la paix. Il établit des cours de justice , obligea les Espagnols à traiter les Indiens avec plus de douceur , engagea le clergé à travailler à leur conversion , bâtit plusieurs villes , y fonda des écoles , & mit les revenus du roi sur un si bon pied , que la conquête du Pérou ,

qui auparavant n'avoit servi qu'à satisfaire l'avarice & la cupidité d'un petit nombre de particuliers , devint un bien général pour l'état. Mais les ministres d'Espagne ne tirant aucuns présents d'un homme de qui la conduite n'avoit pas besoin de protecteurs , y envoyèrent un vice-roi , dont l'autorité pût contrebalancer celle du gouverneur. Dans la confusion qu'occasionna ce conflit de juridiction , il ne fut pas difficile à Gonzalez , frere du fameux Pizarre , de se mettre à la tête d'un parti. Il ne s'agissoit plus d'une dispute entre les chefs, sur l'étendue de leur pouvoir ; Pizarre ne vouloit rendre à l'empereur qu'une obéissance de pure formalité. Il se fortifia de jour en jour ; & ayant attiré le vice-roi dans un combat , celui-ci y perdit la vie. Castro , cédant à la force , se retira à Panama ; & Pizarre resta seul maître du Pérou.

La cour , justement alarmée , y envoya Pierre de la Gasca , avec le titre de président , & un pouvoir égal à celui d'un prince souverain. Par ses instructions , il fut autorisé à faire de nouvelles loix , à abroger les anciennes , à pardonner ou punir la trahison , comme

il le jugeroit le plus convenable pour l'honneur de Dieu & le service du prince. Enfin il lui fut permis d'exercer la même autorité , que s'il eût été lui-même le roi d'Espagne , l'empereur des Romains , & le maître du Pérou.

Ce Pierre de la Gasca étoit prêtre , licencié en théologie , & membre de l'inquisition. Quoique revêtu du plus ample pouvoir , il n'avoit ni troupes ni argent : le succès de sa commission dépendoit uniquement de sa capacité. C'étoit un homme d'une droiture à toute épreuve , d'un courage inébranlable , d'un caractère doux, affable, pénétrant, subtil , insinuant , & qui se conduisoit par les principes les plus désintéressés. Arrivé à Panama , il écrivit à Pizarre une lettre qui passe pour un chef-d'œuvre de sagesse & d'éloquence. Je me reprocherois de ne pas vous en envoyer une copie , ou du moins un extrait , d'après la traduction de l'historien même qui nous l'a conservée.

“On a mûrement consulté en Espagne , sur tout ce qui s'est passé au Pérou , dit-il à Pizarre ; & après de longues & graves délibérations , il a plu à sa majesté de me faire partir pour

rétablir la tranquillité dans le pays , par la révocation des ordonnances qui l'ont troublée , avec pouvoir de pardonner le passé en son nom , & de prendre les avis des habitants sur tout ce qui regarde le présent & l'avenir. Vous devez , sans doute , remercier Dieu , de n'avoir pas permis que dans une affaire si délicate , sa majesté & ceux qui ont l'honneur d'être auprès d'elle , aient pris quelques - unes de vos démarches pour une révolte contre l'autorité légitime. Ainsi , lorsque l'empereur , prince vraiment catholique , & toujours ami de la justice , vous accorde ce qui vous appartient , & ce que vous demandez par vos requêtes , en vous délivrant des ordonnances qui causent vos plaintes , il est juste que , de votre côté , vous lui rendiez le devoir d'un bon sujet , en lui marquant votre fidélité par une respectueuse obéissance. Comment prétendriez - vous autrement à la qualité de chrétien , de vrai serviteur d'un Dieu , qui nous ordonne , sous des peines éternelles , de rendre à chacun ce qui lui est dû , & particulièrement l'obéissance aux rois ? Mais la qualité

de gentilhomme ne vous y oblige pas moins. Vous savez que ceux qui vous ont laissé ce glorieux titre, l'avoient acquis par leur fidélité pour leur prince, & par des services dont la noblesse est tout à la fois la preuve & la récompense. Voudriez-vous dégénérer d'une vertu dont l'exemple est dans votre sang, & mettre dans votre famille une tache qui en ternisse la gloire? Après le salut éternel de l'ame, un honnête homme a-t-il quelque chose de plus cher que l'honneur?

„ Mais joignez à ces réflexions, celles que la seule prudence vous suggere. Considérez la grandeur & la puissance du roi, dont nous sommes les sujets. Ne vous seroit-il pas impossible de lui résister quand vous seriez capable de l'entreprendre? Vous n'avez jamais vu, ni sa cour, ni ses armées, ni les moyens qu'il a de châtier ceux qui l'irritent : mais rappelez-vous ce que vous avez entendu raconter de sa puissance. Représentez-vous, par exemple, celle du grand-Turc, qui s'étant avancé jusqu'à Vienne, à la tête de trois cents mille hommes, n'osa livrer bataille à

l'empereur , parce qu'il se crut certain de la perdre , & se trouva même si pressé par la frayeur ou le danger , qu'il fit une honteuse retraite à la faveur de sa cavalerie. Représentez-vous la puissance & la grandeur du roi de France , qui étant passé en Italie avec toutes ses forces , & les commandant lui-même , dans l'espérance de nous chasser de cette contrée , fut défait par les simples généraux de notre maître , enlevé dans la chaleur de l'action , & conduit en Espagne. Considérez encore la grandeur de Rome , & cependant avec quelle facilité l'armée de notre souverain s'en saisit & la pilla.

„ Je vous rapporte ces grands exemples , parce que je sais qu'il arrive souvent aux hommes de se laisser trop frapper par les foibles objets qu'ils ont devant les yeux , tandis qu'ils donnent peu d'attention aux plus grandes choses qui se passent dans l'éloignement , par la seule raison qu'ils ne les voient point , & qu'ils ne croient point qu'elles les touchent. La charité chrétienne , l'amour fraternel , que nous nous devons les uns aux autres , me font souhaiter

que vous ne vous abusiez point , jusqu'à vous flatter que vos forces pussent entrer en comparaison avec celles de l'empereur notre maître. S'il lui plaisoit , pour faire cesser les mouvements & les troubles du Pérou , d'employer , non la douceur & la clémence qu'il a plu à Dieu de lui inspirer , mais la rigueur & la force des armes , il auroit plutôt besoin de consulter sa prudence & sa modération , pour n'y pas envoyer un trop grand nombre de troupes qui causeroient la ruine du pays , que de faire quelque effort pour en envoyer assez.

„ Vous devez considérer aussi , qu'à l'avenir tout va prendre une face bien différente. Jusqu'à présent , ceux qui se sont joints à vous y étoient portés par leur propre intérêt. Ils ne pouvoient manquer de s'attacher à vous , lorsqu'ils vous croyoient nécessaire à leur défense ; ils faisoient leur cause de la vôtre ; & ce motif vous garantissoit leur attachement ; mais aujourd'hui , comme leur vie est à couvert par l'amnistie que j'ai entre les mains , & leurs biens par la révocation des



réglemens, vous devez juger qu'au lieu de voir un ennemi dans le grand monarque dont je porte les ordres, ils n'y verront plus que leur ami naturel, leur protecteur & leur souverain légitime, à qui nous devons tous de l'obéissance & de la fidélité. En effet, cette obligation naît avec nous : elle nous vient par une succession réelle de nos peres, de nos aïeux & de tous nos ancêtres, depuis plus de treize cents ans qu'ils nous en ont donné l'exemple. Faites réflexion, que dans la situation où vous êtes déjà, dans le tour que les choses prendront infailliblement à l'avenir, vous ne pouvez plus vous fier à personne. Si vous avez le malheur de prendre un mauvais parti, vous vous trouverez dans la nécessité continuelle d'être sur vos gardes, en crainte, en défiance de tout le monde, de vos amis même & de vos proches. Nos peres, nos freres, nos plus intimes amis, ne sont-ils pas plus obligés de suivre les loix d'une bonne conscience, que tous les mouvemens naturels du sang & de l'amitié? Ainsi, comme il est certain qu'en se révoltant

contre l'autorité légitime , on viole un droit sacré , on blesse sa conscience , & l'on risque son salut , il ne l'est pas moins qu'aucun lien d'amitié & de parenté n'autorise à prendre le parti d'un rebelle. N'avons - nous pas vu , dans les derniers soulèvements d'Espagne , que la considération de ce devoir l'emportoit sur toute autre. Vous avez encore un frere , qui est homme de courage , & qui se croira plus obligé , sans doute , à conserver son honneur & celui de sa famille , qu'à suivre vos sentimens , s'ils ne sont pas droits. J'ai peine à croire , que pour justifier sa fidélité , & laver la tache dont vous souilleriez votre sang , il ne devînt pas votre plus grand ennemi , & le plus ardent peut - être à chercher l'occasion de vous punir. Nous avons vu , depuis peu , un exemple de cette nature entre deux freres Espagnols , dont l'un demeuroid à Rome. La renommée lui ayant appris que son frere qui étoit en Saxe , avoit embrassé le luthéranisme , il fut si vivement touché d'une infidélité qu'il crut honteuse pour sa famille , qu'il prit la résolution d'y ap-

porter un prompt remede. Il quitta l'Italie, & partit pour l'Allemagne, dans le deſſein de ne rien négliger pour la conversion de ſon frere, & de le tuer, ſ'il ne pouvoit réuſſir. Son entrepriſe fut exécutée comme il l'avoit réſolu. Après avoir employé inutilement quinze ou vingt jours à l'exercice de ſon zele, il poignarda ce malheureux frere, ſans être arrêté par le cri de la nature, ni par la crainte même de laiſſer ſa propre vie, dans un pays dont tous les habitants pouvoient ſe croire intéreſſés à la vengeance.

„ Concluez que la paſſion de l'honneur eſt ſi forte dans les belles ames, qu'elle l'emporte ſur l'amour même de la vie ; & penſez qu'à plus forte raiſon, votre frere ſe croira incomparablement plus obligé de conſerver ſa vie & ſes biens, en ſuivant les loix de l'honneur, que de s'expoſer à les perdre, en ſe déclarant pour vous. Penſez encore que ceux qui, juſqu'à ce jour, ont eu le plus d'attachement pour votre parti, étant regardés, ſans doute, comme les plus coupables, comprendroient aiſément que le ſeul moyen

d'obtenir grace , & de mériter même une récompense , feroit de rendre au roi quelque service considérable , soit contre vos intérêts , après les avoir abandonnés , soit contre votre personne. Quelles feroient vos inquiétudes , lorsque n'ayant plus un ami sûr , toute votre attention feroit à vous garder de tous ceux que vous verriez autour de vous ? En vain s'efforceroient-ils de vous rassurer par des serments : foibles garants , puisqu'ils ne pourroient les faire sans un nouveau crime , & qu'après le malheur de les avoir faits , le plus grand est celui de les garder. Ajoutez que vos grands biens deviendroient , pour vous , un autre sujet d'alarme ; car , de la manière dont les hommes sont faits , l'espérance d'en obtenir quelque partie ne suffiroit-elle pas , pour en porter un grand nombre à se déclarer contre vous ? Enfin , songez quel sera le péril de ceux qui se feront excepter du pardon que sa majesté veut bien accorder à tous les habitants du Pérou ; pendant que ceux qui l'auront accepté , jouiront de tous leurs avantages , avec aussi peu d'inquiétude que de danger.

„ Je vous supplie donc de penser attentivement à tout ce que je viens d'écrire. Faites entrer aussi, dans vos réflexions, le fruit du zèle que vous avez marqué, comme je crois que vous l'avez dû pour ce pays & ses habitants. En contribuant aujourd'hui à faire cesser les troubles, vous obtiendrez des droits immortels sur la reconnoissance de tous les Espagnols du Pérou, qui vous auront l'obligation entière d'avoir conservé leurs biens, d'avoir fait écouter favorablement leurs supplications, d'avoir arrêté l'exécution des réglemens, enfin d'avoir déterminé sa majesté à leur envoyer un ministre chargé de la commission expresse de remédier aux maux dont ils se plaignoient. Au contraire, tout autre parti vous fait perdre le mérite d'un si grand service ; parce qu'après avoir obtenu ce que vous avez jugé nécessaire au bien commun, vous ne sauriez faire durer les troubles, sans donner lieu de juger que vous avez peu considéré l'intérêt public, & que vous n'avez pensé qu'à satisfaire votre avarice ou votre ambition. Alors les habitants du Pérou n'auroient-

ils pas raison de vous regarder comme leur ennemi, vous qui les condamneriez à des peines & des fatigues continues, qui les tiendriez toujours dans la crainte & le danger de perdre leurs biens & leur vie, & qui leur raviriez l'occasion qu'un bon roi leur offre, de jouir paisiblement de ses bienfaits ?

„ Cette guerre, que vous entreprendriez de soutenir, obligerait sa majesté de faire passer un grand nombre de troupes au Pérou ; & par conséquent vous seriez chargé de tous les maux qui ne manqueroient point d'en arriver. Comptez qu'elle vous rendrait détestable, sur-tout aux personnes riches, aux négociants, à ceux qui possèdent de grands domaines, dont on fait que le nombre est infini. A l'égard de ceux même qui n'ont ni biens, ni possessions, ne leur causeroit-on pas aussi le plus grand mal qu'ils puissent redouter ? Car, sans parler de la mort, des blessures & du châtimement dont ils seroient menacés, n'est-il pas évident que tous ceux qui échapperoient à ces dangers, perdroyent les espérances qui leur ont fait entreprendre un voyage si long &

si pénible? Au défaut des partages qui sont déjà faits ici, ils se promettent de gagner quelque chose par de nouvelles découvertes, dans la vue de retourner riches en Espagne, ou de vivre honorablement dans le pays où ils sont venus. Loin d'avancer vers leur but, ils s'en éloignent, en servant dans ces guerres civiles, puisqu'ils tirent si peu de profit de leurs services, que s'ils vouloient retourner dans leur patrie, la plupart seroient obligés de mendier pour payer leur passage.

„Je m'étends peut-être beaucoup plus qu'il n'étoit nécessaire. Un chrétien, un gentilhomme sage & plein d'honneur, tel que vous, affectionné au pays, éclairé sur ses propres intérêts, trouve, sans doute, en lui-même des motifs suffisants pour l'attacher au devoir. Aussi, ne croyez pas que mes représentations partent de quelque doute ou de quelque défiance de votre religion, de votre générosité, & de votre soumission pour le roi. Ce sont des qualités que votre réputation vous donne; & c'est de-là même que j'ai pris droit de vous écrire avec beaucoup de liberté

& de franchise ; d'autant plus , que non-seulement en chrétien , qui doit aimer son prochain , mais en homme qui fait profession d'être votre serviteur , & de souhaiter votre amitié , en ministre chargé des volontés de notre maître commun , je desiré tout à la fois votre avantage & celui du pays où vous vous êtes acquis tant d'honneur. Le ciel m'est témoin que , dans ma commission , je ne me propose que la gloire de Dieu , en procurant la paix que son fils a tant recommandée aux hommes , l'obéissance due aux ordres du souverain , l'utilité & l'avantage du prochain , tant pour vous , que pour les habitants du Pérou , & cette sage administration , qui conduit au bonheur dans cette vie & dans l'autre. Je puis vous dire bien sincèrement , que cette affection & ce zèle , dont vous lisez les expressions , m'ont rendu votre sollicitateur dans les affaires présentes , & m'ont porté à n'épargner , ni soins , ni fatigues pour vous rendre mes ardens services. Ma vie même ne fera point ménagée pour  
votre



satisfaction & votre honneur. Si je parviens au succès que je desiré, je croirai ma peine bien employée ; & je retournerai content en Espagne. Sinon, je me consolerais du moins, par le témoignage que je pourrai me rendre d'avoir fait tous mes efforts, en chrétien qui veut satisfaire sa conscience, en fidele sujet qui doit obéir aux ordres de son maître, en honnête homme à qui l'humanité seule est capable d'inspirer le desir de faire du bien „

La réponse de Pizarre fut, qu'il ne se démettroit point de son gouvernement, & qu'on devoit se souvenir que tout ce pays avoit été annexé à la couronne d'Espagne par la valeur de son frere : “ Je suis son seul représentant, ajoutoit-il, & ne crois rien demander que de très-raisonnable. Je suis bien éloigné de taxer l'empereur d'aucune injustice ; mais je ne puis m'empêcher de croire que, s'il connoissoit ma situation, & pouvoit la voir d'un œil impartial, loin de me flétrir du nom de rebelle, il m'accorderoit des récompenses bien plus considérables que celles dont j'ai été forcé de me contenter „

La Gasca prit des mesures plus vigoureuses; & partie par adresse, partie par le renom de probité qu'il s'étoit acquis, il trouva moyen de lever de l'argent & des troupes. On vit alors le licencié en théologie, à la tête d'une armée puissante, s'emparer des villes de Lima & de Cusco, & livrer une bataille où Pizarre fut fait prisonnier. On pensa que le parti le plus sage étoit de décider promptement du sort des rebelles; & en conséquence, leur chef & ses partisans furent jugés & condamnés à perdre la tête. On rasa jusqu'aux fondemens de leurs maisons; on sema du sel sur leur terrain; on éleva un pilier de marbre, sur lequel leurs crimes & leur supplice furent inscrits; & l'on exposa leurs têtes dans la place du marché de Lima. Telle fut la destinée de ceux qui avoient le plus contribué à la conquête du Pérou, & à la mort d'Atahualpa. François Pizarre fut assassiné au milieu de son palais, Almagro étranglé, son fils décapité, un accusateur de l'Inca écartelé, le frere de Pizarre exécuté comme traître, &c.

Après avoir sacrifié toutes ses victimes, le président se retira à Cusco,

où il acheva , par sa douceur , de pacifier des troubles qui avoient d'abord exigé toute sa sévérité. Il versa plusieurs millions dans le trésor royal , acquitta toutes ses dettes , & s'en retourna en Espagne aussi pauvre que lorsqu'il en sortit. Charles-Quint le pourvut de l'évêché de Palencia , & nomma Dom Antoine de Mendoza vice-roi du Pérou.

Celui qui occupe aujourd'hui cette dernière place , est le trente-sixième depuis la mort du dernier Inca. Aucun d'eux , depuis le licencié la Gasca , ne s'est signalé par des actions éclatantes. Ce fut sous un autre licencié , Garcie de Castro , nommé gouverneur en 1563, qu'on vit , pour la première fois , arriver des Jésuites au Pérou. François de Toledé qui lui succéda , fit périr , sur de vaines accusations , tout ce qui restoit du sang des Incas ; & la race en fut entièrement détruite , à la réserve de quelques enfants Espagnols qui en sortoient par leurs mères. Cette horrible boucherie ne fut point approuvée par le roi d'Espagne ; car en 1581 , lorsque ce vice-roi , rappelé à la cour , s'attendoit à des ré-

compenses , pour avoir , disoit-il , délivré sa nation de toute inquiétude , en exterminant les restes de la maison impériale , Philippe II lui ordonna de se retirer , en lui disant “ qu’il ne l’avoit pas ,  
 „ choisi pour être le bourreau des rois ,  
 „ mais pour aider les malheureux dans  
 „ leur infortune , „ Ce fut sous ce même vice-roi que l’inquisition fut établie au Pérou.

En changeant souvent de chefs , les Castillans n’en étoient ni moins ardens à poursuivre leurs conquêtes , ni moins habiles à affermir leur domination. Ils recevoient tous les jours de nouveaux secours d’Europe ; & en peu de temps ils se virent les maîtres absolus de ces belles & riches contrées. Bientôt , dans cette partie du nouveau monde , il se forma une administration toute espagnole. Les grandes provinces eurent des gouverneurs ; des audiences royales furent établies ; des archevêques , des évêques , des tribunaux d’inquisitions exercèrent leurs fonctions comme à Madrid.

Je suis , &c.

*A Guayaquil , ce 23 Avril 1751.*

LETTRE CXLI.

SUITE DU PÉROU.

EN quittant la pointe de Sainte-Hélène, où nous avions observé le coquillage qui produit l'ancienne pourpre, nous entrâmes dans la baie de Guayaquil, de là dans la rivière, & ensuite dans la ville de ce nom. C'est une des plus anciennes de celles que les Espagnols aient fondées au Pérou. Elle occupa d'abord un autre emplacement ; mais ayant été détruite par les Indiens, on la rebâtit un peu plus au nord, dans l'endroit où elle est aujourd'hui, c'est-à-dire, sur le bord occidental de la rivière. Elle est partagée en vieille & nouvelle ville, qui communiquent l'une à l'autre par une chaussée, ou espèce de pont de trois cents toises de longueur. Ce pont remplit le creux qui se trouve entre les deux villes. De côté & d'autre il y a des cabanes de pêcheurs, & des logements pour le peuple.

Guayaquil s'étend le long du fleuve de

150 SUITE DU PÉROU.

ce nom dans l'espace d'une demi-lieue ; mais sa largeur n'est pas proportionnée, chacun voulant habiter près de l'eau , tant parce que la situation en est plus agréable , que pour y jouir de la fraîcheur du vent qui regne pendant l'été. Les maisons sont grandes, mais presque toutes de bois, couvertes de tuiles ou de chaume. Elles n'ont qu'un étage , séparé du rez-de-chaussée par un entre-sol. Les bas servent de magasins & de boutiques ; car cette ville est très - commerçante. Les personnes riches occupent les appartements du haut : on laisse les entre-sols pour les étrangers , qui y amènent leurs marchandises. Les cannes sont les matériaux les plus communs pour les parties intérieures du bâtiment , telles que les murs, les planchers & les rampes des escaliers. Toute la différence que l'on trouve dans les plus grandes maisons , c'est que les principales pièces sont de bois. On commence par enfoncer en terre huit ou dix poteaux fourchus ; & l'on pose des poutres en travers , à la hauteur de douze ou quinze pieds. Sur ces poutres on dispose les cannes de façon , qu'elles for-

## SUITE DU PÉROU. 151

ment comme un rang de solives ; & sur ces mêmes cannes , on en met d'autres plus larges , qui deviennent un plancher aussi beau , aussi solide , que s'il étoit tout en bois. Les murs extérieurs sont faits en treillis , pour donner un libre passage à l'air. On couvre le toit de feuilles ; & quoique l'édifice contienne toutes les commodités nécessaires , il se bâtit néanmoins à très-peu de frais. Le travail d'un homme seul suffit aux pauvres gens , pour leur habitation. Il se rend , dans un petit canot , au bois le plus voisin , coupe autant de cannes qu'il lui en faut , les apporte sur le rivage , fait un train sur lequel il charge ses autres matériaux , & descend la rivière jusqu'à l'endroit où il veut élever sa cabane. Il commence ensuite son ouvrage , attache avec des lianes , les parties qui le sont ordinairement avec des chevilles ; & en peu de jours il a fini son bâtiment. Le dessous est entièrement ouvert , sans autre mur ni clôture , que les poteaux qui portent l'édifice.

Pour se garantir du feu , que les habitants de Guayaquil ont d'autant

plus de raison de craindre, qu'ils en ont souvent ressenti les effets, les cuisines sont éloignées des maisons à douze ou quinze pas de distance. Elles n'y communiquent que par une galerie découverte, en maniere de pont, & si légèrement construite, que sur la plus légère apparence du feu, elle peut être démolie en un instant. Ces incendies arrivent le plus souvent par la malice des negres, qui, pour se venger de leurs maîtres, jettent du feu sur les toîts pendant la nuit, & embrasent tout un quartier.

Le sol sur lequel est bâtie la nouvelle ville, n'est point praticable pendant l'hiver. Outre que le fond est de craie spongieuse, le terrain est par-tout si égal & si uni, que n'offrant à l'eau aucun écoulement, la moindre pluie en fait un borbier. Aussi a-t-on ménagé, dans presque toutes les maisons, des especes de portiques qui servent de passage; & indépendamment de ce secours, on est obligé, quand la saison des pluies recommence, de mettre au travers des rues de grandes & larges planches, sur lesquelles on puisse marcher. Mais elles deviennent bien-



# SUITE DU PÉROU. 153

tôt si glissantes , que l'on tombe fréquemment dans la boue. L'été rend le terrain sec & ferme ; & l'on n'est pas même trop incommodé de la poussière. L'ancienne ville n'a pas les inconvénients de la nouvelle , parce qu'elle est sur un fond de gravier toujours solide.

Guayaquil est défendu par trois forts , dont deux sont situés sur le bord de la rivière , & le troisième derrière les murs de la place , pour défendre l'entrée d'une grande ravine. Ils sont composés de grosses pièces d'un bois très-dur , qui se conserve dans l'humidité. Les églises & les monastères sont de même matière , ainsi que tous les autres édifices , excepté le couvent des Dominicains , qui est de pierre , parce que la solidité du terrain , dans cet endroit , est suffisante pour soutenir des bâtiments de cette pesanteur. Les autres églises , outre celle de la paroisse , sont celles des Franciscains , des Augustins & des Jésuites. Ces derniers y ont un collège ; mais les membres de toutes ces communautés sont peu nombreux , à cause de la médiocrité de leurs revenus. On ne connoît point

ici, comme au Mexique, ces pieuses libéralités qui enrichissent les cloîtres & ruinent les familles. Pour le gouvernement ecclésiastique, il y a un grand-vicaire de l'évêque de Quito, qui ordinairement est aussi curé de la ville. La juridiction temporelle est soumise au corrégidor, ou sénéchal, nommé par le roi, & qu'on change tous les cinq ans. Les autres parties de l'administration sont à-peu-près les mêmes que dans toute l'étendue de l'Amérique Espagnole.

On ne compte pas moins de vingt mille âmes à Guayaquil; c'est-à-dire, que pour sa grandeur, elle est une des villes les plus peuplées du Pérou. La plupart de ses habitants sont des Européens qui s'y sont établis, ou par des mariages, ou pour le commerce. Le reste est un composé d'Indiens & de Créoles. Ceux qui sont en état de porter les armes, forment différentes compagnies de milices bourgeoises, pour la défense commune. Le corrégidor en est le chef: il a sous lui un commandant & un major, sur lesquels il se repose pour la discipline militaire.

On observe ici deux choses égale-

ment remarquables : la première, que malgré la chaleur du climat, les naturels du pays n'ont ni la peau basanée, ni le teint olivâtre, comme dans les autres contrées situées au même degré ; la seconde, que quoique les Espagnols de soient pas aussi blancs que les peuples septentrionaux de l'Europe, leurs enfants sont presque tous blonds à Guayaquil, & ont le visage d'une beauté & d'une blancheur surprenante. Outre ces avantages, dont il semble que la nature se soit plu à les favoriser, ils sont encore très-bien faits ; &, en général, tous les habitants passent pour le peuple de l'Amérique qui a le plus de politesse. C'est ce qui engage quantité d'étrangers à s'y marier, sans que l'intérêt y ait beaucoup de part ; car on peut dire que les femmes n'y sont pas aussi avantageées des dons de la fortune, que des agréments de la figure.

A juger de cette ville par son commerce, on la croiroit beaucoup plus opulente. Sa médiocrité vient, en partie, des pillages qu'elle a soufferts, & des incendies qui l'ont ruinée. Lorsque les Européens y ont acquis un

## 156 SUITE DU PÉROU.

certain bien , & qu'ils ne possèdent aucuns fonds qui les y retiennent , ils se retirent à Lima ou à Quito , pour le faire valoir avec plus d'avantage , ou pour le conserver avec plus de sûreté.

Les bords du Guayaquil sont ornés de maisons de campagne , & bordés de côté & d'autre d'une infinité de cabanes. On a des canots pour passer d'une maison à l'autre ; & ceux qui les conduisent sont si adroits , qu'une petite fille se met seule dans un de ces esquifs , & traverse les courants les plus rapides. Le bois dont ils sont construits est blanc , doux & si léger , qu'un enfant peut aisément en porter une piece de quinze pieds de long , & de douze pouces de diamettre. Ils en font des radeaux , dont ils se servent aussi pour de petits voyages de mer , & quelquefois ils les menent jusqu'à l'isle de Puna , qui est située au milieu du golphe. Ils en ont pour la pêche , & d'autres pour le transport des marchandises. Il y en a de plus ornés , & d'une construction plus élégante , sur lesquels des familles entieres passent de la ville dans leurs terres , & reviennent de

même. Ils ne reçoivent aucune agitation sur les rivières ; & l'on y trouve les mêmes commodités que dans les maisons. On en peut juger par leur grandeur, qui donne une place suffisante, pour y faire toutes les dispositions convenables. Il y a de ces pièces de bois qui ont jusqu'à douze toises de long, & plus de deux pieds de diamettre. Les plus forts de ces radeaux ne portent pas moins de cinq cents quintaux ; mais la plus grande singularité de ces machines flottantes, c'est qu'elles vont à la voile, & que les Indiens ont l'art inconnu en Europe, de leur faire faire tous les mouvements d'un bâtiment régulier.

Le Guayalquil est si rempli de poisson, que la pêche seule occupe les habitants pendant une grande partie de l'année. J'ai souvent admiré avec quelle d'extériorité les Indiens se livrent à cet exercice, un homme jette dans l'eau une pièce de bois, pareille à celle dont on fait les radeaux, met en travers un filet sur une de ses extrémités, & se tient à l'autre bout, avec une rame, droit sur ses pieds. Ils s'éloigne à une demi-lieue de la plage, tandis qu'un

158 SUITE DU PÉROU.

autre, qui le suit sur un semblable morceau de bois, prend le bout d'une corde attachée au même filet. Les deux pêcheurs retournent vers le rivage, où leurs camarades les attendent, pour les aider à tirer le poisson. Rien n'est plus étonnant que leur habileté à garder l'équilibre sur ces bâtiments chancelants. L'agitation de l'eau les oblige de changer continuellement de position, & de faire toutes sortes de mouvements. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que les pêcheurs doivent toujours avoir attention à la rame, & sur-tout au filet, pour le tirer vers la terre. Il arrive quelquefois que le pied leur manque; mais comme ils sont excellents nageurs, ils regagnent bientôt la solive; & en un instant, ils se retrouvent dans leur première situation.

Le gouvernement, ou, comme on dit ici, le corrégiment de Guayaquil se divise en sept lieutenances ou baillia-ges, dont plusieurs offrent quelques singularités. Puerto-Viejo est une des cinq premières villes que les Espagnols firent construire dans la partie plate du Pérou. A leur arrivée dans ce pays, les

SUITE DU PÉROU. 159

Indiens se réfugierent , comme des oiseaux , sur les branches des arbres ; ils y avoient des cabanes , pour s'y mettre à couvert de leurs ennemis. Cette contrée est d'ailleurs si sujette aux inondations , que ne trouvant point de sûreté sur la terre , ils sont souvent obligés d'en chercher entre la terre & le ciel. Lorsqu'ils se virent attaqués par les Castillans , ils se défendirent , avec un courage extraordinaire , à coups de haches & de javelots , & vuidèrent , sur la tête de ces étrangers , des pots d'eau bouillante. Il en coûta beaucoup de peine pour les dénicher & les soumettre.

Le bourg de Monte-Christo est compris dans le même bailliage. Il s'est formé de la ville de Manta , place maritime , saccagée & détruite par les pirates. Sur un rocher le plus saillant de cette côte , on voit une inscription latine , gravée par nos académiciens François , pour l'utilité des gens de mer. Elle détermine le point de la côte , où elle est coupée par l'équateur. Vous savez , Madame , & je crois vous l'avoir dit dans mes lettres sur la Laponie , que tandis que MM. de

Matupertuis, Clairaut, le Camus, &c. bravoient les glaçons du nord, pour déterminer la figure de la terre; MM. Godin, Bouguer & de la Condamine affrontoient les feux du midi. Cette fameuse question sur la forme de notre globe, occupoit depuis quarante ans l'académie: les uns le disoient applati, les autres alongés vers les poles. Tout le monde sentoit la nécessité d'une décision: les navigateurs y étoient les plus intéressés, puisque les distances des lieux étant différentes dans les deux systêmes, cette incertitude les exposoit à diverses sortes d'erreurs. Les géographes tomboient dans un extrême embarras pour leurs cartes, les astronomes pour la parallaxe de la lune, les physiciens pour la gravité des corps, &c. Les travaux de nos academiciens sous les deux zones, aux extrêmités de la terre, seront, dans l'histoire, une des plus brillantes époques du regne de Louis XV, & le témoignage le plus éclatant de son zèle pour les sciences.

Le pays de Quito, & en général tout le Pérou, parut le plus propre à des observations, dont la plupart devoient se



# SUITE DU PÉROU. 161

faire sous l'équateur. L'agrément du roi d'Espagne fut demandé , pour un travail dont les terres de son domaine alloient recevoir un nouveau lustre. Non-seulement le monarque entra dans des vues si glorieuses à son sang , mais il souhaita d'en partager immédiatement l'honneur , en nommant deux mathématiciens Espagnols , pour accompagner nos académiciens. L'un étoit dom Georges Juan , chevalier de Malthe , officier de marine ; & l'autre , dom Antoine d'Ulloa , lieutenant de vaisseau. Ils partirent de Cadix en 1735 , & débarquerent heureusement à Carthagene , où ils attendirent MM. Godin , Bouguer & de la Condamine. Ces derniers y arriverent trois mois après , avec M. de Jussieu , qui s'étoit joint à eux comme botaniste , M. Seniergues comme chirurgien , & d'autres François en qualité de dessinateurs , d'horlogers , ou d'associés. J'aurai souvent occasion de vous parler de cette troupe de savants , qui laissoient par - tout , comme à Manta , des traces de leurs observations astronomiques.

L'isle de Puna est célèbre par le tombeau de la maîtresse de Pizarre ,

& celui du fameux moine Val-Verda ; qui fut d'abord l'aumônier des conquérants , & ensuite le premier évêque du Pérou. Il s'étoit réfugié dans cette isle , pour éviter le ressentiment d'Almagro , à qui il avoit , sans doute , déplu par trop de zele. Ayant été découvert & surpris , il fut assommé à coups de massue par les insulaires ; c'étoit encore une victime qui devoit être justement immolée aux mânes de l'infortuné Atahualpa.

Désespérée de la mort tragique de son amant , la jeune & belle Capillana , devenue chrétienne & philosophe , s'étoit retirée à Puna ; & l'on montre encore , sur le rivage de la mer , une grotte assez profonde , où l'on prétend qu'elle fut inhumée. On m'a fait voir aussi , dans la bibliothèque des Dominicains de cette ville , un cahier peint de sa main , où sont tracés d'anciens monuments de son pays , qu'elle dessina dans sa retraite. Les Péruviens connoissoient peu la peinture ; mais l'amante de Pizarre , en apprenant l'espagnol , s'étoit fait instruire de nos arts. A côté de chaque figure , se trouve une courte explication en langue

castillane. Si ce manuscrit est véritablement de cette femme, comme on le dit, vous conviendrez que ce n'est pas ce qu'il y a de moins précieux dans cette bibliothèque.

La première page représente les tombeaux que les anciens Péruviens consacroient à la postérité, sous le nom de *guaques*. Ils choissoient, comme les Égyptiens, des lieux remarquables pour leur sépulture. Leur usage n'étoit pas d'enterrer les morts ; ils les entouroient d'un amas de pierres & de briques, dont ils bâtissoient une sorte de mausolée ; & les amis jettoient par-dessus une si grande quantité de terre, qu'ils en formoient une colline artificielle, de la hauteur de huit à dix toises, sur vingt ou vingt-quatre de longueur. Les campagnes en sont remplies aux environs des villes & des bourgades, dans les plaines, & sur les montagnes. La différence que l'on remarque dans la grandeur de ces monuments, fait juger qu'ils étoient proportionnés au rang & aux richesses des personnes qui y étoient enterrées.

Souvent on ensevelissoit les Péruviens avec leurs meubles, dont la plu-

part étoient d'or ; & c'est ce qui excite encore aujourd'hui la cupidité des Espagnols : ils passent le temps à fouiller dans ces sépultures , pour y chercher les trésors qu'ils y croient enfouis. Leur constance est quelquefois récompensée ; mais les guaques ne contiennent ordinairement que des squelettes , quelques vases de terre , une hache de cuivre , & un miroir fait d'une espece de pierre à fusil. Pour ouvrir ces tombeaux , on les perce en long & en travers ; & c'est au centre de la croix , que se trouvent le corps & les meubles qui ont servi à son usage.

Les miroirs , dont le manuscrit présente divers dessins , sont ordinairement ronds , avec une de leurs surfaces plate , aussi lisse que le crystal , & l'autre moins unie. Quoiqu'ils soient de différentes grandeurs , la plupart n'ont que trois ou quatre pouces de diametre. Ils sont percés par le haut ; ce qui fait voir qu'on y passoit un cordon , pour les suspendre à quelque crochet. Il s'en trouve de plats , de concaves , de convexes & d'aussi bien travaillés , que si les ou-

yriers eussent joint la connoissance de l'optique aux instrumens les plus propres à ces sortes d'ouvrages. On connoît encore les carrieres d'où l'on tiroit cette pierre ; mais les Espagnols n'en font aucun cas ; parce qu'avec de la transparence & de la dureté , elle a des veines & des pailles qui la rendent facile à se briser , & en gâtent la superficie.

Les haches de cuivre , enfermées dans les sépultures péruviennes , approchent beaucoup de la forme des nôtres. Si ce n'étoit pas le seul instrument tranchant dont ces peuples fissent usage , la quantité qu'on en trouve suppose du moins que c'étoit un des plus communs. Leur principale différence est dans la grandeur ; cependant le manuscrit en offre qui ont le tranchant rond ; d'autres qui sont échancrées ; & quelques-unes qui ont une pointe du côté opposé au tranchant , avec un manche. Quoique leur matiere la plus ordinaire soit le cuivre , on en faisoit aussi de la même pierre , que celle des miroirs ; & les dessins de Capillana en représentent plusieurs de cette dernière espece.

Les anciens vases à boire sont d'une argille noire & très-fine; mais on ignore où les Péruviens la prenoient.

“ Leur forme , dit l'auteur , est celle d'une cruche ronde & sans pied , avec une anse au milieu. D'un côté est l'ouverture pour le passage de la liqueur ; de l'autre , une tête d'Indien , assez naturellement figurée. Les coupes d'or & d'argent ne devoient pas être rares dans ce pays , où ces métaux sont si communs. Aussi faisoient-elles autrefois la plus grande richesse des tombeaux. On y ajoutoit de ces petites pincettes d'or , dont nos Indiens se servent pour s'arracher le poil du menton „. J'en trouve la figure dessinée dans le manuscrit , de même que celle de quantité d'ornemens qu'il seroit trop long de détailler.

Le maïs ayant toujours été la principale nourriture des Péruviens , ils en représentoient les épis , en pierre , avec un art qui ne permet point encore de les distinguer de l'ouvrage de la nature. Leur habileté à travailler les émeraudes , ne cause pas moins d'étonnement. Les sépultures en fournis-

sont un assez grand nombre ; & l'on remarque qu'elles l'emportent , pour la beauté , sur toutes celles de la province de Bogota. On ne comprend point qu'un peuple , qui n'avoit aucun usage de l'acier ni du fer , ait pu donner de si belles formes à des pierres si dures , & les percer avec tant d'art. La disposition des trous augmente la surprise : les uns traversent diamétralement ; les autres ne pénètrent que jusqu'au centre de la pierre , & sortent par les côtés , à peu de distance les uns des autres.

Les édifices , anciennement bâtis par les habitants du Pérou , soit pour le culte de leurs dieux , soit pour le logement de leurs souverains , soit pour la défense de leur empire , sont un autre sujet d'admiration. Je peux , d'après les dessins & l'explication même de Capillana , vous donner la description de quelques restes de ces monuments. Je commence par le temple de Cayambé , dont on voit encore la plus grande partie. " Il est situé , dit l'auteur , sur un terrain élevé , qui forme une espece de monticule. La figure de l'édifice est ronde ; les

briques qui le composent sont jointes avec la même terre dont elles sont construites; & cette masse devient un mur aussi solide que s'il étoit d'une seule pierre. Il n'y a aucune séparation intérieure, parce que c'étoit un lieu d'assemblée publique. La porte en est petite, parce que les empereurs, par respect pour le sanctuaire du soleil, y entroient à pied, quoique dans leurs palais même, ils fussent toujours portés dans une litiere. Cayambé, à cause de la célébrité de son temple, passoit pour une ville sainte; & cette opinion s'étendant jusqu'aux campagnes voisines, les caciques & les rois même vouloient y avoir leurs tombeaux.

“ Dans la province de Quito, on voit encore le palais de Callo, où les premiers Incas faisoient leur résidence; & cet auguste séjour des rois du Pérou sert aujourd'hui de maison de campagne à des moines. En comparaison des autres bâtimens du pays, on trouve dans celui-ci un air de noblesse qui annonce la majesté de ses premiers maîtres. Autour d'une cour regnent trois grands salons, qui en forment le quarré. Chacun



SUITE DU PÉROU. 169

Chacun a plusieurs séparations ; & derriere celui qui fait face à l'entrée, il y a divers petits réduits , qui paroissent avoir été une ménagerie ; on y distingue encore les loges de chaque animal. L'ouvrage , quoiqu'un peu défiguré , quand je le vis , subsistoit dans ses principales parties ; mais on m'a dit que , depuis la révolution , on y avoit fait des changements considérables. Les matériaux de l'édifice sont de pierres presque noires , très-dures , & si bien jointes , qu'on ne feroit pas entrer la pointe d'un couteau dans l'intervalle. Les portes ont deux toises d'élévation , sur quatre pieds de large par le bas , & vont toujours en se rétrécissant par le haut jusqu'à trente pouces. On leur donnoit cette hauteur , afin que le monarque y pût passer dans sa litiere , dont les brancards étoient portés sur les épaules de plusieurs Indiens. Il pénéroit ainsi jusqu'à son appartement , seul endroit où il marchoit à pied.

Près du bourg d'Atun - Canar , province de Cuença , j'ai visité la forteresse la plus vaste , & peut-être la

mieux bâtie de tout le Pérou. L'entrée en est défendue par une rivière qui lui sert de fossé ; & du côté opposé , l'enceinte s'élève sur une colline qui en rend l'approche difficile. Le centre est occupé par une tour de forme ovale , qui ne s'élève pas à plus de deux toises au - dessus des autres édifices ; & du milieu de laquelle il sort un quarré , en maniere de donjon , formé par quatre murailles , avec des especes de guérites par où les sentinelles avoient la vue sur la campagne. Les murs de cette forteresse embrassent un terrain spacieux. On n'y entre que par une seule porte , qui conduit à différentes petites ruelles , d'où l'on arrive à divers corps de logis. Les uns paroissent avoir servi de casernes pour les soldats de la garnison. Les autres , par leur hauteur , leur distribution & leurs portes , semblent former l'appartement des Incas. Les pierres , dont les murs sont composés , ne sont pas moins dures , moins polies , ni jointes avec moins d'art , que celles du palais de Callo ; & tous les appartements sont découverts, sans au-

SUITE DU PÉROU. 171

cune marque qui fasse connoître qu'ils aient eu des planchers.

„ On voit beaucoup d'autres ruines dans toute cette contrée , sur-tout dans les lieux déserts où il ne reste nulle trace d'habitation. Ces ruines sont de briques crues, ou de pierres communes : ce qui peut faire juger que c'est l'ouvrage des naturels du pays, avant qu'ils fussent soumis à l'autorité des Incas. Ces mêmes peuples avoient une autre maniere de se fortifier , dont on remarque encore des vestiges. C'étoit de creuser la terre autour d'une montagne escarpée , & d'y pratiquer de petites murailles à hauteur d'appui , pour se couvrir contre l'ennemi , & le repousser avec moins de danger. Au fond des fossés , ils bâtissoient des cases qui servoient de logement aux troupes. Ces ouvrages étoient si communs , qu'on en trouve sur presque toutes les montagnes „

Ce que vous venez de lire, Madame , de l'architecture des Péruviens , sous le gouvernement de leurs anciens maîtres , me paroît un peu exagéré. S'il y avoit eu de si belles forteresses , est-il

H-ij

vraisemblable qu'on en eût pu faire la conquête avec tant de rapidité? La ville même de Cusco ne devoit être qu'un amas de cabanes, que les Européens ont détruites, parce qu'ils ne pouvoient les habiter. Les ruines du temple du soleil, dans le village de Cayambé, celles du palais des Incas, près d'Atun-Canar, & la forteresse de Callo, sont des édifices de briques crues, maçonnées avec de la terre-glaife. Tout l'intérieur de ces bâtimens étoit si obscur, qu'on ne pouvoit y voir clair, qu'en supposant qu'ils manquassent de toits. Les Péruviens ne savoient pas forger le fer; on n'a pas trouvé dans tout leur pays, un seul instrument de ce métal, l'ame des métiers & des arts.

Toutes ces descriptions, dont je n'ai donné, pour ainsi dire, que l'abrégé, sont suivies d'un petit article sur les *Quippos*. Vous avez vu, Madame, qu'avant l'arrivée des Espagnols, les peuples du Pérou n'avoient aucune connoissance de l'écriture. Cependant ils trouvoient le moyen de conserver la mémoire de l'antiquité, de se former une sorte d'histoire, qui comprenoit tous les événemens remarquables

# SUITE DU PÉROU. 173

de leur monarchie. Ils suppléerent d'abord au défaut des lettres par des peintures assez informes, comme les Mexicains, &, à l'exemple des Egyptiens, par des hiéroglyphes. Mais cette longue manière d'écrire pouvoit à peine perpétuer quelques événements principaux, quelques loix, quelques mystères de la religion. On eut donc recours à une façon plus prompte & plus facile : aux figures peintes ou sculptées, on substitua d'autres signes, qui consistoient en de petits cordons de laine de toutes les couleurs, arrangés & contournés en divers sens. On attachà à chacune de ces formes, & à ces couleurs, la signification des choses les plus essentielles. Ainsi un rond fait avec de la laine jaune, signifioit le soleil. Un autre de laine blanche désignoit la lune. L'Inca étoit représenté par un nœud simple, d'où pendoit une petite frange jaune ; parce que cette couleur étoit celle de l'astre, dont les Incas se disoient les enfants. La reine étoit figurée de même, mais en blanc, symbole de la lune que les Péruviens croyoient être à la fois, la sœur & la femme du soleil. C'étoit

## 174 SUITE DU PÉROU.

pour cette raison que le prince régnant étoit obligé d'épouser sa propre sœur. La combinaison de ces nœuds & de ces couleurs , tenoit lieu de livres & de registres. Non-seulement tout ce qui appartenoit à l'histoire , aux loix , aux finances , aux cérémonies , aux comptes des marchandises , &c. étoit par ce moyen exactement conservé ; mais les moindres circonstances y trouvoient place , par de petits fils attachés aux principales cordes. Il y avoit des officiers publics , à la garde desquels ces quippos étoient confiés ; ils en étoient les dépositaires , comme les notaires le sont de nos actes ; & l'on n'avoit pas moins de confiance en leur probité. La maîtresse de Pizarre convient de bonne foi , que ces cordons sont moins propres à faire connoître nos pensées que les caractères Européens ; & que , dans un commerce amoureux , il y a une infinité de choses que les quippos ne peuvent rendre. “ Ce langage , dit-elle , étoit trop borné , pour exprimer tout ce que je sentoie pour mon amant ,”

Ce qui semble encore prouver l'in-

# SUITE DU PÉROU. 175

suffisance de cette espece d'alphabet, c'est que les Péruviens avoient, de distance en distance, des couriers de relais, qui faisoient passer de vive voix les ordres du souverain d'une province à l'autre. Quelquefois, lorsque la commission devoit être secrette, ces mêmes couriers se donnoient l'un à l'autre une espece de quippos; mais alors c'étoit un chiffre convenu entre l'Incas & le gouverneur auquel il étoit adressé.

Les peuples du Pérou n'ayant pas de lettres pour communiquer leurs idées, manquoient aussi de chiffres pour faire leurs calculs. Pour savoir ce que chaque ville devoit fournir à l'empereur, ils en faisoient la répartition avec des cailloux ou des grains de maïs. Ils marquoient avec des fils le compte de chaque chose; ils en formoient des écheveaux, qui étoient pour eux comme autant de cahiers séparés. Il y avoit des maîtres des comptes pour les affaires de la guerre & de la paix, pour les vassaux, les tributs, &c. & ils n'avoient d'autre occupation que de se rendre habiles dans cette singuliere arithmétique.

Le même manuscrit d'où j'ai tiré

H iv

## 176 SUITE DU PÉROU.

tous ces détails , parle de différentes plantes , & de divers animaux du Pérou , dont Capillana avoit aussi tracé la figure. On n'y trouvoit aucune explication , comme aux autres desseins ; mais le moine qui me les montrait , ne manquoit jamais d'y ajouter un petit commentaire , qui suppléoit au silence du dessinateur. “ Vous voyez , me disoit-il , cet animal qui paroît brouter l’herbe sur le penchant d’une colline : c’est un chevreuil des monts Paramos , les plus élevés & les plus stériles de cette fameuse chaîne de montagnes , que l’on appelle les *Cordillieres*. Leurs cimes se perdent dans les nues ; & presque toutes sont couvertes de masses énormes d’une neige aussi ancienne que le monde. De plusieurs de ces sommets , en partie écroulés , on voit sortir encore des tourbillons de fumée & des flammes au sein même de la neige. Quant à leur élévation , elles sont à l’égard de celles de l’Europe , comme les clochers de nos villes , comparés aux maisons ordinaires. Ces montagnes , comme vous savez , partent de la terre Magellanique , courent par



# SUITE DU PÉROU. 177

les contrées du Chily, du Paraguay, du Pérou, jusqu'à l'isthme de Panama, où elles se resserrent pour le traverser, & recommencent ensuite à s'élargir & à s'étendre jusqu'aux extrémités du Mexique. Du côté du sud, on ne les a jamais mieux connues, que depuis le voyage des mathématiciens de France & d'Espagne; parce qu'elles ont été comme le théâtre de leurs savantes opérations. L'air y est plus ou moins froid, la terre plus ou moins aride, à proportion qu'elles sont plus ou moins élevées. Les plus hautes, comme je vous l'ai dit, se nomment *Paramos*, qui signifie bruyeres; & comme dans leur prodigieuse étendue, elles sont toujours couvertes de neige, le froid y est si aigu, qu'il les rend inhabitables; on n'y voit ni plantes, ni bêtes, excepté quelques joncs, & l'animal dont la figure est sous vos yeux.

„ Ces chevreuils vont en troupes dans les plus hautes parties de ces lieux déserts, & où, par conséquent, l'air est le moins supportable: mais ce qui doit le plus vous surprendre,

H v

## 178 SUITE DU PÉROU.

c'est l'espèce de fureur qu'on a ici pour cette chasse, malgré les dangers dont elle est accompagnée. Elle se fait entre plusieurs personnes divisées en deux classes; l'une d'Indiens à pied, pour faire lever les chevreuils; l'autre de cavaliers pour la course. On se rend, dès la pointe du jour, au sommet du Paramo, chacun avec un levrier en laisse. Les gens à cheval prennent poste sur les plus hauts rochers, tandis que les piétons battent les fonds en faisant beaucoup de bruit. On embrasse ainsi un terrain de trois ou quatre lieues; & s'il part un chevreuil, le cheval le plus proche court après lui, sans qu'il soit possible à celui qui le monte de le retenir, ni de le gouverner. Il passe par des descentes si roides, qu'un homme à pied n'y marcheroit pas sans précaution. Il ne connoît ni frein, ni danger, & ne s'arrête que lorsqu'il est fatigué de l'exercice, ou que la bête lui cède la victoire.

„ Les chasseurs qui sont postés dans d'autres lieux, n'ont pas plutôt vu le mouvement du premier, qu'ils partent

de même , les uns pour couper le chemin au chevreuil , les autres pour le prendre de front. Les chevaux n'ont pas besoin d'être animés ; il leur suffit , pour s'élancer , d'entendre les cris des hommes & des chiens ; alors ce qu'on peut faire de mieux , est de leur laisser la liberté de courir ; mais en même temps il faut être assez ferme sur l'arçon , pour résister aux secousses qu'on reçoit de sa monture. Il en coûteroit infailliblement la vie à celui qui tomberoit , soit par la violence de sa chute , soit par le mouvement du cheval , qui , poursuivant sa course , ne manqueroit pas de l'écraser sous ses pieds. On donne à ces chevaux le nom de *parameros* , parce qu'à peine sont-ils en état de marcher , qu'on les exerce à courir dans ces montagnes.

„ Outre les joncs qui croissent sur les Paramos , on y trouve encore une certaine plante , nommée *bois de lumiere* , dont la hauteur est d'environ deux pieds. Il est composé de tiges droites & unies , de la grosseur du petit doigt , qui sortent de la même racine ;

## 180 SUITE DU PÉROU.

on les coupe fort près de terre ; on les allume comme des bougies ; & quoique vertes , elles répandent autant de lumière qu'un flambeau , sans demander d'autre soin que d'ôter le charbon qu'elles font en brûlant.

„ Cette autre plante , dont la page suivante vous offre le dessein , est l'herbe fameuse , appelée *coca* , dont on fait ici un fort grand commerce. Autrefois elle n'étoit particuliere qu'à quelques cantons du Pérou ; mais elle est devenue très - commune dans les provinces méridionales , par le soin que prennent les Indiens à la cultiver. Plusieurs personnes prétendent qu'elle ne diffère point du bétel , qui n'est pas moins en usage aux Indes orientales. Sa feuille est lisse , molle , verte & longue d'un pouce & demi. Le fruit est disposé en grappes , d'abord rouge , ensuite noir ; & c'est dans ce dernier état qu'on le recueille , & qu'on le fait sécher pour le conserver. Il sert aux Péruviens de petite monnoie , comme le cacao aux habitants du Mexique. Les Indiens mâchent les feuilles du

coca ; mêlées en portion égale avec une sorte de craie, faite d'écailles d'huîtres calcinées. Elles leur tiennent lieu de toute autre nourriture ; & quelque travail qu'ils fassent , ils ne souhaitent pas d'autre soulagement. L'expérience montre en effet que cette herbe les rend vigoureux , & qu'ils s'affoiblissent lorsqu'elle leur manque. La meilleure est celle qui croît aux environs de Cusco. Il s'en fait une grande consommation dans les lieux où l'on exploite les mines ; car les ouvriers ne peuvent se soutenir sans cet aliment. On leur en fournit la quantité qu'ils desirerent , en la rabattant sur leur salaire journalier. Plusieurs particuliers ont fait des fortunes considérables à ce trafic ; les revenus de l'évêque , des chanoines , & de l'église cathédrale de Cusco proviennent, pour la plupart, de la dîme des feuilles desséchées du coca.

„ Dans la même page , où cette plante est dessinée , vous voyez la figure d'un arbre qui croît au nord de la province de Quito. Il en distille sans cesse une gomme que les habitants nomment mopa-mopa , & qui sert à faire une sorte de laque ou de vernis si durable ,

qu'il ne peut être détaché, ni même terni par l'eau bouillante. La manière de l'appliquer est fort simple : on met dans la bouche un morceau de cette gomme ; & l'ayant délayée avec la salive, on y passe le pinceau, avec lequel on prend la couleur qu'on veut employer : on la couche sur le bois ; & elle forme en séchant un enduit aussi beau que ceux de la Chine.

„ Le leibo, qui est à l'autre page, est un arbre haut & touffu qui produit une espèce de laine, plus douce & plus fine que le coton. Les Indiens ne savent point la filer ; & jusqu'à présent on ne s'en est servi que pour remplir des matelas. Elle y est d'autant plus propre, qu'outre sa mollesse naturelle, elle se leve & se gonfle au soleil, jusqu'à rendre la toile du matelas aussi tendue qu'un tambour, sans s'affaïsser ensuite à l'ombre, à moins que le lieu ne soit humide.

„ Les vijahuas, dont la figure est à côté de celle du leibo, sont de grandes feuilles qui pourroient tenir lieu de draps dans un lit. Leur longueur commune est de cinq pieds, sur deux & demi de large ; excepté une côte qui est

## SUITE DU PÉROU. 183

au milieu , le reste est lisse & uni. Dans les déserts de Guayaquil, elles servent à bâtir sur le champ de petites cabanes ; mais dans tout le pays on les emploie à couvrir les maisons , à envelopper le poisson , le sel , & toutes les marchandises qu'on veut transporter & garantir de l'humidité.

„ De l'autre côté est le mata-palo ( tue-pieu ) qui n'a dans son origine que l'apparence d'une foible plante , & qui devient d'une prodigieuse grosseur. Il croît fort mince au pied d'un arbre puissant , auquel il se joint , & le long duquel il s'élève jusqu'à ce qu'il soit parvenu à le dominer. Alors sa houe s'élargit assez pour dérober à son soutien , les rayons & l'influence du soleil. Il se nourrit de la substance même de l'arbre qui lui sert d'appui ; & le consumant par degrés , il prend sa place à la fin , & devient si gros qu'on en fait des canots de la première grandeur.

„ Tournez le feuillet , & vous verrez la représentation des plus excellents fruits du Pérou. Le chirimoya passe pour le plus délicieux ; & on le préfère à l'ananas. Le jus en est doux

avec un léger mélange d'acide, & l'odeur si agréable qu'elle en relève infiniment le goût. Sa grosseur & sa figure approchent de celle des pommes pointues d'Europe. Sa peau est verdâtre, & comme brodée de compartiments écailleux. Sa chair est blanche, molle, & mêlée de quelques fibres presque imperceptibles. L'arbre qui produit ce fruit est haut & touffu. Ses fleurs sont très-recherchées, & se vendent fort cher par la passion qu'ont les femmes pour leur odeur.

„ Vous connoissez cette autre plante, c'est celle du fraisier ; elle ne diffère de celles d'Europe, que parce que ces dernières sont plus petites. Aussi nos fraises du Pérou sont-elles beaucoup plus grandes que les vôtres ; & leur qualité est plus aqueuse, sans en être moins agréable „.

Le religieux qui m'expliquoit toutes ces figures, fut interrompu par le son d'une cloche qui l'appelloit au réfectoire. Nous en étions aux dernières pages du manuscrit ; & je vis d'un coup d'œil, que ce qui restoit étoit peu digne de curiosité. J'en dis de même de quelques autres détails de la province



SUITE DU PÉROU. 185  
de Guayaquil. Aussi tout est-il prêt  
pour notre départ, sans savoir pourtant  
si c'est à Lima que nous irons d'abord,  
ou à Quito. Cela dépend d'une opéra-  
tion de commerce qui déterminera  
peut-être mon marchand pour cette  
dernière ville. C'est ce que je vous dirai  
dans ma première lettre.

Je suis , &c.

*A Guayaquil , ce 28 Avril 1752.*



## LETTRE CXLII.

## SUITE DU PÉROU.

OUI, Madame, c'est à Quito : j'y arrive dans ce moment ; & je rassemble les principales circonstances de mon voyage. Nous nous embarquâmes sur le Guayaquil jusqu'au bourg de Caracol. Ce n'est pas qu'il n'y ait une route par terre ; mais les marais & plusieurs grandes rivières la rendent impraticable dans toute autre saison que l'été. Vous ne sauriez vous imaginer ce que nous eûmes à souffrir pendant cette courte navigation de la part des mosquitoes dont je vous ai déjà tant parlé, & auxquels les persécutions qu'on en éprouve, forcent malgré qu'on en ait de revenir à chaque instant. Toutes nos précautions pour nous en garantir furent inutiles. Le jour nous étions dans un mouvement continuel pour chasser ces insectes ; la nuit nous souffrions des douleurs insupportables de leurs piqures.

Il est vrai que nous avions de gros gants qui nous couvroient les mains ; mais le visage demeurait exposé ; & les habits n'offroient qu'une foible défense au reste du corps. Les aiguillons pénétroient au travers du drap , & nous causoient des démangeaisons inexprimables.

Ce supplice dura jusqu'à Caracol , où l'on nous procura des mules pour continuer notre route par terre. Après quatre lieues de marche , nous arrivâmes sur les bords de la rivière d'Ojibar. Nous la traversâmes neuf fois à gué , dans ses divers détours , & toujours avec quelque péril. Le soir nous nous arrêtâmes dans une grande maison , située sur le rivage près d'un lieu nommé le port des Mosquites. Vous jugez par ce nom à quoi nous nous trouvâmes exposés pendant la nuit : nous fûmes si cruellement assaillis par ces détestables insectes , que nous prîmes le parti de nous jeter dans la rivière , & de nous y tenir jusqu'au jour. Mais en nous dérochant ainsi à la voracité de ces pernicious animaux , il ne nous fut pas possible de nous garantir la tête. Il fallut donc abandonner cette ressource,

## 188 SUITE DU PÉROU.

& laisser partager le martyre à toutes les autres parties du corps. Au point du jour, nous ne pouvions réciproquement nous regarder sans une espèce d'horreur : nos visages étoient couverts de pustules, & nos mains chargées de tumeurs. On nous dit que cette maison avoit été abandonnée, parce qu'elle étoit le purgatoire d'un homme qui y étoit mort ; je crois qu'on auroit plutôt dû l'appeller l'enfer des vivants.

Nous continuâmes notre route par un chemin si marécageux, que nos montures enfonçoient dans la boue jusqu'au poitrail. Nous fîmes halte à cinq heures du soir, dans un lieu nommé Caluma. Nous n'y trouvâmes aucun endroit pour nous loger ; mais les voituriers Indiens entrèrent dans la montagne, couperent des pieux & des branches, & formerent en moins d'une heure, des cabanes qui nous mirent tous à couvert. Le lendemain nous passâmes par un lieu appelé Mama-rumi, ou Mere de pierre. Nous y vîmes une cascade de la plus grande beauté. Le rocher d'où les eaux se précipitent, est élevé de plus de cinquante toises, & accompagné des deux côtés

## SUITE DU PÉROU. 189

d'arbres très-hauts & très-touffus. La vue est également enchantée de la clarté de l'eau , & du volume qu'elle forme en tombant. Après sa chute , elle continue sa course dans un lit un peu incliné , sur lequel passe le grand chemin.

Nous suivîmes cette route , non sans un très-grand danger , parce que , d'un côté , elle n'offroit que d'horribles précipices ; de l'autre , elle étoit si étroite , que les cavaliers & les mulets ne cessant de se heurter , tantôt contre les rochers , tantôt contre les arbres , nous étions tous meurtris à notre arrivée à Tarigagua. Il étoit aussi dangereux de passer sur les ponts , que de traverser les rivières. Comme ils sont de bois , & fort longs , ils branlent d'une manière effrayante. N'ayant d'ailleurs que trois pieds de large , sans parapets ni garde - fous , le moindre faux pas peut faire tomber la mule dans le torrent , où elle ne manqueroit pas de périr avec sa charge. On répare ces ponts , chaque année à l'approche de l'hiver , qui est le seul temps où l'on en fasse usage , parce qu'en été la rivière est toujours guéable : mais

on les construit avec si peu de solidité, qu'ils demandent d'être renouvelés tous les ans.

Lorsqu'un homme de marque, comme un évêque, un président, un gouverneur fait ce voyage, le corrégidor de Guaranda est obligé de faire élever par les Indiens, des maisons de bois qui servent au repos de chaque journée; elles demeurent sur pied pour servir aux autres voyageurs, jusqu'à ce qu'elles tombent faute de réparation. C'est dans une de ces cabanes abandonnées, que nous fûmes si cruellement persécutés par les mosquitoes. Quand ces maisons sont renversées on se contente, comme nous avons fait, des huttes que les voituriers ou les guides bâtissent à la hâte.

Tarigagua est situé au pied du mont Saint-Antoine. Il n'est pas aisé de vous donner une idée de la route qui conduit à cette montagne, & des difficultés qu'on éprouve à la traverser. En quelques endroits elle est si escarpée, qu'on ne peut y grimper qu'avec des peines excessives. Dans d'autres, la descente est si roide, que les mules peuvent à peine s'y soutenir. Quel-

quefois le passage est si étroit , qu'on y trouve difficilement assez de place pour contenir la monture. D'autres fois il est bordé d'affreux précipices , qui font craindre à chaque pas de s'y abymer.

Ces chemins , ou plutôt ces sentiers , sont remplis dans toute leur longueur , d'un pas à l'autre , de trous très-profonds , où la mule met le pied de façon que son ventre touche la terre. Il est vrai qu'ils servent comme d'escaliers , qui rendent la route moins impraticable : mais s'il arrive que l'animal n'y pose pas bien le pied , il s'abat ; & le cavalier court plus ou moins de risque , suivant le côté où il tombe , & où il y a plus ou moins de précipices. Vous direz peut-être qu'il seroit plus sûr d'aller à pied : mais il n'est pas aisé de se tenir ferme ; si l'on venoit à glisser , on enfonceroit dans la boue jusqu'aux genoux , & il ne seroit pas possible de s'en tirer.

Quoique ces trous rendent le chemin fort dangereux , cependant le péril est encore plus grand dans les endroits où ils manquent. La pente étant très-escarpée , & le terrain continuellement détrempé par la pluie , le sen-

192 SUITE DU PÉROU.

tier feroit trop glissant. Les mules ne pourroient pas y marcher , à moins que des hommes n'allassent devant , pour y creuser de petites tranchées avec une beche , & y former des espèces de degrés. Il faut renouveler continuellement le même travail , parce que dans l'espace d'une seule nuit , la pluie ruine l'ouvrage du jour précédent. L'embarras d'avoir toujours quelqu'un devant soi , pour préparer le passage , le danger des chûtes & des contusions , le désagrément d'être couvert de boue , & souvent mouillé jusqu'à la peau , seroient moins fâcheux à supporter , s'ils n'étoient encore augmentés par la vue des précipices qui feroient trembler l'homme le plus intrépide.

La maniere dont on descend de ces lieux terribles , n'inspirent pas moins d'épouvante. D'un côté , ce sont des hauteurs escarpées ; de l'autre , des abymes effrayants. Il semble que les mules connoissent le danger , & les précautions qu'il faut prendre pour l'éviter. Quand elles sont au sommet d'une éminence , elles s'arrêtent , plaçant leurs pieds de devant l'un après l'autre,



SUITE DU PÉROU. 193

l'autre , en font de même de ceux de derriere , demeurent quelque temps dans cette situation , comme pour examiner le chemin ; & ensuite se laissent glisser avec la vitesse d'un éclair. Le cavalier ne doit alors avoir d'autre soin , que de se tenir ferme sur la selle ; parce que le moindre mouvement feroit perdre l'équilibre à sa monture , & les précipiteroit l'un & l'autre au bas de la montagne.

Quoique l'habitude ait formé ces animaux à ce dangereux manège , ils ne laissent pas de marquer une sorte de saisissement , quand ils arrivent au sommet de quelque hauteur. Ils s'y arrêtent , sans que le voyageur leur retienne la bride ; & s'il arrive , par défaut d'expérience , qu'il les pique de l'éperon , ils n'en demeurent pas moins immobiles , jusqu'à ce qu'ils aient bien pris leurs dimensions. Non-seulement ils examinent le chemin aussi loin que leur vue peut s'étendre , mais ils hennissent , comme pour avertir le cavalier de se tenir sur ses gardes ; & s'il n'a pas déjà passé par le même lieu , ces pressentiments lui causent beaucoup d'effroi. Alors les guides

prennent le devant , se postent le long du passage , grimpent sur quelques rocs , se cramponnent aux racines des arbres , & animent la mule par leurs cris , jusqu'à ce qu'elle ait atteint le bas de la descente. On est étonné de voir avec quelle précision ces animaux dirigent tous leurs mouvements. Les hommes même ne pourroient se conduire avec plus de prudence & de réflexion. Quand ces bêtes ont fait plusieurs voyages , elles acquièrent une sorte de réputation qui les rend d'un grand prix.

Nous surmontâmes heureusement toutes les difficultés de cette route ; & nous nous rendîmes au bourg de Guaranda. Le reste du chemin , jusqu'à Quito , n'offre ni précipices , ni passages dangereux ; mais le froid s'y fait sentir vivement. Tous les matins la campagne étoit blanche de frimats , & le haut des rochers couvert de gelée. Dans la zone torride , & sous l'équateur , un Européen , un François devoit s'attendre à des excès de chaleur ; & le plus souvent j'étois transi de froid.

Nous eûmes le plaisir de voir , en

# SUITE DU PÉROU. 195

passant dans la plaine de Callo, le fameux palais des anciens Incas, dont vous avez lu la description. Plus nous avançons, plus les bois s'éclaircissoient. Bientôt nous ne trouvâmes plus que des sables, & plus haut, des montagnes nues & calcinées, qui bordoient la croupe du volcan de Pichincha. C'est vous dire, Madame, que nous approchions du terme de notre voyage.

Parvenu au haut de la côte, je me rappelai ce que j'avois vu dans les Mémoires d'un de nos académiciens, qui, quelques années auparavant, s'étoit trouvé dans le même lieu. "Je fus saisi d'un étonnement mêlé d'admiration, à l'aspect d'un long vallon de cinq à six lieues de large, entrecoupé de ruisseaux qui se réunissoient pour former une rivière. Tant que ma vue pouvoit s'étendre j'appercevois des campagnes cultivées, diversifiées de champs & de prairies, des côteaux de verdure, des villages, des hameaux entourés de haies vives & de jardins. La ville de Quito terminoit cette riante perspective : je me crus transporté dans nos plus belles provinces

de France. A mesure que je descendois, je changeois insensiblement de climat, en passant par degrés, d'un froid extrême, à la température de nos beaux jours du mois de mai. Bientôt je découvris tous ces objets, de plus près & plus distinctement. Chaque instant ajoutoit à ma surprise : je remarquai pour la première fois, des fleurs, des boutons & des fruits en pleine campagne, sur tous les arbres ; je vis semer, labourer & recueillir dans un même jour, & dans un même lieu,,

Enfin me voici à Quito ; & pour ne rien oublier, j'ai cru devoir en arrivant, mettre par écrit tous ces détails ; dans quelques jours je reprendrai la suite de ma lettre . . . . .

J'y reviens, Madame, avec d'autant plus de plaisir, à cette lettre, que depuis trois semaines que j'ai couru les rues & les environs de Quito, je puis vous faire connoître les dedans & les dehors de cette ville. Il faut vous dire d'abord, que je loge chez un Espagnol, qui a suivi toutes les opérations des mathématiciens envoyés pour déterminer la figure de la terre. Il m'a appris

SUITE DU PÉROU. 197

qu'ils étoient arrivés, comme moi, par la route de Guayaquil; "qu'en approchant de Guaranda, ils avoient rencontré à une demi-lieue de ce bourg, le corrégidor, suivi de l'alcade provincial, qui venoit au-devant d'eux; qu'un peu plus loin, ils virent paroître le curé, environné de jeunes Indiens vêtus de bleu, avec une ceinture de ruban, & une espece de turban sur la tête; que chacun d'eux portoit dans la main un petit étendard; que dans cet équipage, ils formoient deux ou trois compagnies, dansant à la maniere du pays, & poussant des cris de joie. Cette troupe vive & brillante, ajouta l'Espagnol, accompagna les mathématiciens jusqu'au bourg. Le curé les complimenta; & dès qu'ils furent entrés, le son des cloches, & l'harmonie de divers instrumens acheverent de donner à cette réception un air de triomphe. Dans leur étonnement, les astronomes demanderent à quoi ils devoient attribuer cet honneur? On leur répondit que les habitants du pays n'en faisoient jamais moins, pour les étran-

gers de quelque distinction. Arrivés à Quito, le gouverneur leur donna un appartement dans le palais de l'audience, & les traita splendidement les trois premiers jours, pendant lesquels l'évêque, les auditeurs, les chanoines, les régidors, & toutes les autres personnes de marque, paroissoient se disputer à qui leur feroit le plus de politesses. Les académiciens François vinrent par une autre route. Cette ville devoit être leur demeure ordinaire, & comme le centre de leurs travaux astronomiques. Les premiers jours furent employés à recevoir, à rendre des visites, & à satisfaire la curiosité du public autant que la leur. Ils commencerent ensuite à reconnoître le terrain pour leurs premières opérations; mais ils furent arrêtés par un de ces accidents qui humilient les philosophes, en leur faisant voir que la supériorité de leurs lumieres ne les met point à couvert des nécessités communes. La distance des lieux, & sur-tout le défaut de commerce direct entre la France & l'Amérique Espagnole, avoient re-

tardé les lettres de change qu'ils attendoient ; & dix-huit mois après leur départ de Paris , ils n'avoient pas encore reçu de nouvelles d'Europe. Celui d'entr'eux qui étoit chargé de l'administration des fonds , avoit écrit au vice-roi du Pérou la triste situation où ils se trouvoient ; & non-seulement deux mois s'étoient écoulés avant qu'il en eût une réponse , mais elle n'avoit pas été favorable.

„ Ainsi dénués d'argent , à trois mille lieues de leur patrie , ces savants se voyoient dans la nécessité de chercher un asyle , sans savoir à qui s'adresser. Un d'entr'eux se transporta à Lima , pour y faire usage de quelques lettres de crédit , qu'ils avoient sur les correspondants de France. Ce voyage eut tout le succès qu'ils s'en étoient promis ; & rien n'étant plus capable de troubler leurs travaux , ils les commencèrent dans la plaine d'Yaruqui , où j'assistois souvent à leurs opérations. Ils avoient aussi pour spectateurs une infinité de jeunes Indiens , pour qui ces savantes observations étoient des mystères impénétrables.

Ils ne concevoient pas ce que pouvoit faire un homme à genoux, au pied d'un quart de cercle, la tête renversée dans une attitude gênante; tenant d'une main un verre enfumé; maniant de l'autre les vis du pied de l'instrument; portant alternativement son œil à la lunette & à la division, pour examiner le fil à plomb; courant de temps en temps regarder la minute & la seconde à une pendule; écrivant quelques chiffres sur un papier, & reprenant sa première situation. Aucun de ces mouvements n'échappoit à leurs regards; & comme ces peuples sont d'excellents pantomimes, qu'ils ont le talent de contrefaire tout ce qu'ils voient, même ce qu'ils ne comprennent pas, on vit, au moment qu'on s'y attendoit le moins paroître sur l'arène, de grands quarts de cercle de bois & de papier peint, assez bien imités, & ces bouffons contrefaire les mathématiciens avec tant de vérité, que chacun d'eux ne put s'empêcher de s'y reconnoître. Tout cela étoit exécuté d'une manière si comique, que nos savants



étoient les premiers à rire de ces scènes burlesques.

„Après avoir suivi les académiciens dans la plaine , je les accompagnai sur les montagnes. Nous arrivâmes au sommet le plus élevé de Pichincha , le Vésuve de Quito , au pied duquel cette ville est située ; & vous ne sauriez croire ce que nous eûmes à souffrir de la rigueur du froid , & de la violence du vent. Outre ces deux incommodités , nous étions enveloppés d'un brouillard si épais , qu'à peine pouvions-nous distinguer les objets à sept ou huit pas de distance. Quand ces ténèbres venoient à s'éclaircir , & que les nuages par leur poids , descendoient vers la surface de la terre , alors ils paroissoient comme une mer , au milieu de laquelle notre rocher s'élevoit comme une île. Nous entendions le bruit des orages qui rouloient sur Quito & les lieux voisins. Nous voyions partir la foudre & les éclairs au-dessous de nous , & pendant que des torrens de pluie inondoient le pays d'alentour , nous jouissions d'une paisible sérénité. Le

ciel étoit clair ; le soleil tempéroit la fraîcheur de l'air ; le vent ne se faisoit presque plus sentir. Tout changeoit de face quand les nuages remontoient : leur épaisseur nous ôtoit la respiration ; la neige recommençoit à tomber , le vent à souffler ; & à chaque instant nous étions sur le point de nous voir emportés , avec nos cabanes , dans les précipices qui nous environnoient. Le craquement des rochers qui se détachent de la montagne , & l'ébranloient en tombant , augmentoit encore nos craintes. Il étoit d'autant plus effrayant , qu'on n'entendoit pas d'autre bruit dans ce désert ; & il n'y avoit point de sommeil qui pût y résister.

„ Toutes les fois qu'il tomboit de la neige , nous étions obligés de sortir de nos cabanes avec des pelles , pour ôter celle qui s'amassoit sur le toit , de peur que la hutte n'en fût écrasée. Nous avions à la vérité des domestiques ; mais ils étoient tellement engourdis par le froid , qu'on ne pouvoit les tirer d'une petite tente , où ils entretenoient un feu conti-

nuel. Notre nourriture consistoit en un peu de riz bouilli avec de la viande ou de la volaille , qu'on nous apportoit de Quito. Au lieu d'eau nous remplissions nos pots de glace , que nous faisions fondre auprès du feu ; & pendant que nous mangions , chacun étoit obligé de tenir son plat sur un réchaud.

„ Quelquefois la nuit nous surprenoit en plein champ , au pied de la montagne , où la nécessité nous contraignoit d'attendre le jour. Nos selles nous servoient de chevet , nos manteaux de matelas ; & nos mouchoirs soutenus de nos couteaux-de-chasse , formoient une espece de pavillon , qui nous fournissoit un abri contre le verglas. D'autres fois , nous avions à redouter l'éboulement des grosses masses de neige incorporée & durcie avec le sable , que nous prenions pour des bancs de rochers. Elles se détachotent du sommet de la montagne , & se précipitoient près de nos tentes. Nous étions réveillés par ce bruit que les échos redoubloient , & qui sembloit encore s'accroître dans le silence de la nuit.

„ Pendant que nous étions campés dans ce lieu , deux particuliers de Quito eurent la curiosité , peut-être au nom de toute la ville , de savoir ce que nous faisons si long - temps dans la moyenne région de l'air. Leurs mules les conduisirent au pied du rocher , où nous avions élu notre domicile. Mais il leur restoit à franchir deux cents toises de hauteur perpendiculaire , que l'on ne pouvoit monter , qu'en s'aidant des pieds & des mains. Nous les vîmes plusieurs fois abandonner la partie ; mais enfin , à l'envi l'un de l'autre , ils firent de nouveaux efforts , & parvinrent à notre poste , après avoir mis plus de deux heures à l'escalader. Nous les reçûmes agréablement ; nous leur fîmes part de toutes nos richesses. Ils nous trouverent mieux pourvus de neige que d'eau. On fit grand feu , pour les faire boire à la glace. Ils passerent avec nous une partie de la journée ; & le soir ils reprirent le chemin de Quito , où nous avons depuis conservé la réputation d'hommes extraordinaires. Personne ne pouvoit se persuader que l'unique

SUITE DU PÉROU. 205

motif des mathématiciens pour mener une vie si dure, fût de vérifier la figure de la terre. On étoit dans l'opinion qu'avec le secours des sciences magiques, ils alloient à la recherche des mines, & qu'ils entretenoient un commerce secret avec le diable. Deux Indiens qui avoient perdu leurs ânes s'adresserent à eux, & leur demanderent à genoux, ce que ces animaux étoient devenus, parce que rien, disoient-ils, ne leur étoit caché.

„ Autrefois Pichincha étoit un volcan ; & il y a eu quelques éruptions assez vives depuis la conquête. L'ouverture est dans un pic, dont le sommet est présentement couvert de sable & de matiere calcinée ; mais il n'en sort plus de feu, & l'on n'y voit aucune apparence de fumée. Cependant ceux qui habitent les environs, sont quelquefois alarmés par les bruits effrayants, que causent les vents renfermés dans les cavités de la montagne. Ils rappellent à leur esprit, ses anciennes dévastations, lorsque la ville & le pays voisin se trouvoient, pour ainsi dire, ensevelis sous un déluge de cendres.

„Ce vaste gouffre est séparé en deux, comme par une muraille ; & tout ce que nous y apperçûmes ne nous parut être que les débris écroulés de la cime, lors de son embrasement. Un amas confus de rochers énormes, brisés & entassés irrégulièrement les uns sur les autres, présente aux yeux une vive image du cahos. On a vu sortir de ce volcan, des cataractes de feu, qui s'ouvroient de nouvelles routes, en perçant les flancs de la montagne. Des cascades de neige à demi-fondue, se précipitoient dans la plaine ; une mer d'eaux bouillantes couvrait le terrain plusieurs lieues à la ronde, & rouloit dans ses flots pêle-mêle, des masses enflammées, des blocs de glaces, & des fragments de rochers.

„La vie des mathématiciens, sur le sommet glacé de Pichincha, fut comme le noviciat de celle qu'ils menerent pendant deux ans sur plus de trente montagnes différentes, sans autre soulagement que celui de l'habitude ; car leurs corps s'endurcirent enfin, & se familiarisèrent avec ces climats ;

comme avec la grossièreté des aliments. Ils se firent aussi à cette profonde solitude, ainsi qu'à la diversité de température qu'ils éprouvoient en passant d'une montagne à l'autre. Autant que le froid étoit vif sur les hauteurs, autant la chaleur étoit excessive dans les vallons qu'il falloit traverser. Enfin l'habitude les rendit insensibles au péril; & dans le plus fort du danger, l'honneur soutint toujours leur courage. En voyant de loin les éclairs qui avoient duré pendant plusieurs jours, la foudre qui grondoit sans interruption, la neige qui tomboit sans relâche, & couvroit la cime des montagnes, les habitants crurent un jour que tous ces savants avoient péri. Ce n'étoit pas la première fois qu'on en avoit fait courir le bruit; & dans cette occasion, on fit pour eux des prières publiques.

„ Mais ce ne furent pas là les seuls obstacles qu'ils eurent à combattre; ils se feroient crus trop heureux, s'ils n'eussent eu contr'eux que la rigueur des frimats. Il leur fallut encore es-  
sayer toutes les chicanes du barreau,

## 208 SUITE DU PÉROU.

dans la discussion de plusieurs procès qu'ils eurent à soutenir : destinée singulière pour des hommes qui , jusques-là , n'en avoient peut-être jamais connu que le nom ; plus singulière encore pour des académiciens , qui , au lieu de se livrer uniquement au principal objet de leur voyage , étoient obligés d'employer la moitié de leurs temps , à dresser des actes de procédures , à solliciter des juges , à donner de l'exercice aux procureurs & aux avocats. Ces procès étoient de trois sortes : matière civile , politique & criminelle.

„ Procès en matière civile : vous avez vu que le manque d'argent mettoit quelquefois les académiciens dans l'embarras : un jour ils furent obligés de vendre jusqu'à leurs habits & d'autres petits effets , pour avoir de quoi vivre. La nécessité où ils se trouverent à Quito , de faire ce petit commerce , les fit passer pour des contrebandiers , qui vendoient des marchandises prohibées. Plusieurs personnes déposèrent qu'elles avoient acheté de ces étrangers , & de leurs domesti-



## SUITE DU PÉROU. 209

ques , des aiguilles , des pierres à fusil , des chemises , des dentelles , des diamants , des bijoux , &c. Les informations furent envoyées au vice-roi ; un alcade visita les meubles , les hardes , les livres des académiciens , les instruments de mathématique ; mais rien ne lui parut de contrebande ; il dressa un procès-verbal , qui déchargea les accusés.

„ Procès en matière politique : c'étoit au sujet des pyramides qui furent construites à Quito , pour servir dans tous les temps à constater le travail des mathématiciens , & à en perpétuer la mémoire. MM. Juan & d'Ulloa s'opposèrent à la construction de ces monuments , apportant pour raison , que l'inscription latine qui devoit y être gravée , étoit injurieuse à la nation Espagnole , & personnellement à sa majesté catholique ; que d'ailleurs on avoit oublié d'y faire mention d'eux , quoiqu'ils eussent été associés aux mêmes travaux , qu'on avoit nommé deux ministres de France , sans parler de ceux d'Espagne ; & que pour le couronnement des pyramides , on avoit

mis une fleur-de-lys, ce qui bleffoit ; disoient-ils, l'honneur de la personne royale. Ils concluoient que l'inscription fût supprimée, & l'auteur admonesté.

„ De pareilles plaintes formées contre des étrangers, ne pouvoient manquer de faire impression ; mais sans entrer dans l'embarras de cette procédure qui fut fort longue, il suffit de savoir qu'ils en sortirent victorieux. Ils déclarèrent que, si les deux mathématiciens Espagnols, MM. Juan & d'Ulloa, n'étoient pas nommés dans l'inscription, ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puisqu'ils avoient refusé de l'être en qualité de coopérateurs, *cooperantibus* ; que ce terme leur ayant déplu, on avoit proposé d'y substituer ceux de *concurrentibus*, d'*auxiliantibus*, & que tout cela n'avoit pas été accepté ; qu'en conséquence, leur nom ne s'y trouvoit pas ; mais qu'on avoit laissé un espace vuide, où il étoit aisé de les insérer, si on pouvoit parvenir à les concilier ; que l'on ne concevoit pas comment on avoit pu soupçonner des François, de

manquer de respect pour un souverain du sang de leur roi ; qu'en disant que les pyramides avoient été érigées sous les auspices de sa majesté catholique, *auspiciis regis catholici*, c'étoit en parler avec plus de dignité, que si on eût mis *avec son consentement* ; que d'ailleurs il n'étoit pas possible de supposer qu'un ouvrage de cette nature s'exécutât sur les terres d'un souverain sans son agrément ; que les noms des ministres d'Espagne pouvoient paroître une circonstance étrangère, au lieu qu'on ne porteroit jamais le même jugement de ceux des ministres de France ; que ces derniers avoient été les promoteurs de cette glorieuse entreprise ; que les parties adverses pouvoient élever à leurs frais d'autres pyramides, sur lesquelles on ne leur contesterait pas la liberté de faire graver tout ce qu'ils jugeroient à propos.

„ A l'égard de la fleur-de-lys qui terminoit ces monuments, on faisoit voir que l'écusson entier des armes d'Espagne n'étoit pas propre à un couronnement isolé ; qu'on avoit suivi

un usage constant & conforme aux regles, en faisant servir d'ornement la piece principale des armoiries ; que l'inscription étant dédiée au roi d'Espagne, on avoit dû prendre les armes personnelles de Philippe V, qui régnoit alors ; que pour empêcher toute interprétation suspecte , il n'y avoit qu'à couvrir de la couronne d'Espagne, cette même fleur-de-lys, & qu'alors on ne pourroit plus douter qu'elle ne fût le symbole d'un monarque Espagnol, né prince de la maison de France.

„ Les académiciens finissoient par demander l'approbation de l'audience royale pour l'inscription. Ce tribunal rendit son jugement, qui portoit permission de faire élever dans la plaine d'Yaruqui, deux pyramides en mémoire de leurs observations sous la condition expresse, qu'elles seroient terminées par la couronne d'Espagne. L'inscription étoit approuvée dans toutes ses parties ; les noms des deux mathématiciens Juan & d'Ulloa y devoient être inférés, avec les qualités sous lesquelles ils avoient été en-

SUITE DU PÉROU. 213

voyés, pour assister aux opérations des académiciens de France.

„ Mais ces monuments célèbres dont la construction rencontra tant d'obstacles, ces fameuses pyramides qui devoient perpétuer la gloire de tant de savants dans les Indes, & éterniser les fruits de leurs travaux, ne subsisterent pas long-temps après leur départ. Un ordre de la cour d'Espagne en fit détruire jusqu'aux fondements ; & les pierres dont le centre marquoit les deux termes de la base, ont servi depuis à faire des meules de moulin.

„ Le troisieme procès étoit au sujet du meurtre de M. Seniergues, chirurgien envoyé avec les académiciens au Pérou, & qui y finit sa vie d'une manière tragique. Il se faisoit à Cuença, dans la place publique, un combat de taureaux. Seniergues, qui étoit tranquillement assis dans une loge, fut assailli par une populace armée & furieuse, animée par celui dont le devoir étoit de la réprimer. Le brave chirurgien se voyant attaqué, descend de sa loge, fait face à cette

## 214 SUITE DU PÉROU.

multitude, la contient quelque temps, puis en est poursuivi, enveloppé, défarmé, & enfin tombe percé de blessures mortelles. Une galanterie françoise étoit le sujet de la querelle : Seniergus avoit entrepris de défendre les droits d'une jolie femme, contre un amant qui l'avoit trompée.

„ Il s'éleva une émeute générale contre ceux de votre nation qui se trouverent présents ; presque tous coururent risque de la vie. Il y eut heureusement parmi les ecclésiastiques, & les moines des âmes charitables qui leur donnerent un asyle. Le blessé mourut au bout de quatre jours dans la maison des Jésuites. Les académiciens, pour honorer la mémoire du défunt, se crurent obligés d'intenter & de soutenir contre les meurtriers, un procès qui dura plus de trois ans. Les coupables furent condamnés à un bannissement qu'ils n'ont point gardé, à une amende qu'ils n'ont point payée ; & après le départ des François, ayant fait entendre de nouveaux témoins, ils ont été entièrement absous : seule-

ment le plus criminel prit le parti de se faire prêtre.

„ Malgré la loi qui défend de porter des poignards, ils sont tolérés parmi nous dans toute l'Amérique. Aussi dans les grandes villes, comme Lima, Quito, &c. il y a des tems où il ne se passe pas de semaine, quelquefois pas un seul jour qui ne soit marqué par quelque meurtre. L'abus des asyles est la principale cause de ce désordre. Un assassin sur le parvi d'une église, insulte à toute la justice séculière. Il est étonnant que l'excès du mal n'ait pas encore fait sentir la nécessité du remède.

„ Tandis que d'une part on chagrinoit les académiciens au Pérou, de l'autre on y rendoit des hommages à l'illustre corps dont ils étoient membres. L'université de Quito dédia une these à l'Académie royale des sciences de Paris, & la lui fit remettre avec la dédicace. L'une & l'autre étoient gravées sur une planche d'argent, avec une Minerve environnée de génies, qui, sous la figure d'enfants, formoient des jeux, avec les attributs des sciences mathématiques & physiques. L'Acadé-

mie en témoigna sa reconnoissance à l'université , par une lettre de remerciement „.

L'Espagnol, de qui je tiens tous ces détails, m'a appris qu'après sept ans de séjour au Pérou , plusieurs de nos savants argonautes étoient retournés dans leur patrie : M. de la Condamine, par la rivière des Amazones ; M. Bouguer, par la route de Carthagene & de S. Domingue. MM. Godin & de Jussieu ne quitterent le pays que plusieurs années après. Le premier accepta le titre de cosmographe de sa majesté catholique , & la chaire de mathématiques dans l'université de Lima. Il y a quelques mois qu'il est parti pour l'Espagne , où l'on assure qu'il a dessein de se fixer. M. de Jussieu fut retenu par un décret de l'audience de Quito , en qualité de médecin : les preuves qu'il avoit données de son habileté, & la confiance qu'on avoit dans ses lumieres, fit juger son secours nécessaire , dans un temps où la petite vérole ravageoit toute la province. Cette maladie ne regne pas ici continuellement ; & quelquefois il se passe sept ou huit ans , sans qu'on en ressent

aucune



SUITE DU PÉROU. 217

aucune atteinte ; mais lorsqu'elle commence à paroître , elle répand la désolation dans les campagnes. Outre sa malignité naturelle , on rejete une partie de ses malheureux effets sur le peu d'assistance qu'on donne aux malades. Ceux qui échappent ne doivent la vie qu'à la force de leur tempérament.

Je suis, &c.

*A Quito, ce 22 mai 1751.*



## LETTRE CXLIH.

## SUITE DU PÉROU.

**J**E crois, Madame, assez connoître actuellement la ville de Quito, pour entreprendre de vous en donner une idée. Elle est située dans l'intérieur des terres, sur le penchant du Pichincha, entre deux plaines spacieuses, qui se retrécissent en s'approchant de la montagne où elles se joignent. C'est là que la ville est placée, dans un terrain très-inégal, & sur les ruines même de l'ancienne Quito, bâtie par les Indiens. Cette position rend les rues fort irrégulières : les unes sont dans des fonds, les autres sur des hauteurs. Il est étonnant qu'avec des plaines si belles, si étendues, les Espagnols aient choisi une situation si désagréable. Peut-être n'imaginoient-ils pas qu'ils dussent y avoir un jour une si grande ville ; car en se servant de l'ancien emplacement, ils ne firent d'abord que substituer des édifices solides à de fragiles cabanes ;

mis par le séjour de Gonzalez-Pizarre , Quito devint une cité riche & florissante. Bientôt les deux plaines furent remplies de maisons de campagne , les terres cultivées , les champs émaillés de fleurs , & les côteaux couverts de nombreux troupeaux. Diverses collines fournissent des eaux abondantes , que des tuyaux souterrains conduisent dans les divers quartiers de la ville. Sa grandeur est , à-peu près , comme celle de Rouen : dans un terrain moins inégal , elle paroîtroit plus étendue.

La principale place est quarrée , & ses faces sont ornées de quatre grands édifices ; savoir , la cathédrale , le palais épiscopal , l'hôtel-de-ville , & celui de l'audience qui tombe en ruine. Au milieu est une très-belle fontaine ; & aux angles aboutissent quatre grandes rues , droites , larges , mais incommodes , par des montées & des descentes continuelles. Ce défaut ne permet , dans aucune partie de la ville , l'usage des carrosses ; on se contente de chaises à porteur pour les femmes ; les hommes vont à pied , accompagnés d'un domestique qui tient un parasol.

Les autres rues ne sont point ali-

gnées, & n'ont ni symmétrie, ni ordre, ni agrément. Quelques-unes sont traversées par les fentes de la montagne, & les maisons qui les bordent en suivent les détours & les courbures. Il y a de ces crevasses si profondes, qu'il a fallu faire des voûtes par-dessus pour soutenir les bâtimens; en sorte qu'une partie de Quito a ses fondemens sur des arcades. Les principales maisons sont fort vastes, & quelques-unes ont des appartemens assez bien distribués, quoique d'un étage seulement. Il y en a peu qui ne soient ornées de balcons; mais toutes ont les portes & les fenêtres basses & étroites, pour se mettre à l'abri du soleil ou du vent.

Outre la grande place il y en a d'autres assez spacieuses, environnées d'églises & de couvens. Celui de Saint François pourroit figurer entre les plus beaux édifices de nos moines d'Europe. Il est construit en pierres de taille, & a coûté des sommes immenses. Les autres, sans être de cette magnificence, sont embellis de tous les ornemens de l'architecture. On voit avec surprise la quantité d'argenterie, & de tapis

SUITE DU PÉROU. 221

précieux qui décorent les temples, principalement aux fêtes solennelles. Les monasteres de filles surpassent ceux des hommes, non par la richesse, mais par l'élégance & le goût des décorations.

La différence est étonnante, quand on passe de ces églises à celles des paroisses : tout annonce dans ces dernières le peu de soin, la mal-propreté, & l'indigence : à peine ont-elles le nécessaire pour célébrer avec décence le service divin. Plusieurs ne sont ni pavées ni couvertes ; le reste répond à ces marques de pauvreté & de délabrement. On compte à Quito sept églises paroissiales, deux colleges de jésuites, des Augustins, des Dominicains, des Récollets, des peres de la Merci, & plusieurs couvents de filles.

L'hôpital est desservi par les religieux de Notre-Dame de Bethléem, qui ressemblent à nos freres de la Charité. Cet ordre a pris naissance au Mexique. Son fondateur, nommé Bétancourt, descendoit, à ce qu'on prétend, d'un gentilhomme François, qui ayant enlevé une demoiselle, s'étoit retiré dans les isles Canaries.

L'exactitude de ces religieux à remplir les devoirs de leur état, a déterminé les principales villes du Pérou à les choisir pour administrer leurs hôpitaux.

Un des colleges gouvernés par les jésuites, est honoré du titre d'université; les gages des professeurs sont payés par le roi. Il est assez remarquable que la chaire de médecine soit toujours vacante, parce que personne ne se présente pour la remplir. Il y a douze places de fondation royale, pour les fils des auditeurs & des autres officiers civils & militaires.

L'évêque de Quito a plus de cent mille livres de revenu, & son chapitre, composé de quatorze chanoines, près de soixante mille. L'office divin se fait avec beaucoup de pompe dans la cathédrale; mais la fête qui se célèbre avec le plus d'apparat, est celle du saint sacrement. Toutes les cours, les officiers, & les personnes d'un rang distingué, ne manquent pas de s'y trouver, & d'y paroître avec tout le faste de l'orgueil-espagnol. Ce qui mérite le plus d'attention, ce sont les processions extraordinaires & les dan-

ses des Indiens qui accompagnent toujours ces dévotions d'éclat. Les maisons sont ornées de riches tapisseries, & les rues terminées par des arcs de triomphe, avec des autels de distance en distance, qui étalent une quantité étonnante de vaisselle d'or & d'argent. Cette splendeur, jointe à la richesse des habits, donne à cette fête une magnificence qu'on n'imité qu'imparfaitement dans nos villes d'Europe.

Un mois avant la célébration, les curés de la ville & ceux des environs, choisissent un certain nombre d'Indiens pour les danses, & leur font répéter celles qui étoient en usage avant la conquête. Leur musique consiste dans un fifre & un tambour, & leurs mouvements ne sont que des sauts, qu'ils font de très-mauvaise grace. La plupart s'habillent en femmes; & c'est à qui se distinguera le plus par le grotesque de sa parure. Ils ont une espece de masque formé de rubans, dont ils se couvrent le visage, mettent sur leurs bas de petites bottines, & y attachent des grelots, qu'ils prennent plaisir à faire sonner. Avec ce bizarre

vêtement ils forment des compagnies de huit ou dix personnes, passent des jours entiers à courir dans les rues, sans autre vue que de remplir un devoir de religion, ou peut-être parce que cet exercice les amuse. Ils le commencent un mois avant, & ne le finissent qu'un mois après la grande fête. Ils ne s'inquiètent alors, ni de leur travail, ni de leur famille, & ne font que courir, sauter, danser, sans marquer ni fatigue, ni ennui, ni dégoût, quoique le nombre de leurs admirateurs diminue chaque jour, & que les applaudissements se changent enfin en railleries & en mépris.

Cette apparence de dévotion ne suppose pas que ces peuples aient des notions fort éclairées sur le christianisme; il se trouve même très-peu de gens parmi eux qui l'aient sincèrement embrassé. S'ils assistent au service divin les dimanches & les fêtes, ils y sont forcés par la crainte des châtimens établis. Il y a quelques jours qu'un Indien ayant manqué à la messe, pour s'être amusé à boire, fut condamné au fouet, punition ordinaire dans pareil cas.



Après l'avoir subie sans se plaindre, il exécuta une autre partie de la loi, qui est d'aller trouver le curé, & de le remercier de son zèle à faire exécuter le précepte. Le pasteur lui fit une courte réprimande, avec une exhortation affectueuse de ne pas négliger les devoirs de la religion. A peine eut-il cessé de parler, que l'Indien s'approchant d'un air humble & naïf, le pria de lui faire donner le même nombre de coups pour le lendemain; qui étoit une autre fête, parce qu'ayant envie de boire encore, il prévoyoit qu'il ne pourroit pas assister à la messe. Ce que vous pourriez prendre pour malignité dans une autre nation, n'est ici, Madame, qu'un excès d'ignorance & d'imbécillité.

Ce qui empêche que la religion chrétienne ne prenne d'heureuses racines dans le cœur de ce peuple, outre la stupidité de son caractère, c'est qu'il conserve toujours une forte inclination pour le culte du soleil, son ancienne idolâtrie. Dans les grandes villes, où l'on doit supposer qu'il a pris plus d'attachement pour le christianisme, il y a ce-

pendant encore des jours où sa dévotion pour cet astre se réveille , & lui fait regretter un temps qu'il ne connoît plus que par tradition. Tel est le jour de la nativité de la Vierge , auquel les Indiens célèbrent la mort d'Atahualipa , par une espece de tragédie qu'ils représentent dans les rues. Ils sont habillés comme on l'étoit du temps des Incas. Ils portent les images du soleil & de la lune , leurs cheres divinités ; le reste du temps se passe à boire. Comme ils sont fort adroits à jeter des pierres avec la main & la fronde , malheur à qui tombe sous leurs coups pendant leur ivresse. Les Espagnols , si redoutés d'ailleurs de cette nation qui les regarde comme ses maîtres , ne sont pas en sûreté ce jour-là , & les plus sages se tiennent renfermés dans leurs maisons.

Un autre obstacle à la parfaite conversion des Indiens , est leur peu d'instruction , & la contradiction qu'ils remarquent entre la doctrine qu'on leur prêche , & les exemples qu'on leur donne. Chaque curé est un tyran qui les fait travailler à son profit , & rouer de coups au moindre

mécontentement. L'ordonnance les oblige, trois fois la semaine, à venir au catéchisme, & s'ils y arrivent un peu tard, la correction paternelle du pasteur est une volée de coups de bâton, appliqués dans l'église même; de sorte que pour se le rendre propice, chacun d'eux apporte son présent. Ce même curé, qui leur interdit le commerce des femmes, en a plusieurs, qu'il ne se donne seulement pas la peine de leur cacher. Quand les moines vont dans les campagnes faire la quête pour leur couvent, c'est une expédition militaire, où ils s'emparent de tout ce qui est à leur bienséance. Si l'Indien ne lâche point de bonne grace ce qui lui est extorqué, ils le chargent d'injures & de coups.

Entre les cours de justice qui se tiennent à Quito, la principale est celle de l'audience royale; elle ne diffère point des autres tribunaux de ce nom, établis en divers lieux de l'Amérique Espagnole, & je vous ai dit que cette juridiction répond à celle de nos parlements. L'audience de Quito s'étend jusqu'aux extrémités de la province, & l'on ne peut appeler

## 228 SUITE DU PÉROU.

ler de ses jugemens qu'au conseil des Indes , auquel même on ne doit avoir recours que dans le cas d'une injustice manifeste. Après elle vient la chambre des finances , qui reçoit les tributs des Indiens , les droits qui se perçoivent dans les douanes ; & toutes les sommes destinées à payer les honoraires des personnes en charges. Le corps-de-ville a ses officiers municipaux , l'inquisition ses commissaires , ses alguazils , &c.

On fait monter à cinquante ou soixante mille le nombre des habitants , & on les distingue en différentes classes , comme je l'ai dit de ceux de Carthagene. Les Espagnols sont les plus pauvres , parce qu'ils préfèrent la fainéantise aux richesses. L'exercice d'une profession leur paroît avilir leur dignité , qui consiste à n'être ni noir , ni mulâtre , ni indien. Les métifs , moins orgueilleux , apprennent divers métiers , & s'appliquent aux arts. Ils deviennent orfèvres , peintres , sculpteurs ; & l'on est d'autant plus surpris de la perfection de leur travail , que le plus souvent ils manquent des instrumens nécessaires. Ils laissent aux In-

diens les occupations purement mécaniques. Au reste, ces occupations se réduisent presque uniquement aux fabriques, à la culture des plantations, & au soin des bestiaux. Chaque village est obligé, par les ordonnances, de fournir tous les ans, aux métairies de son district, un certain nombre d'hommes, auxquels le prix de leur travail est assigné. Après une année de service ils s'en retournent, & d'autres leur succède. Quoique cette répartition regarde aussi les manufactures, on a renoncé à l'observer, parce que n'étant pas tous exercés au métier de tisserand, il y auroit peu d'utilité à tirer de ceux qui entendent mal cette profession. On se borne à prendre les plus habiles, qui se fixent dans les fabriques avec leurs familles, & enseignent le même art à leurs enfants. Outre le salaire annuel de ces sortes d'ouvrages, on donne à ceux qui se distinguent par leur industrie, des fonds de terre, & des bœufs pour les faire valoir. Ils défrichent alors, ils labourent, ils sement, ils bâtissent des cabanes, qui par degrés deviennent de gros villages, & la métairie une terre seigneuriale.

L'habillement des hommes du commun varie suivant leur castes : peu sont vêtus à l'Espagnole , & aucun ne l'est avec goût. Une casaque, une cape, des manches sans parements, des caleçons, &c. le tout plus ou moins riche, plus ou moins chargé d'or ou d'argent, selon l'état, la faculté, la condition de chaque particulier ; voilà en quoi consistent ces vêtements. Ils sont presque tous teints en bleu, seule couleur qui plaise à ce peuple. Aussi tire-t-on des côtes du Mexique, de l'indigo, dont il se fait une grande consommation dans les fabriques du pays.

La plupart des Indiens n'ont point de chemise ; ils se contentent d'un caleçon & d'une camisole de coton noir, qui a la forme d'un sac à trois trous : l'un au milieu pour passer la tête, & les deux autres à côté, pour les deux bras. Autour du cou, ils ont une dentelle large de quatre doigts, en manière de fraise, qui se rabat devant l'estomac & sur les épaules. La camisole ne descend que jusqu'aux genoux, & ils mettent par-dessus une espèce de manteau de serge,

SUITE DU PÉROU. 231

qui, avec un chapeau de la fabrique du pays, forme toute leur parure; & ils ne la quittent pas même pour dormir. Jamais ils ne changent rien à cette mode; jamais non plus ils ne se couvrent les jambes, ni ne portent de souliers, à moins qu'ils ne soient fort à leur aise, & alors ils ont des boucles d'or ou d'argent. Il n'entre pas plus d'art dans les habits des femmes, & l'on y remarque en général plus de richesse que de goût.

Les jeunes gens de distinction s'appliquent, dans les colleges, à l'étude de la scholastique, & très-peu aux belles-lettres, aux mathématiques, ou à l'histoire. Quand ils entrent dans le monde, l'unique exercice de ceux qui ne prennent pas le parti de l'église, est de visiter leurs biens de campagne. Ils abandonnent le commerce aux Européens, & vivent dans une indolence, dont ils ne sortent que pour se livrer à la débauche, qui est ici de tous les sexes, de tous les états, de tous les âges. Ils aiment le jeu, les femmes, les liqueurs fortes, & tous les vices attachés à ces différentes passions. Aussi

les maladies vénériennes sont-elles si communes dans ces contrées , que peu de personnes en sont exemptes , quoique souvent elles ne se manifestent point au-dehors. Ce qui les rend si générales , est le peu de soin que l'on apporte à les guérir. Il est vrai que le climat leur est favorable , & que rarement elles obligent de garder le lit. On voit des gens parvenir à une extrême vieillesse , sans que cette maladie , contractée dès l'enfance , les ait quittés un instant.

Le peuple de Quito est particulièrement adonné au larcin , & l'exerce avec une adresse qui tient de la subtilité de nos joueurs de gobelets. Les métiers , qui passent pour les filoux les plus hardis , en veulent principalement aux chapeaux des gens de condition , parce qu'ils sont , pour l'ordinaire , ornés de pierreries. Les voleurs qui aspirent à de plus grands profits , prennent le temps de la nuit pour appliquer le feu à la porte des magasins , font entrer leurs complices par l'ouverture , & demeurent dans la rue pour recevoir les marchandises. Cette audace est si com-



SUITE DU PÉROU. 233

mune , que les marchands sont obligés d'entretenir une garde bien armée , pour faire la patrouille dans les rues.

On ne croit pas ici que ce soit un crime de dérober les choses comestibles , ni les ustensiles de table. Un Indien qui se trouve à portée de prendre une piece d'argenterie , ou une volaille dans l'office , ne manque jamais de s'en saisir ; s'il est découvert , il s'excuse en disant qu'il n'a point eu de mauvaise intention , & c'en est assez pour établir qu'il n'est point coupable. S'il n'est pas apperçu , il n'y a pas de soupçons ni de preuves qui puissent constater le fait , lorsqu'il s'obstine à le nier.

Le langage qu'on parle dans toute cette province n'est point uniforme. L'Espagnol y est aussi commun que le Péruvien , & il y a dans ces deux idiomes , beaucoup de mots pris & corrompus de l'un & de l'autre. La langue Indienne est la première qu'apprennent les enfants , parce que c'est celle de leurs nourrices , & dans la suite ils se font un jargon mêlé , dont ils ne peuvent se défaire. Un Espagnol qui arrive d'Europe , a besoin d'un interprète pour les entendre.

On observe à Quito des variétés étonnantes de la part du climat. Le sommet des montagnes est couvert de neige ; l'intérieur est rempli de feux dévorants , & les vallées éprouvent toute l'ardeur d'une chaleur excessive. Suivant la situation des lieux , on y remarque tous les degrés du chaud & du froid. Un Européen curieux voit , avec un plaisir mêlé d'admiration , des plantes qui se dessèchent dans un champ , pendant que d'autres de la même espèce commencent à pousser ; & des fleurs qui perdent leur éclat , tandis que d'autres sont prêtes à s'épanouir. Le penchant des montagnes présente , en même temps , toutes les beautés & toutes les richesses des différentes saisons. Les plaines sont si agréables , la nature y répand ses dons d'une main si libérale , qu'on les préfère aux pays situés sous les zones tempérées. Les chaleurs ni le froid n'y sont jamais incommodes , & l'on y jouit sans cesse , & à la fois , des charmes du printems , & des richesses de l'automne. La douceur de l'air & l'égalité des jours & des nuits , y sont trouver mille délices. L'humidité nécessaire y

SUITE DU PÉROU. 235

est toujours entretenue , & il est rare qu'il se passe un jour sans que la terre soit favorisée des rayons du soleil. Il n'y a aucune différence sensible dans tout le cours de l'année , & l'on y porte indifféremment des étoffes légères , & des habits de drap ; il y régné des vents constants & modérés, qui , de quelque côté qu'ils soufflent , ne cessent de rafraîchir l'air.

Mais ces avantages sont balancés par beaucoup d'inconvénients : des pluies terribles & presque continuelles , y sont accompagnées d'éclairs , de tonnerres , & souvent d'affreux tremblements de terre , qui semblent menacer la nature de sa ruine. Après la plus belle matinée , les vapeurs commencent à s'élever ; l'air se couvre du nuages sombres ; le ciel est embrasé du feu des éclairs ; un orage épouvantable fait retentir les montagnes , & cause dans la ville , de fréquents accidents. En un instant elle se trouve inondée d'eau ; les rues sont changées en rivières , les places en étangs , & ce désordre dure jusqu'au coucher du soleil , où l'air redevient tranquille , le ciel pur & le temps serein. Si ces pluies cessent pendant

## 236 SUITE DU PÉROU.

quinze jours , tout Quito en est alarmé , & les habitants sont en prières pour obtenir leur retour. Durent-elles sans interruption , les vœux publics recommencent pour les faire cesser. C'est que la sécheresse produit des maladies dangereuses , & que l'excès d'humidité ruine les semences ; au lieu que des pluies interrompues servent , non-seulement à tempérer l'ardeur du soleil , mais à nettoyer les rues de la ville , qu'une mauvaise police laisse remplir de toutes sortes d'immondices.

Cette alternative d'humidité & de chaleur , donne au terroir une fertilité admirable , & une qualité excellente aux productions du pays. C'est ce qu'on remarque dans tout ce qui se mange à Quito. Le pain de froment , si rare dans la plupart des autres parties de l'Amérique méridionale , y est à très - bas prix , & seroit beaucoup meilleur , si les Indiennes , chargées du soin de le faire , entendoient mieux la façon de le pétrir & de le cuire. Le bœuf , le veau , le mouton , le porc , la volaille y sont aussi parfaits qu'en Europe , & se vendent quatre fois moins. Les autres especes de provisions

## S U I T E D U P É R O U . 237

suivent la même proportion. Les terres voisines du sommet des montagnes produisent du bled , de l'orge , & différentes sortes de racines & de légumes. Au-dessous sont d'immenses pâturages , où l'on voit paître de nombreux troupeaux. Leur laine employée aux vêtements , fournit de l'occupation à une infinité de bras. Quelques fermiers ne s'attachent qu'à nourrir des vaches , pour avoir du lait & du fromage , dont il se fait ici un commerce étonnant. Mais le goût des habitants est sur-tout déclaré pour les confitures : vous seriez surprise de la quantité de sucre & de miel qui se consomme pour cet usage. Toutes les tables sont couvertes de fruits ; ce sont les premiers plats qu'on y sert , & les derniers qui disparaissent. On emploie le suc de ces mêmes fruits , à relever la plupart des autres mets.

Tous les villages que j'ai vus jusqu'à présent , dans la province de Quito sont bâtis avec beaucoup d'irrégularité. La partie principale est l'église & le presbytere , qu'on nomme ici le *couvent* , parce que tous les curés n'étoient d'abord que des religieux. Ces bâti-

## 238 SUITE DU PÉROU.

ments ont quelque apparence de décence; mais le reste du village n'est composé que de huttes dispersées dans toute la campagne, où chacun a sa portion de terrain, qu'il cultive pour sa subsistance.

Le plus grand nombre des habitants sont des Indiens. Cette nation, pleine de rusticité, & plongée dans les plus profondes ténèbres de l'ignorance, est peu éloignée de cette barbarie qui rend les sauvages semblables aux bêtes féroces. On ne conçoit pas qu'un peuple, jadis assez sage, pour avoir fait des loix équitables, & formé un gouvernement aussi régulier que celui des Incas, ne conserve plus aucune marque de cette ancienne police. Peut-être ce changement est-il l'effet de la tyrannie de leurs nouveaux maîtres; car on ne sauroit supposer que la sagesse de cette administration n'ait été due qu'aux empereurs, & que des sujets conduits par des princes si éclairés, soient restés dans la grossièreté & l'ignorance. Dans l'état où ils sont aujourd'hui, leur imbécillité est si excessive, qu'à peine croit-on pouvoir les placer au-dessus des animaux. Leur

indifférence est si grande pour les choses du monde , que rien n'est capable d'altérer la tranquillité de leur ame. Ils sont également insensibles aux prospérités & aux revers. Quoiqu'à demi nus , ils paroissent aussi satisfaits que l'Espagnol le plus vain sous la richesse de son habillement. Tout ce qu'on peut nommer opulence , n'a pour eux aucun attrait ; les dignités excitent si peu leur ambition , qu'ils reçoivent , avec la même insensibilité , l'emploi d'alcade ou celui de bourreau , & passent de l'un à l'autre , sans marquer de satisfaction ni de mécontentement. Il leur est égal d'être exposé à la risée publique , ou de danser à leurs fêtes : ces deux situations leur paroissent à-peu-près les mêmes , parce qu'ils n'y voient qu'un spectacle qui les amuse. Les châtimens corporels leur sont plus sensibles , parce qu'ils leur causent de la douleur ; mais un moment après l'exécution , ils oublient la peine même. Dans leurs repas ils ne desirerent que ce qu'il leur faut pour les rassasier : les mets grossiers leur plaisent autant que les plus exquis , & dans le choix , je doute qu'ils préférassent les derniers ;

car plus l'aliment est simple, plus il est de leur goût.

L'intérêt a sur eux si peu de pouvoir, qu'ils refusent de rendre le plus petit service pour la plus grosse récompense, & l'on ne connoît aucun moyen de les fléchir. Qu'un voyageur s'égare, comme il arrive souvent au Pérou, & qu'il s'avance vers une cabane, pour s'informer du chemin & avoir un guide, l'Indien se cache, fait répondre par sa femme, qu'il n'est pas au logis, & se prive plus volontiers d'une réale, qui est le prix ordinaire de ces sortes de commissions, que d'interrompre son oisiveté. Les prières, les offres, les promesses ne peuvent l'engager à sortir. Il en est de même de toutes les occupations qu'on lui propose, & qu'il a la liberté de refuser. A l'égard de celles qui lui sont prescrites par ses maîtres, & pour lesquelles il n'est point payé, il ne suffit pas de lui dire ce qu'il doit faire; on est forcé d'avoir continuellement les yeux sur lui. Si l'on tourne un moment le dos, il s'arrête, & cesse de travailler, jusqu'au retour de celui dont il craint la présence.

Ces Indiens sont en général très-lents



lents dans tout ce qu'ils font ; de-là le proverbe du pays , pour tout ce qui demande du temps & de la patience : "c'est un ouvrage d'Indien,,. Dans leurs fabriques de tapis , de rideaux , de couvertures , toute leur industrie consiste à prendre les fils l'un après l'autre , & à les compter chaque fois pour les faire passer dans la trame. Ils font des années entières à achever une seule piece. Il est vrai que le défaut d'adresse & d'invention n'y contribue pas moins que leur lenteur naturelle. Joignez à cela une paresse excessive , que ni leur propre intérêt , ni celui de leur maître ne peuvent vaincre. S'ils ont des besoins indispensables , ils en laissent le soin à leurs femmes. Ce sont elles qui font leurs vêtements , préparent leur nourriture , composent leur boisson , tandis qu'accroupis , à la maniere des singes , ils les encouragent par leurs regards. Ils boivent dans l'intervalle , sans se donner le moindre mouvement , jusqu'à ce que la faim les presse , ou que l'envie les prenne d'aller voir leurs amis.

Leur penchant pour l'ivrognerie , est

si général, que la dignité même de cacique, ni l'office d'alcade, ne sont pas un frein qui les retienne. Lorsqu'ils ne peuvent plus se soutenir sur leurs jambes, ils se couchent pêle-mêle, sans s'inquiéter s'ils sont auprès de la femme d'un autre, ou près de leur sœur, de leur fille ou de leur mere. Tous les devoirs, dans ces occasions, sont oubliés jusqu'à ce que les curés se transportent sur le lieu de la débauche, & chassent devant eux cette troupe d'ivrognes.

Le christianisme ne les a pas encore guéris du préjugé, que la personne qu'ils épousent a peu de mérite s'ils la trouvent vierge. Aussi dès qu'un jeune homme a obtenu une fille des peres & meres, ils commencent à vivre ensemble comme mari & femme. Après s'être assurés de leur état dans cette familiarité, si l'époux découvre, dans la mariée l'espece de mérite qu'il desire, l'hymen se conclut; sinon, la fille est renvoyée aux parents, qu'on accuse de tromperie & de fraude. Cet usage est tellement établi, que les évêques & les curés perdent

leur peine à le combattre. Aussi la première question qu'on fait à ceux qui se présentent pour le mariage, est s'ils se sont éprouvés, pour les absoudre de ce péché avant que de leur donner la bénédiction nuptiale.

Jamais ces peuples n'iroient à confesse s'ils n'y étoient comme forcés ; & à chaque fois qu'ils y vont, il faut que le prêtre leur apprenne ce qu'ils ont à faire. Il commence par réciter avec eux le *confiteor* d'un bout à l'autre ; & s'il s'arrête, l'Indien s'arrête avec lui. Ensuite il ne suffit pas que le confesseur lui demande s'il a commis tel péché ; il faut qu'il assure qu'il l'a commis réellement, sans quoi le pénitent nieroit tout. Voyant que le prêtre insiste, il s' imagine qu'il est informé du fait par quelque moyen surnaturel ; & alors, non-seulement il avoue sa faute, mais il découvre toutes les circonstances, sur lesquelles il n'est pas interrogé. On a beaucoup hésité, dans un concile tenu à Lima, si l'on admettroit les Péruviens aux sacrements, à cause de cette excessive stupidité ; & il fut décidé qu'il n'y

auroit que les plus intelligents qui participeroient à la communion. Les femmes & les enfants se rendent régulièrement à l'église, parce qu'ils aiment à chanter : les hommes ne prennent plaisir qu'à sonner les cloches ; & si on leur ôtoit cet exercice, il seroit difficile de les faire aller à la messe. Aussi l'inquisition est-elle sans cesse occupée à les y contraindre ; & les détachements de la Sainte - Hermandad gardent l'entrée des temples, tant que dure l'office ou le sermon.

Au reste, cet abrutissement ne paroît venir que du peu de soin qu'on prend de cultiver leur esprit, sur-tout dans les campagnes ; car ceux qui sont élevés dans les villes, ont plus d'ouverture & moins de grossièreté. S'ils conservent encore quelques usages indiens, c'est par un reste de communication avec ceux qui sont moins policés. Les plus spirituels exercent l'état d'artisan, & sur-tout de barbier, auquel ils joignent ordinairement celui de chirurgien. Le commerce que cette profession leur procure avec les

premières personnes du pays , les élève au - dessus de leurs compatriotes , par l'esprit & par les manieres.

La province de Quito a été longtemps un royaume particulier , indépendant des empereurs. Elle fut conquise par le pere d'Atahualpa ; & comme il aimoit passionnément ce jeune prince , qu'il avoit eu d'une maîtresse chérie , fille du roi détrôné , il voulut lui laisser un établissement honorable , en lui accordant ce royaume , mais à titre de fief seulement , parce que , suivant une loi invariable , toutes les conquêtes devoient être annexées à la couronne. Vous avez vu comment , après la mort de ce monarque , Huascar , son fils aîné & l'héritier de son trône , perdit le sceptre avec la vie , & laissa à son frere l'empire du Pérou.

Soumis à la domination Espagnole , le royaume de Quito a été divisé en gouvernements , ces gouvernements en corrégiments , les corrégiments en bailliages. La réunion de toutes ces juridictions forme aujourd'hui l'audience royale , dont le ressort a plus de quinze

246 SUITE DU PÉROU.

cents lieues de circonférence. Mais une grande partie de cet espace est ou déserte, ou habitée par des nations barbares, peu connues même des Espagnols.

Je suis, &c.

*A Quito, ce 28 Mai 1752.*



---

LETTRE CXLIV.

*S U I T E   D U   P É R O U .*

**A**VANT que de partir pour la capitale du Pérou, je visitai les provinces septentrionales de l'audience de Quito, telles qu'Ibarra, Otavalo, &c. Ensuite pour nous rendre à Lima, nous prîmes notre route par Latacunga, Riobamba, Cuença, Loxa, Tumbez, Truxillo, que je ne vais que parcourir.

Saint-Michel d'Ibarra a pris le nom de sa ville principale. Elle est située dans une plaine spacieuse, arrosée par deux rivières qui rendent ce pays très-fertile. Son terrain est si humide & si mou, que les maisons s'y affaissent & s'enfoncent. On compte dans ce lieu, dix à douze mille habitants Espagnols ou de race mêlée, & beaucoup de couvents. C'est-là que les créoles du Pérou ont commencé à se croire meilleurs chrétiens que les autres peuples. Pendant que nous portions notre com-

## 248 SUITE DU PÉROU.

merce dans la mer du sud, ils prétendent se distinguer de nous par cette qualité. Un *Chrétien* & un *François* étoit leur manière de parler pour signifier un Espagnol & un homme de notre nation. On seroit pourtant d'autant plus fondé à leur contester ce titre, que la plupart des préceptes du christianisme sont fort altérés parmi eux. La loi qui défend la viande les jours d'abstinence, est d'abord très-mal observée. Ils ne se font aucun scrupule de manger les jours maigres, la tête, les pieds, les entrailles des animaux, & d'user de graisse de porc ou de bœuf au lieu d'huile ou de beurre. Ils ne connoissent d'autre office divin que la messe; & ceux même qui demeurent à plus de trois lieues de l'église, sont dispensés de l'entendre les jours de commandement. Toute la piété des créoles se réduit à la dévotion du rosaire, qui se récite publiquement, deux ou trois fois la semaine, dans chaque bourgade, aux processions nocturnes, ou en famille. Les religieux portent au cou leur chapelet, les séculiers sur leurs habits. Les uns & les autres le récitent pour le succès de leurs intri-



gues amoureuses. Ils y joignent diverses amulettes pour se garantir des forciers & du mauvais air, & si ce sont des femmes, pour se préserver du mal qu'elles craignent de ceux qui se passionnent pour leur beauté; c'est ce qu'elles appellent le mal des yeux. Mais la superstition qui l'emporte sur toutes les autres, c'est de se munir d'un habit de moine, dans lequel on se fait enterrer. Les religieux ont persuadé aux créoles riches, que plus ils seront inhumés proche de l'autel, plus ils participeront aux prières ecclésiastiques.

Non loin de la ville de Saint-Michel, est un lac fameux dans l'histoire des Incas, pour avoir été le tombeau d'une multitude d'Indiens, qu'un empereur y fit jeter à mesure qu'on les égorgeoit sous ses yeux. Les eaux en furent rougies; de-là leur est venu le nom de lac de sang.

Il y a, dans la même province, une multitude d'ânes sauvages, que les habitants prennent à la chasse. On s'assemble par troupes, les uns à pied, les autres à cheval; & l'on fait une battue pour resserrer ces animaux dans quelque vallon. Lorsqu'ils se voient

renfermés dans un cercle d'hommes ; ils cherchent à se sauver. L'un d'eux n'a pas plutôt fait une ouverture , que tous les autres le suivent à la file ; & l'on faist ce moment pour leur jeter des filets. Dès qu'ils sont pris , on les renverse ; on leur met des entraves aux jambes ; & pour les emmener plus facilement , on les accouple avec des ânes domestiques. Lorsqu'ils jouissoient de leur liberté , ils étoient fiers , hardis , courageux , mordoient & ruoient avec adresse ; & le meilleur cheval ne pouvoit les atteindre à la course ; mais , à la premiere charge qu'on leur met sur le dos , ils perdent leur légéreté & leur bravoure , & prennent cet air de lenteur & de stupidité qui est l'apanage de leur espece. On a encore observé qu'étant libres , ils ne peuvent souffrir que les chevaux approchent d'eux : s'ils en voient paroître un dans le champ où ils sont en troupes , ils se jettent dessus , sans lui donner le temps de fuir , & le mordent jusqu'à ce qu'ils lui aient ôté la vie. Lorsqu'on passe près de leurs retraites , on est étourdi du concert désagréable de leurs voix , mille fois répétées par

SUITE DU PÉROU. 251

les échos des collines & des vallées.

Le corrégiment qui suit vers le sud , est celui d'Otavalo. Le lieu principal est un grand bourg , où l'on compte dix-huit à vingt mille habitants , tant Indiens que Créoles. La situation m'en a paru admirable , & le terrain bien cultivé ; les fabriques d'étoffes y sont riches & en grand nombre ; on y fait des toiles de coton , des pavillons de lit , des courtes-pointes damassées , &c. J'ai vu semer l'orge & le froment , comme on plante nos petits pois ; on fait des trous dans les sillons , & l'on y jette cinq ou six grains. On assure que cette méthode , quoiqu'un peu longue , dédommage le propriétaire , par l'abondance de la récolte.

Cette même province offre pour la première fois à ma vue , de ces ponts de cordes , si communs au Pérou , pour le passage des rivières. Quand les poutres ne sont pas assez longues pour atteindre de l'un à l'autre bord , & qu'en conséquence les ponts de bois ne peuvent avoir lieu , on tord ensemble plusieurs lianes , dont on forme des espèces de cables , de la longueur qui convient à l'espace qu'on veut traverser.

L vj

fer. On les tend d'une rive à l'autre, au nombre de six pour chaque pont. Ceux des côtés sont plus élevés que les quatre du milieu, & servent de garde-fous. On attache en travers, sur les quatre autres, de gros bâtons, sur lesquels on ajoute des branches d'arbres; & c'est le sol où l'on marche. Il n'y a que les hommes qui y passent; on fait aller les bêtes à la nage; mais alors il faut qu'elles soient déchargées de leurs fardeaux, & que les Indiens transportent à l'autre bord, leurs bâts & leurs paquets.

On supplée quelquefois à ces sortes de ponts, par un autre cable de sept à huit pouces d'épaisseur, rendu d'un bord à l'autre, & fortement attaché à des pieux. La manière de passer est fort extraordinaire: de cette corde pendent deux grands crocs, qu'on fait courir dans toute sa longueur, & qui soutiennent un mannequin de cuir assez large pour contenir un homme. Les Indiens de la rive d'où il part, lui donnent une forte secousse, qui le fait couler d'autant plus rapidement le long du cable, que par le moyen de deux autres cordes, on le tire en même temps de l'autre bord.

Pour le passage des mules, il y a deux cables à peu de distance l'un de l'autre. On serre avec des fangles, le ventre, le cou & les jambes de l'animal. Dans cet état on le suspend à un gros croc de bois, qui court entre ces deux cables par le moyen d'une corde à laquelle il est attaché. Il est poussé avec tant de vitesse, que la première secousse le fait arriver à l'autre rive.

Latacunga est la capitale du corregiment de ce nom. Un tremblement de terre, à la fin de l'autre siècle, en fit périr presque tous les habitants. Les pierres, dont les maisons & les églises ont été rebâties, sont si spongieuses & si légères qu'elles nagent sur l'eau. La chaux s'y insinue parfaitement; & cette légèreté, jointe au peu d'élévation des édifices, semblent garantir aujourd'hui la vie des hommes, en cas de nouveaux accidents de cette espèce.

On tire ces pierres des carrières formées par les volcans. Celui de Coto-paxi, qui n'en est éloigné que de six lieues, creva avec beaucoup de violence, lorsque les Espagnols firent la conquête de ce pays. Depuis ce temps,

## 254 SUITE DU PÉROU.

il s'est embrasé plusieurs fois avec des effets encore plus terribles. Le bruit d'une explosion , arrivée en 1744 , se fit entendre , dit-on , à plus de cent lieues. Les eaux , en se précipitant du sommet de la montagne , firent plusieurs bonds dans la plaine avant que de se répandre uniformément ; ce qui sauva la vie à plusieurs personnes , sur la tête desquelles ce torrent passa sans les toucher. On assure que la flamme s'éleva à plus de dix-huit cents pieds de haut , & lança à plus de trois lieues de gros quartiers de rochers , témoins encore existants d'un fait qui semble passer les bornes de la vraisemblance. On voit un de ces éclats , plus gros qu'une chaumière d'Indien , au milieu de la plaine , sur le bord du grand chemin. Les cendres furent portées jusqu'à la mer à plus de quatre - vingt lieues de distance ; & dans l'espace de dix à douze lieues elles couvrirent les terres , jusqu'à ne plus laisser voir la moindre trace de verdure. Ce voile , qui dura plus d'un mois , fit périr un nombre prodigieux de bestiaux.

Almagro , qui fut , comme vous savez , un des premiers conquérants du

# SUITE DU PÉROU. 255

Pérou, jeta les fondemens de la ville & du corrégiment de Riobomba. Quelques familles de distinction, qui passèrent d'Espagne dans cette partie de l'Amérique après la conquête, prirent plaisir à s'établir dans cette ville. Les mœurs & les usages ne different pas de ceux de Quito, dont les principaux habitants tirent leur origine, & n'ont pas cessé d'y former des alliances. Le corps de ville est composé de régidors pris dans les familles nobles; & parmi eux, on élit annuellement les alcades ordinaires par les suffrages unanimes des autres citoyens : privilege unique dans toute l'audience, une seule voix contraire rend nulle l'élection.

Cuença, chef-lieu du corrégiment de ce nom, seroit la plus délicieuse ville du Pérou, par sa situation, par l'abondance de ses eaux, par la fertilité de son terroir, par la beauté de son ciel, si la paresse insurmontable des habitants ne leur rendoit tous ces avantages inutiles. Ce vice ne regarde que notre sexe; car les femmes sont si laborieuses, que leurs ouvrages en laine, & la teinture qu'elles savent leur

donner , font la ressource des familles , tandis que les hommes vivent dans une honteuse oisiveté.

C'est dans cette juridiction que se voient encore les restes de la forteresse d'Atuncanar , dont j'ai eu occasion de parler. Près d'un village peu éloigné de Cuença , est une colline d'où sort à gros bouillons , par diverses sources de quatre à cinq pouces de diamètre , une eau si chaude que les œufs y durcissent plus promptement que sur le feu.

Le fameux spécifique contre les fièvres intermittentes , connu dans toute l'Europe sous le nom de quinquina , croît en abondance dans le corregiment de Loxa. Les naturels du pays l'appellent *ganaperide* , & les Espagnols du Pérou , *bois de fièvres*. L'arbre qui produit ce merveilleux fébrifuge , est à-peu-près de la grandeur d'un cerisier ordinaire. Sa souche est médiocre , & donne naissance à plusieurs branches. Chaque rameau finit par des bouquets de fleurs , qui , avant que d'être épanouis , ressemblent pour la figure & la couleur à ceux de la lavande. Les feuilles sont lisses , assez



épaisses, larges de deux pouces, longues de trois, & faites en forme de fer de lance. On ne se sert, en médecine, que de l'écorce; on l'envoie en Europe sèche, facile à casser, épaisse de deux à trois lignes, rude extérieurement, couverte quelquefois d'une mousse blanchâtre, intérieurement unie, un peu résineuse, de couleur de rouille, d'un goût fort amer, astringent, & d'une odeur qui n'est pas désagréable.

On prétend que le hasard en fit faire la découverte à un Indien, qui, ayant la fièvre, but de l'eau d'un lac où quelques-uns de ces arbres étoient tombés, & fut guéri. Les Espagnols en donnerent la connoissance aux autres Européens; mais la faculté douta de son efficacité; & ce remède, quoique certain, éprouva d'abord des contradictions, comme toutes les nouveautés. Il produisit quelques mauvais effets; mais un Jésuite du Pérou, étant venu à Rome, invita tout son ordre à donner de la réputation à cette plante. Chacun d'eux guérissoit les fièvres, comme par enchantement; & dès-lors on appella le quinquina la *poudre des Peres*: les An-

## 258 SUITE DU PÉROU.

glois le nomment encore *la poudre Jésuitique*. S'il est vrai que cette fameuse société ait gardé pour elle l'or du Pérou, du moins nous a-t-elle fait part d'un de ses trésors, en nous apportant cette écorce merveilleuse. Quelques médecins s'élevèrent contre ce remède ; & l'on vit naître, de toutes parts, des écrits pour & contre cet excellent fébrifuge : mais à force d'en montrer l'utilité & d'en exagérer les vertus, l'usage en est devenu universel. On en fit un secret, qu'on vendit fort cher à Louis XIV ; & ce prince, en le rendant public, fit un grand présent à l'humanité.

Il croît, au Pérou, trois especes de quinquina, le rouge, le blanc & le jaune : les Indiens, qui en font commerce avec les Espagnols, ont soin de se munir d'un acte pardevant notaire, pour certifier que leur écorce est véritablement de Loxa, c'est-à-dire, la meilleure de toutes ; c'est celle que je viens de décrire.

Pour avoir du quinquina, on abat l'arbre, on le dépouille de son écorce, & la seule préparation est de la faire sécher. Depuis le temps qu'on coupe cette plante, il n'en resteroit plus,

si les graines qui tombent ne la reproduisoient.

Mais ce n'est ni l'utilité de cette écorce , ni la fertilité du terroir , ni l'abondance des moissons , ni la quantité des pâturages , ni la douceur du climat , qui font estimer le pays de Loxa , de Cuença , & divers autres cantons de la province de Quito : ce sont les précieux métaux , qui , par une infinité de ramifications , pénètrent toute l'étendue de ces différentes contrées. Les autres bienfaits de la nature n'obtiennent presque aucune considération de la part des Espagnols ; ils appellent pauvres , les provinces où l'on ne trouve que les commodités de la vie , & qui manquent d'or ; ils honorent du nom de riches , celles qui , avec beaucoup de mines , n'ont pas même de quoi nourrir les hommes employés à les exploiter. Cependant ces dernières ne sont proprement que des lieux d'entrepôts ; l'or & l'argent qu'on tire de leur sein , n'en sortent que pour passer ailleurs. On se hâte de les emporter fort loin ; & le pays dont ils sont la production , est celui dans lequel ils font le moins de séjour.

## 260 SUITE DU PÉROU.

La façon d'extraire l'or , consiste à creuser la terre de la miniere pour la charier dans un réservoir , où l'on fait entrer l'eau par un conduit. On remue cette terre ainsi transportée ; & les parties les plus légères sortent par un autre canal qui sert à l'écoulement de l'eau. On continue cet exercice jusqu'à ce qu'il ne reste plus au fond que les parties pesantes , c'est-à-dire , le sable , le gravier & le métal. On agite toutes ces matieres dans des seaux ; on en ôte les plus grossieres ; & il ne reste que l'or purgé de tous les corps étrangers. Ordinairement il s'y trouve en poudre , quelquefois en grains de différente grosseur. Ce travail est le partage des esclaves negres , tirés des comptoirs de Porto - Belo & de Panama. Une partie est employée au lavoir ; les autres charient la terre ; & il n'y a point d'interruption.

Dans le corrégiment de Loxa , l'or des mines n'est qu'à dix-huit , & même à seize carats ; mais cette mauvaise qualité se trouve tellement réparée par son abondance , qu'il rapporte plus de profit que le métal le plus fin. Les mines du Pérou sont à celui qui les

# SUITE DU PÉROU. 261

découvrir le premier. Il suffit de présenter une requête à la justice pour s'en assurer la propriété. On mesure d'abord sur la veine, deux cents quarante-six pieds en longueur, & cinquante en largeur pour celui qui en prend possession; & il choisit cette étendue dans la partie qui lui convient. Ensuite on en mesure quatre-vingt autres pour le prince; le reste revient au maître du terrain; qui en dispose comme il lui plaît. Ce qui tombe dans la part du roi, est vendu; mais ceux qui veulent opérer de leurs propres bras, obtiennent du mineur une veine à faire valoir; ce qu'ils en tirent est pour eux, en payant les droits du prince, & le loyer du moulin, qui est si considérable, que celui à qui il appartient, se contente le plus souvent de ce bénéfice sans faire travailler en son nom.

Ces moulins sont composés d'une grande pierre ronde, creusée en forme d'auge, dans laquelle on fait tourner une meule pour écraser le minerai. On y jette ensuite une certaine quantité de mercure, qui s'attache à l'or que la meule a séparé. Dans le même

## 262 SUITE DU PÉROU.

temps , l'auge circulaire reçoit un filet d'eau , conduite avec rapidité par un petit canal pour délayer la terre , qu'elle entraîne par un trou destiné à cet usage. Le métal incorporé avec le mercure tombe au fond , où il est retenu par sa pesanteur. On sépare l'or du vis-argent en le faisant fondre ; & c'est alors qu'on en connoît le poids & la valeur.

Suivant la qualité des mines , & la richesse des veines , cinquante quintaux de minerai donnent quatre , cinq ou six onces d'or. Quand ils n'en produisent que deux , le mineur ne retire que ses frais. De toutes les mines métalliques , celles de l'or sont les plus inégales. On poursuit une veine qui s'élargit , se retrécit , se perd , se retrouve , & cela dans un très-petit espace de terrain. Cette bizarrerie de la nature soutient les mineurs dans l'espérance d'arriver à ce qu'ils appellent la bourse : ce sont certaines veines qui enrichissent tout d'un coup celui qui fait cette heureuse découverte. Cette inégalité peut les ruiner : aussi voit-on plus rarement faire fortune à exploiter des mines d'or , que de tout

autre métal , quoiqu'il y ait moins de frais à le tirer du minéral. C'est par la même raison que les mineurs d'or sont privilégiés , & ne peuvent être exécutés pour le civil.

L'invincible aversion des Indiens pour les Espagnols , fait que les plus riches mines , dont ils ont entr'eux la connoissance , demeurent cachées , & par conséquent inutiles aux uns & aux autres ; car les Péruviens mêmes n'en tirent aucun parti pour leur propre usage ; ils aiment mieux vivre dans la misère. L'opinion commune est , qu'il y entre de l'enchantement ; & l'on raconte les plus étranges aventures de ceux qui ont entrepris de les découvrir : ce sont des morts subites , des apparitions de démons , des hommes enlevés dans les airs , &c. Mais parmi toutes ces causes de destruction , il n'y a de vrai que la trop grande abondance d'eau , dont les mines se trouvent quelquefois inondées.

On n'applique point les negres aux travaux souterrains , parce qu'ils y meurent tous ; les Indiens même y résistent rarement ; & rien n'a tant contribué à en diminuer le nombre. Lors-

qu'ils y ont passé quelque temps, le mercure les pénètre avec tant de force, que la plupart deviennent tremblants, & meurent hébétés. Les cruautés des corrégidors & des curés en ont aussi forcé plusieurs à s'aller joindre à diverses nations ennemies des Espagnols. Les autres, poussés à bout par la même dureté, n'aspirent qu'au moment de pouvoir secouer le joug. Ils font de temps en temps quelques tentatives ; mais comme il leur est défendu de porter les armes, on les apaise aisément par des menaces ou des promesses. De plus, les Espagnols se trouvent un peu renforcés par les esclaves noirs, pour lesquels ils ont plus d'égards que pour les Indiens ; depuis qu'il ne leur est plus permis de réduire ces derniers à l'esclavage. Les noirs, faisant fond sur l'affection de leurs maîtres, imitent leur conduite envers les naturels du pays, & prennent sur eux un ascendant qui nourrit une haine implacable entre ces deux nations. Les ordonnances sont d'ailleurs remplies de précautions pour empêcher qu'elles ne s'allient entre elles : il est défendu aux noirs & aux négresses d'avoir aucun commerce d'a-

mour



## SUITE DU PÉROU. 265

mour avec les Indiens & les Indiennes, sous peine , pour les mâles , d'être mutilés , & pour les femmes , d'être fustigés rigoureusement.

De la ville de Loxa , nous nous rendîmes à Tumbez , où l'on nous fournit un bâtiment jusqu'à Truxillo. Ces deux places appartiennent à l'audience royale de Lima. La premiere tire son origine d'une riviere , dont les environs , quoiqu'assez habités , l'étoient encore plus avant la conquête. Une partie des Indiens est passée dans les terres plus éloignées ; & il ne reste aucun vestige des ces anciens monuments , qui avoient causé l'admiration des Européens , à leur arrivée au Pérou. On y voyoit une forteresse bâtie par les Incas , & un temple fort riche , dédié au soleil , avec un monastere de vierges consacrées à son culte.

Truxillo , ainsi appelé du nom de la patrie de Pizarre , est un des premiers établissemens fondés au Pérou par les Espagnols. L'Amérique en a peu qui soient plus peuplés : il est fermé par un mur de briques ; & pour la grandeur , il peut être mis au rang des villes de la troisieme classe. Il n'est

qu'à une demi-lieue de la mer ; & deux lieues plus loin , on trouve le port de Quanquacho , où se fait tout le commerce maritime. Les maisons ont une assez belle apparence ; la plus grande partie sont de briques , ornées de portiques & de balcons : vous ne prendriez les autres , que pour de simples barraques. La crainte des tremblements de terre ne permet pas d'élever ces édifices ; il y en a peu qui aient un étage au-dessus du rez-de-chauffée.

Le corrégidor & l'évêque résident dans cette ville ; & outre le chapitre & les autres prêtres séculiers , il y a des couvents d'hommes & de filles , un college de jésuites , un hôpital , &c. Deux choses bien difficiles à concevoir , c'est , d'une part , la conduite des moines ; de l'autre , la bonne opinion qu'en ont les habitants. A juger de ces religieux par leur nombre , on pourroit croire que la dévotion est portée au plus haut degré parmi eux ; mais que ceux qui la professent à l'extérieur , sont loin de se conformer à cette apparence ! Les supérieurs consomment à leurs plaisirs les biens du monastere ,

& ne se font aucun scrupule de reconnoître les enfants qui naissent d'eux, de les entretenir même dans leurs maisons, comme autant de témoins de leurs débauches. Il faut pourtant excepter les jésuites de cette irrégularité générale & scandaleuse ; mais si lon ne peut leur rien reprocher du côté des mœurs, ils ne le cedent point aux autres en fait d'opulence ; il seroit même difficile d'apprécier tous leurs revenus. Le bon usage qu'ils en font, tant pour l'entretien de leur pharmacie, dont ils ont un soin particulier, que pour d'autres choses utiles à la société, à l'humanité, leur fournit encore mille moyens de les augmenter.

Quoique les Espagnols n'ignorent point combien la vie des moines est irrégulière, ils n'en conservent pas moins pour eux un respect qu'ils portent jusqu'à l'adoration. Les cordeliers & les dominicains sont principalement l'objet de ce culte ridicule ; & voici par quels moyens ces religieux entretiennent la vénération publique. Ils inventent des fêtes burlesques, dont l'aveuglement des peuples ne leur permet pas de voir toute l'extravagance. La

cérémonie commence la veille aux premières vêpres, par une procession des jacobins, qui vont solennellement de chez eux aux cordeliers. Dix hommes portent l'image de leur fondateur, saint Dominique, qui, escorté de toute sa troupe, va voir son ami saint François. Cette image, couverte de ce que l'art peut imaginer de plus riche en étoffe, est toute éclatante de petites étoiles d'argent, pour être aperçue de plus loin. Saint François informé de l'honneur que lui fait son ami, va au-devant de lui jusqu'à la moitié du chemin; & là, les deux saints se font de grands compliments par la bouche de leurs enfants; car quoiqu'on ait trouvé le secret de leur donner des gestes, on n'a pas encore pu inventer des ressorts pour les faire parler. Saint François, plus modeste que son ami, vient le recevoir en habit de moine; mais sous cette spécieuse pauvreté, il est tout environné d'arcs & de rayons d'or & d'argent, & sous ses pieds une si grande quantité de ces métaux, que dix-huit hommes, tout courbés, gémissent sous le poids d'un pareil fardeau. Quatre

géans de différentes couleurs, un blanc, un noir, un mulâtre & un Indien, vont au-devant des deux images. Ce sont des hommes d'osier, couverts de papier peint; mais à bien considérer leurs figures, leurs masques, leurs chapeaux, leurs perruques, on les prendroit plutôt pour de vrais épouvantails. Au milieu d'eux est une espèce de monstre, qui porte sur son dos un panier, d'où sortent des marionnettes qui sautent & dansent pour amuser le peuple. Enfin ils entrent dans l'église parmi un grand nombre de cierges, & de petits anges placés sur des tables, comme des poupées. On fait le soir un feu d'artifice, avec une illumination; & l'on finit par brûler le monstres & les géans. Le lendemain il y a sermon & grande musique. Pour rendre le jour plus solennel, on permet aux femmes d'entrer dans les couvents; elles visitent les cellules des moines; & le soir, on fait une autre procession, pour reconduire saint Dominique. Le culte des images est poussé jusqu'à l'idolâtrie. On ne voit que statues qu'on prend soin d'orner, & devant lesquelles tous le monde va

brûler de l'encens. Les moines quêteurs, à pied & à cheval, en portent dans les rues, qu'ils donnent à baiser aux passants pour une certaine rétribution.

Les Truxilliens sont un mélange de toutes sortes de races ; mais entre les Espagnols il se trouve des familles distinguées. Ce pays est riche en grains, en fruits, en légumes, en bestiaux ; & les Indiens, qui y apportent leurs denrées de cinquante lieues, y font régner en tout temps les commodités & l'abondance. Ils entreprennent ces voyages à peu de frais : leurs provisions de bouche sont renfermées dans un petit sac, rempli de farine d'orge grillée. Ce secours leur suffit pour une route de cent lieues. A l'heure du repas, ils s'arrêtent dans une cabane, où ils sont toujours sûrs de trouver de la chicha, ou près d'un ruisseau, dans les lieux déserts. Là ils prennent un peu de leur farine, qu'ils tiennent quelque temps dans la bouche avant que de l'avaler. Deux ou trois cuillerées appaisent leur faim. Ils boivent un grand coup par-dessus, & se trouvent assez fortifiés, pour continuer leur chemin.

La ville de Truxillo est environnée d'arbres & de bosquets, qui en rendent l'abord très-agréable. Des jardins bien tenus, bien cultivés, présentent un aspect riant, qui, joint à un ciel toujours pur, offre un séjour délicieux aux voyageurs, & aux habitants. A quelque distance est une rivière, dont les eaux sont conduites, par divers canaux, dans les différentes parties de cette charmante & fertile contrée.

En avançant toujours vers la capitale, nous trouvâmes plusieurs restes d'anciens édifices. Dans quelques endroits, nous vîmes des murs de palais; dans d'autres de larges fossés, qui bordoient les grandes routes. Le plus souvent c'étoient des forteresses, des châteaux situés convenablement, pour arrêter les ennemis. Nous ne voyagions ordinairement que de nuit, parce que tout ce pays étant couvert de sable, la réflexion du soleil est si violente, que les bêtes de charge sont accablées par la chaleur, ainsi que par le manque d'eau & de pâturages. Aussi reconnoît-on mieux les chemins par les os des mulets qui ont succombé.

## 272 SUITE DU PÉROU.

que par les autres traces de ces animaux. Ce n'est pas qu'il n'en passe continuellement pendant toute l'année ; mais le vent efface bientôt les empreintes de leurs pieds , & trompe les guides les plus expérimentés. Il est vrai que les voyageurs ont deux moyens de retrouver leur route : le premier est d'aller toujours directement contre le vent , & de l'avoir également derrière eux quand ils reviennent ; le vent du sud , qui y souffle régulièrement , rend cette règle infallible. Le second moyen est de prendre , de temps en temps , une poignée de sable , & de la porter au nez. La fiente & l'urine des mulets lui donnent une odeur forte , qui sert à faire distinguer le chemin. La terre est tellement inculte dans quelques endroits , que lorsqu'on rencontre de l'herbe , ou des arbrisseaux , on est assuré d'être dans le voisinage de quelque habitation. Elles sont toujours près des rivières , dont l'eau & la fraîcheur fertilisent le terrain , & font pousser cette verdure , qu'on ne trouve pas dans les lieux inhabités.

Nous approchions de Lima , dont je pays me parut jouir de la plus abon-



dante fertilité. Il ne manque aux agréments de la situation, que de la pluie pour arroser son terroir; mais l'industrie supplée à l'humidité que les nuages lui refusent, & rend la terre fertile, malgré la sécheresse du climat. J'ai déjà remarqué qu'un des principaux soins des Incas, & peut-être ce qui fait le plus d'honneur à leur gouvernement, étoit d'ouvrir des canaux, pour distribuer l'eau des rivières dans les différentes parties de leurs états. Les Espagnols ont trouvé ces ouvrages faits, & les ont conservés dans le même ordre. C'est par cette voie que toutes les compagnes de Lima sont arrosées; qu'on y cultive des champs spacieux d'orge & de froment, de grandes prairies pour la nourriture des chevaux, de vastes plantations de sucre, des oliviers, des vignes, des vergers & des jardins, qui produisent des fruits & des légumes dans une singulière abondance. A Quito, vous avez vu que les récoltes n'avoient point de saisons déterminées; au lieu qu'ici la terre se couvre de moissons, & les arbres se dépouillent de leurs feuilles, selon le cours ordinaire de la nature. Les plantations d'oliviers

274 SUITE DU PÉROU,  
ressemblent à dépaissés forêts tant par la hauteur & l'étendue des arbres, que par la grosseur & la force des feuilles. Comme on ne les taille jamais, leurs branches sont tellement entrelacées les unes dans les autres, que la lumière ne peut pénétrer au travers. La seule culture qu'ils demandent, est de nettoyer les rigoles qui conduisent l'eau au pied de chaque arbre. Avec des soins si légers, les habitants recueillent une grande quantité d'excellentes olives, qui se conservent marinées à la manière de celles d'Europe, & dont on tire une huile préférable à celle d'Espagne.

Quelqu'éloge qu'on puisse faire, en général, de tous les fruits du Pérou, il n'y en a point qui égalent ceux de Lima. On les mange frais pendant toute l'année; parce que les saisons étant alternatives dans les montagnes & dans les vallées, lorsqu'ils cessent d'un côté, ils mûrissent de l'autre. On fume les terres avec la fiente de certains oiseaux de mer, qui se ramasse dans quelques isles voisines de la côte. Ces animaux, après avoir employé tout le jour à chercher leur nourriture, vien-

SUITE DU PÉROU. 275

nent se reposer la nuit dans ces isles , & s'y rassemblent en si grand nombre , que le terrain est entièrement couvert de leurs excréments. On les enleve avec soin ; & on les emploie principalement dans les champs semés de maïs. On en met un peu à chaque tige ; & on l'arrose en même temps. Quelques personnes croient que ce fumier n'est autre chose que la terre même de ces isles , qui a la propriété d'exciter une fermentation dans le sol , avec lequel elle est mêlée. Cette opinion est fondée sur la quantité prodigieuse qui s'en enleve tous les ans , & sur les expériences qu'on a faites : en creusant le terrain jusqu'à une certaine profondeur, on lui a reconnu la même qualité, qu'à la superficie la même couleur , la même chaleur , la même odeur.

Je suis , &c.

*A Lima , ce 4 juillet 1751.*

M. vj

## LETTRE CXLIV.

## SUITE DU PÉROU.

**Q**UEL triste spectacle, Madame ; offre à la vue d'un étranger, la ville de Lima, depuis l'affreux tremblement de terre qui a renversé cette capitale du Pérou ! Mon dessein n'est pas de vous la représenter telle qu'elle est actuellement ; depuis l'événement terrible qui l'a ruinée de fond en comble, ses pertes ne sont point réparées ; & tout y retrace encontre, aux yeux épouvantés, l'horrible image d'un bouleversement universel.

Ce fut à la fin d'octobre de l'année 1746, sur les dix heures & demie du soir, que se firent sentir les premières secousses ; & dans l'espace de quatre minutes, que dura leur plus grande force, toute la ville fut renversée. Le mal fut si prompt, & le ravage si général, que la fuite n'étoit pas un moyen d'éviter le danger. Les uns se trouvèrent ensevelis sous les ruines des mai-

sons, les autres écrasés dans les rues par la chute des murailles. Il n'est point d'exemples d'un événement si lamentable; & il est difficile que l'imagination puisse se faire un tableau fidele d'une pareille calamité. Représentez-vous toutes les églises détruites, toutes les maisons abattues. Mais, quoiqu'il n'en soit pas resté ving-cinq sur pied, de soixante mille habitants dont la ville étoit composée, il n'en a pas péri la douzieme partie. Les uns furent garantis dans les cavités que formoient les ruines mêmes; les autres se trouverent sur le haut de ces débris, sans savoir comment ils y avoient été portés; car dans une conjoncture aussi pressante, personne n'eut le temps de délibérer; & quand on l'auroit eu, il n'y avoit aucun lieu où l'on pût se croire en sûreté. La terre secouoit les bâtimens avec tant de violence, que chaque choc en détruisoit la plus grande partie, dont le poids achevoit en s'écroulant la destruction de tout le reste. Des deux tours de la cathédrale, l'une fut renversée jusqu'à la hauteur de la nef, l'autre jusqu'à l'endroit où sont les cloches; & l'église a été entièrement

## 278 SUITE DU PÉROU:

écrasée & bouleversée par leur chute. Le magnifique arc de triomphe, qu'avoit fait construire sur le pont le dernier vice-roi des Indes, & au haut duquel il avoit placé une statue équestre de Philippe V, cet ouvrage si frappant par la majesté & la richesse de son architecture, a été abymé & réduit en poudre. Le palais de l'audience, le tribunal de l'inquisition, l'université, les colleges & tous les édifices de quelque distinction, ne conservent que de légers vestiges de leur ancienne forme. Ces chocs se succédoient avec rapidité ; & l'on compta près de deux cents secousses en moins de vingt-quatre heures. Jusqu'au mois de février de l'année suivante : on en observera plus de quatre cents, dont quelques-unes, quoique plus courtes que la première, se firent sentir avec autant d'impétuosité, & non moins de dommage.

A la même heure, le fort de Callao éprouvera le même désastre ; il n'y eut que quelques tours, & une partie des remparts qui résisterent aux premières secousses ; mais la perte des édifices n'eut rien de comparable à la terrible

catastrophe qui suivit l'ébranlement. Callao étoit le port de Lima , situé à deux lieues de cette ville , sur une pointe de terre qui ne s'élevoit pas de dix-pieds au-dessus de l'eau. La mer s'y débordoit quelquefois avec tant de fureur , qu'elle atteignoit presque le haut des murs. La plupart des maisons n'avoient qu'un étage. On y voyoit le magnifique palais du vice-roi , & l'hôtel du gouverneur dont on admiroit la structure. La mer s'étant retirée , comme on l'avoit vue dans d'autres temps revint furieuse en élevant des montagnes d'écume , & tomba sur le fort , dont elle fit un abyme d'eau. Elle s'éloigna une seconde fois , pour revenir avec plus de violence ; & par une nouvelle inondation , elle engloutit si généralement cette malheureuse ville , qu'il n'y resta qu'un pan de muraille du fort de Sainte-Croix , comme un vestige de cette horrible dévastation. De vingt-quatre vaisseaux qui étoient dans le port , dix-neuf furent submergés : les autres enlevés , dit-on , par la force des eaux , demeurèrent à sec à une distance considérable du rivage. On ajoute , pour achever de donner

## 280 SUITE DU PÉROU.

une idée de ce désastre , que la mer transporta l'église des augustins presque entière jusqu'à une île assez éloignée , où on la retrouva.

Les gens de Callao , qui se montoient à plus de quatre mille , périrent dans ce déluge , à l'exception d'environ deux cents qui eurent le bonheur de se sauver. C'étoient ceux qui , étant à bord des quatre vaisseaux , furent transportés au-delà du port. Vingt deux autres personnes durent la vie à ce même pan de mur , qui sert encore comme de monument au malheur de cette ville. On a su d'eux , que plusieurs habitants s'étaient saisis de quelques planches , avoient flotté long-temps au-dessus des eaux , mais que le choc & la force des vagues les avoient brisés contre des écueils. Comme l'eau monta à plus d'une lieue , ceux qui avoient pu prendre la fuite furent engloutis au milieu du chemin.

Il est difficile de calculer la perte qui s'est faite dans cette ville. On fait qu'elle a dû être immense , parce que les grandes boutiques , qui formoient le principal dépôt du commerce étoient alors remplies de grains , de suif , d'eau-



de-vie , de cordages , de bois , de fer , d'étain , & de toutes sortes de marchandises & de provisions. On évalua à plus de six cents millions , le montant des sommes qu'il en auroit coûté , pour remettre les choses dans l'état où elles étoient avant le désastre.

Pendant l'affreuse nuit qui anéantit Callao , les habitants de la capitale se flattoient d'y trouver un asyle & des secours. Leur douleur devint donc un véritable désespoir, lorsqu'ils apprirent que cette ville n'existoit plus. La nouvelle en fut apportée par des soldats que le vice-roi avoit envoyés sur les côtes. Il se conduisit dans cette triste circonstance , avec un zèle , une activité , un courage & une prudence qui lui ont mérité les éloges de toute sa nation. Sans lui la faim auroit achevé de détruire tous les malheureux échappés aux tremblements de terre. Les vivres qu'on attendoit de Callao étoient perdus , les fours de Lima détruits , les moulins renversés. En un mot , plus de cinquante mille personnes se trouvoient sans pain. Dans cette horrible confusion , il ne se déconcerta point : il envoya à tous les baillis des pro-

## 282 SUITE DU PÉROU.

vinces voisines, ordre de faire voiturer au plutôt toutes les farines de leur district. Il rassembla les maçons, les boulangers, les bouchers, les fit travailler nuit & jour, pour remettre en état les moulins, les fours & les boucheries. Ayant reçu avis que les côtes étoient couvertes de cadavres qui demeuroient sans sépulture, & que la mer jettoit à chaque instant sur le rivage une quantité prodigieuse de meubles, il donna sur le champ des ordres pour faire enterrer les morts, & nomma des officiers pour retirer les effets, & en tenir un registre exact. Il fit défense à tout particulier, sous peine de la vie, de rien ramasser. Il y eut deux potences de dressées, l'une à Lima, l'autre à Callao; & quelques exemples de sévérité tinrent tout le monde dans le devoir. La police qu'il établit, prévint les crimes de vol & d'assassinat que la confusion favorisoit; & dès que la terre parut avoir repris son assiette, il fit dresser des plans de réédification des deux villes de Lima & de Callao, dont M. Godin, qui, comme je vous l'ai dit, étoit alors professeur

de mathématiques, eut la direction.

Quelque subits que soient les tremblements de terre au Pérou, ils ont toujours quelques signes qui les précèdent. Une minute avant le choc, on entend un bruit souterrain qui se répand en divers endroits, & ressemble tantôt aux mugissements des taureaux, tantôt à une décharge d'artillerie. Les animaux ont toujours les premiers pressentiments du malheur qui doit arriver. Les chiens poussent des hurlements effrayants. Les bêtes de charge s'arrêtent, & par un instinct naturel, écartent les jambes pour se tenir plus fermes, & être moins exposées à tomber. Les hommes, effrayés de ces présages, quittent leurs maisons, se sauvent dans les rues, & courent vers les grandes places, pour chercher une sûreté qu'ils ne trouvent point sous leurs toits. Ils sortent nus, si c'est la nuit qu'arrive le malheur; & la présence du danger leur faisant oublier toutes les règles de la modestie, ils ne se donnent pas même le temps de mettre leur chemise, que la plupart avoit quittée en se couchant. On voit alors tant de figures

singulieres, qu'il seroit difficile de tenir son sérieux, si dans ces terribles instans, l'on n'étoit soi-même occupé par d'autres objets. Joignez à cela les cris des enfans, les lamentations des femmes qui invoquent les saints, celles des hommes même, qui sont trop effrayés pour ne pas faire paroître leur terreur, & vous n'aurez encore qu'une foible idée de cet affreux théâtre de consternation & d'horreur. Cet effroi universel n'est point terminé après les premières secousses; personne n'ose retourner chez soi, crainte qu'elles ne se renouvellent. En effet, il arrive souvent que les maisons tombent par de nouveaux chocs après avoir été affoiblies, & ébranlées par les premiers.

Ces convulsions épouvantables, de la nature n'ont aucune régularité, ni pour la durée, ni pour la violence; mais il n'y a jamais assez d'intervalle de l'une à l'autre, pour qu'on ait le temps d'en oublier les effets. Il se passe rarement un mois dans cette ville, sans qu'on en ressente quelque secousse; mais des bouleversements, tels que celui que je viens de peindre, sont

# SUITE DU PÉROU. 285

quelquefois un demi-siècle sans se répéter. Avant celui qui causa tant de dommages à Lima en 1687, les récoltes d'orge & de froment étoient si abondantes dans le pays, qu'elles suffisoient aux besoins des habitants, & qu'ils étoient dispensés d'en tirer d'ailleurs. Mais après cet accident, le terroir changea tellement de nature, que le bled pourrissoit, sans pousser de germe. Cette altération fut attribuée à la quantité de vapeurs sulphureuses & de particules de nitre, qui étoient restées dans la terre. Les propriétaires furent obligés d'employer leurs champs à d'autres usages : ils y mirent de la luzerne, & y planterent des cannes de sucre, qui n'étoient pas sujettes aux mêmes inconvénients, & dont ils tiroient plus de profit. Cette stérilité de grains dura quarante ans, après lesquels on s'apperçut que le terrain s'amélioroit, & se disposoit à reprendre sa première fertilité. Mais, soit que l'on trouvât plus d'avantage dans les nouvelles productions, soit que les laboureurs se soient moins appliqués à la culture du froment, il est certain qu'on n'a pas eu autant de

bled, qu'on en recueilloit auparavant. Quoique le dernier tremblement de terre ait pu produire le même effet, on s'en inquiète moins, depuis qu'on s'est ouvert un commerce de grains entre cette ville & le Chili.

Avant ce dernier malheur, Lima, cette reine des cités de l'Amérique méridionale, étoit dans le moment de son plus grand éclat. Aussi est-ce l'instinct où je veux la peindre d'après les relations qui m'ont été faites, par des témoins encore existants de son ancienne splendeur. On la nomma d'abord la ville des rois, parce que François Pizarre la fonda, dit-on, vers le temps de l'épiphanie; d'autres croient qu'elle fut ainsi appelée en l'honneur de Charles-Quint & de Jeanne sa mère, reine d'Espagne. Dans la suite elle prit le nom de Rimac, de la rivière qui baigne ses murs, ainsi que de la grande & belle vallée dont cette capitale occupe le centre, sans aucunes bornes pour la vue. Les Espagnols, par corruption ont donné le nom de Lima à la ville seulement, sans rien changer à celui de la rivière & de la vallée.

Un grand & magnifique pont de pierre , qui traversoit le fleuve aboutissoit à une arcade , & conduisoit à la place royale , au milieu de laquelle étoit une fontaine remarquable par sa beauté & par sa grandeur. Une statue de bronze qui en faisoit le sommet , représentoit la renommée environnée de quatre bassins. L'eau jaillissoit de sa trompe , & de la bouche de huit lions de même métal , qui relevoient ce monument. Les édifices les plus somptueux concouroient encore à l'ornement de cette place : les principaux étoient la cathédrale , le palais de l'archevêque , celui du vice-roi , l'hôtel-de-ville & les prisons. Lima a la forme d'un triangle , dont le plus grand côté s'étend le long de la rivière. Elle est environnée d'un mur de briques , flanqué de trente-quatre bastions ; mais sans plate-forme ni embrasures , parce qu'on ne s'est proposé que de la mettre à couvert de surprise de la part des Indiens. Dans toute l'enceinte , on comptoit sept portes & trois poternes.

De l'autre côté de la rivière , est un fauxbourg nommé Saint-Lazare , considérablement augmenté depuis quel-

## 288 SUITE DU PÉROU.

ques années. Toutes les rues, de même que celles de la ville, sont pavées, larges, droites, parallèles, se coupent à angles droits, & forment des quartiers de maisons d'une égale grandeur. Elles sont traversées par des canaux tirés du fleuve, dont les eaux passent sous des voûtes, & contribuent infiniment à la propreté. Chaque propriétaire a donc chez lui un petit ruisseau pour son usage, & la plupart un jardin qu'il arrose. Il y a sur le bord de la rivière, une promenade de cinq grandes allées d'orangers, où toute la noblesse de Lima se rend chaque jour, à cinq heures en voiture.

Les édifices, quoique très-bas pour la plupart, ne sont pas d'un aspect désagréable ; & tout l'intérieur est peint de fleurs & de paysages assez bien exécutés. Pour que ces bâtimens résistent mieux aux tremblements de terre, leurs parties principales sont de bois, ajustées avec des mortoises dans les solives du toit & du plancher. On couvre toutes ces pièces d'osier ou de cannes, en dedans & en dehors ; & l'on met à l'extérieur une couche de terre glaise, sur laquelle on peint des fa-  
çades



çades en forme de pierres de taille. On y ajoute des corniches & des portiques également figurés, qui en imposent à la vue ; & je crus d'abord en arrivant, qu'ils étoient construits avec les matériaux qu'on n'avoit fait qu'imiter. Les toits sont plats & unis, & n'ont que l'épaisseur nécessaire pour garantir du vent & du soleil. Comme il pleut rarement à Lima, on n'a pas besoin d'autres précautions. Par cette construction, les maisons sont moins en danger que si elles étoient bâties de matériaux plus solides. Tout l'édifice se prête au mouvement de la terre ; & les fondemens étant liés avec les autres parties, suivent la même impression. En souffrant le choc, elles peuvent bien être endommagées ; mais il est difficile qu'elles soient renversées. Une chose remarquable, c'est de voir dans le voisinage de cette ville, les murs d'une ancienne bourgade, qui, quoique bâtis sur la superficie du sol, sans mortier & sans ciment, ont résisté jusqu'à présent aux plus violentes secousses de tremblement de terre ; tandis que les plus solides édifices, élevés par les

architectes Espagnols, ont succombé. On assure que les Indiens, remarquant la méthode de leurs premiers conquérants, se moquoient d'eux, & disoient que les Castillans creusoient des tombeaux pour s'enterrer. Mais ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'après avoir vu ces nouvelles villes si souvent changées en ruines, & connoissant l'ancien usage des naturels du pays, on ne se soit pas corrigé dans l'espace de deux siècles. Le plaisir d'avoir des maisons spacieuses & des appartemens commodes, l'emporte sur la crainte continuelle d'être écrasés par leur chute.

Les églises de Lima étoient presque toutes bâties de pierre, embellies de peintures, & superbement décorées. Celles des Dominicains, des Franciscains, des Augustins, des peres de la Merci & des Jésuites se distinguent le plus, après la cathédrale, par leur magnificence. On est étonné de la pompe & de l'opulence qu'elles étalent, particulièrement aux fêtes solennelles. Les autels depuis leur base jusqu'au couronnement, sont couverts d'argent massif, travaillé en diver-

ses sortes d'ornemens ; mais le goût & la façon ne répondent pas à la richesse de la matière. Les murs sont revêtus de tentures de velours , garnies de franges & de houppes d'or & d'argent , & par intervalle , de meubles émaillés de ces deux métaux. Des candelabres de six à sept pieds de haut , rangés sur deux files , bordent toute la longueur de l'église ; dans les intervalles sont placées des statues d'anges sur des piédestaux , avec des vases incrustés de pierres , des reliquaires précieux , & tout ce qui peut donner le plus d'éclat au service divin. Les étoffes pour les habillemens sacerdotaux sont toujours choisies parmi les plus belles , les plus chères qui arrivent d'Europe ; & en général , tout ce qui sert à décorer les lieux saints , est , dans chaque espèce , ce qu'on peut trouver de plus rare. J'ose dire même que les ornemens les plus communs , ceux qu'on expose ici les jours ordinaires , surpassent en richesse & en magnificence , ceux qu'on étale avec ostentation dans nos villes de France pour les plus grandes solennités.

La plupart des maisons religieuses étoient vastes, les appartements spacieux & bien distribués; leurs églises sur-tout avoient une apparence majestueuse; & celles qui n'étoient bâties que de bois, imitoient si parfaitement la couleur de la pierre, qu'il falloit les toucher ou les voir de bien près pour être détrompés. La hauteur des tours étoit médiocre, tant à cause des tremblements de terre, qui ne permettent pas de les élever, que pour les mettre en état de supporter le poids des cloches, qui, par le nombre & la grosseur, peuvent le disputer à celles d'Europe. Tous ces couvents sont fournis d'eau aux dépens de la ville, non de celle des ruisseaux, qui, comme je l'ai dit, vient de la rivière par des conduits souterrains, mais d'une eau de source, par le moyen de différents tuyaux. Aussi sont-ils obligés d'entretenir une fontaine dans la rue, pour l'usage des pauvres gens qui ne peuvent en avoir dans leurs maisons.

La ville de Lima est la résidence ordinaire des vice-rois du Pérou. Leur gouvernement n'est que triennal; mais par des ordres particuliers du souve-

rain, ils peuvent être continués plus long-temps. Leur autorité est absolue ; & ils président à toutes les juridictions, dont les officiers ne sont, pour ainsi dire, que leurs ministres dans l'expédition des affaires. Ces différents tribunaux sont le conseil de la guerre & des finances, le bureau d'administration ; l'audience royale, la chambre des comptes, la cour de la monnoie, le corps-de-ville, le consulat, la caisse royale & celle des morts, l'officialité, l'inquisition, l'université, &c. La pompe extérieure des vice-rois ne diffère point de celle de la royauté ; & ils regnent en effet dans toute l'étendue de leur ressort : aussi leur réception se fait-elle avec un éclat digne d'un rang si élevé. Vous ferez peut-être curieuse de connoître les cérémonies ordinaires d'une fête, où les Espagnols se plaisent à faire éclater tant de magnificence.

Dès qu'un vice-roi est débarqué au port de Payta, qui est à plus de deux cents lieues de la capitale, il dépêche à Lima un officier de distinction, honoré du titre de son ambassadeur, avec des lettres qui portent la nouvelle de son

arrivée. Son prédécesseur à qui elles sont remises, envoie sur le champ un courrier pour le complimenter : ensuite congédiant l'ambassadeur, il lui donne un riche présent, auquel il joint presque toujours un corrégiment, avec la liberté de le faire exercer en son nom, s'il a des liens qui l'attachent à d'autres devoirs. Le nouveau vice-roi est fêté par tous les corrégidors, qui, de bailliages en bailliages, lui fournissent des litieres ; & il est accompagné, servi & défrayé jusqu'à Lima. En y arrivant, il y traverse cette ville sans s'y arrêter, pour se rendre au port de Callao. Là il est reçu & reconnu par un alcade envoyé de la capitale, & par tous les officiers militaires. On le loge dans le palais du fort, qui est meublé pour cette occasion. Dès le jour suivant, les tribunaux ecclésiastiques & séculiers viennent le complimenter ; & c'est sous un dais qu'il écoute leurs harangues. L'audience royale arrive la première, suivie de la chambre des comptes, du clergé, du corps-de-ville, du consulat, de l'inquisition, de l'université, des supérieurs d'ordres ; & des personnes de marque. Après la cérémo-

On lui sert un magnifique dîner ; & le soir il y a comédie , où les femmes ont la liberté d'assister.

Vous demandez ce que c'est que cette comédie ? Je vais vous faire la description de celle de Lima : ce sont les mêmes acteurs qui jouent à Callao , à l'arrivée de son excellence. Quand j'y allai pour la première fois , je trouvai la salle très-mal éclairée , c'est-à-dire , par la lumière du jour mêlée à celle des chandelles. La tête du souffleur paroissoit au milieu d'une petite trape , & surpassoit le niveau du théâtre. Je le pris d'abord pour un spectre qui alloit s'élancer sur la scène. Je ne tardai pas à être désabusé , lorsqu'il commença à lire la pièce assez haut , pour être entendu des spectateurs même les plus éloignés. Le parterre présentoit l'aspect le plus bizarre : beaucoup de gens étoient en robe de chambre & en bonnet de nuit , & des officiers mêlés avec des soldats , parmi la populace la plus vile & la plus dégoûtante. Le beau monde , & quelques personnes de distinction occupoient les loges ou l'amphithéâtre ; & les dernières places n'étoient remplies que de fem-

mes du commun, en jupon noir, avec un voile de laine blanche.

La piece commença ; & je vis paroître les acteurs assez bien habillés. A quelques scènes, aussi ennuyeuses qu'insipides, succéda un intermede bouffon. Un des comédiens paroissoit vouloir gagner, pour un sac d'argent, le cœur d'une femme qui lui chantoit de petits airs, & qui n'étoit absolument pas éloignée de lui accorder quelques faveurs. Un homme apporta sur le théâtre trois têtes à perruque, leur mit d'abord des vêtements d'hommes, les en dépouilla ensuite, & les habilla en femmes. L'idée vint à trois messieurs qui se présentèrent galamment devant elles, de les séduire, comme le premier, à prix d'argent ; mais elles userent d'une retenue & d'une rigueur inflexibles.

Dans un autre intermede, le théâtre représentoit une hôtellerie Espagnole pendant la nuit. On apporta trois lits de plumes & trois couvertures. Une reine & ses dames d'honneur, devenues l'hôtesse & les servantes de l'auberge, se mirent en devoir de faire ces lits. Arriverent six hommes qui demanderent à coucher, & payerent



d'avance. L'un d'eux, qui étoit un agare, avoit roulé son argent dans vingt ou trente morceaux de papier. Ces messieurs se déshabillèrent sans façon devant les dames, ôtèrent six ou sept paires de culottes, autant d'habits, & se mirent au lit deux à deux. Le plus plaisant de l'histoire, c'étoit de les voir tous s'arracher la couverture, & se battre à qui en auroit le plus. L'aspect de ces lits de plumes, celui de voir ces hommes se jeter réciproquement par terre, me parurent moins ridicules que les applaudissements incroyables dont toute la salle retentissoit.

On fit succéder d'autres scènes entre un roi, une reine & une magicienne, contre laquelle plusieurs spadassins mirent l'épée à la main. Elle para avec sa baguette, & se retira dans la coulisse, sans avoir reçu de blessure. Ces héros renfermèrent leurs épées dans leurs fourreaux, les réservant prudemment pour une occasion plus favorable. Tantôt la fée donnoit la mort par un seul de ses regards; tantôt elle rappelloit à la vie par un autre. Cependant elle vint une fois sur le théâtre,

## 258 SUITE DU PÉROU.

se laissa tomber, se cassa le nez, se releva, sortit & reparut avec une emplâtre.

Dans un autre intermede, des maris fort en colere poursuivoient leurs femmes avec des bâtons, & sembloient déterminés à les rouer de coups. Des voisins charitables vinrent accommoder l'affaire, & empêcherent ces brutaux de se livrer à leur fureur. Pour se venger de cet affront, les femmes habillées en amazones, & armées de pied en cap, eurent leur tour contre leurs maris, qui furent forcés de se soumettre aux vainqueurs. Au dénouement, la magicienne renonça à satan & à ses œuvres, & embrassa la religion chrétienne, déclarant qu'elle n'en suivroit jamais d'autre. Un des acteurs, à qui je parlai après le spectacle, me dit que sa troupe avoit reçu nouvellement cette piece de Madrid, où elle avoit été fort goûtée; & que personne à Lima n'étoit en état d'en composer une semblable. Mais je reviens au vice-roi.

Le second jour il sort dans un carrosse que la ville lui envoie, & se rend dans une église qui est à la moitié du chemin, entre Callao & Lima. Il

y trouve son prédécesseur, qui lui remet le bâton de commandement; & ils se séparent aussi-tôt, l'un pour prendre l'état de simple particulier, & retourner en Espagne; l'autre pour faire son entrée solennelle dans la capitale. Toutes les rues sont nettoyées, & tendues de riches tapisseries, avec des arcs de triomphe, où brillent à l'envi l'art, le goût & la richesse. Lorsque son cortège est assemblé, il monte, lui & sa famille, sur des chevaux que la ville leur fournit. On voit d'abord défiler les compagnies de milice, ensuite les collèges & l'université, puis tous les membres qui composent les divers tribunaux, montés sur des chevaux superbement équipés. Les habits des officiers municipaux sont des robes de velours cramoisi, avec de grands bonnets sur la tête; & ce vêtement n'est employé dans aucune autre occasion. Quelques-uns d'eux marchent à pied, portant un dais sous lequel s'avance le vice-roi. Deux alcaides ordinaires lui servent de palfreniers, & tiennent chacun de son côté la bride du cheval. On passe par différentes rues, qui conduisent son ex-

cellence à la place royale. Elle descend à la porte de la cathédrale, où l'archevêque le reçoit à la tête de son chapitre. Elle entre dans l'église ; & l'on y chante le *te deum*, tandis qu'elle se place avec les tribunaux, sur des sièges d'une richesse éclatante. Après cet acte de religion, elle remonte à cheval, se rend au palais ; & on lui sert une magnifique collation, à laquelle toute la noblesse est admise. Le lendemain, elle retourne à la cathédrale, mais dans son carrosse, & sans autre cortège que celui qui doit désormais l'accompagner dans toutes ses fonctions publiques, je veux dire ses gardes. L'archevêque officie pontificalement ; & le vice-roi retourne chez lui, suivi de cette même noblesse, qui ne néglige rien pour y paroître avec éclat. Ce même jour & les deux suivans, on sert des rafraîchissemens en abondance ; les confitures & les glaces sont présentées dans des vases d'or. Il est permis à toutes les femmes de venir au palais, & de s'y faire admirer dans les salons, les galeries & les jardins.

A ces fêtes succèdent les courses.

## SUITE DU PÉROU. 307

de taureaux , qui durent cinq jours : les trois premiers sont en l'honneur du vice-roi ; les deux autres pour l'ambassadeur qui a porté la nouvelle de son arrivée. Après ces divertissemens tumultueux , on donne à son excellence des amusemens plus tranquilles : ce sont les colleges & l'université , qui en font seuls tous les frais. Les louanges du vice-roi sont célébrées par des ouvrages d'esprit ; & l'on accorde des prix publics aux piéces qui se font distinguer. Le recteur , placé sur un siége , vis-à-vis de son excellence , prononce un discours à son honneur , & lui présente le recueil de tous ces ouvrages magnifiquement reliés. Les moines soutiennent des theses , & font des panégyriques ; les religieuses donnent des collations & des concerts ; & le vice-roi ne manque point d'assister successivement à toutes ces fêtes. Si l'on en croit la tradition du pays , lorsque le duc de la Palata vint prendre possession de cette dignité , en 1683 , les habitants firent paver en lingots d'argent , les rues par lesquelles il devoit passer , pour se rendre dans son palais. Chacun de ces lin-

302 SUITE DU PÉROU.

gots pesoit , dit-on , deux cents mares ; & cette seule dépense étoit au moins de quatre - vingt millions de piaf-tres.

Le vice-roi du Pérou a des gar-des à pied & à cheval , dont l'uni-forme ne le cede , ni en éclat , ni en richesse à celui des plus grands mo-narques ; & son excellence ne sort jamais , sans être accompagnée de huit d'entre eux , qui la précédent & qui la suivent. Ils montent la garde à la principale porte du palais , & se tien-nent pour l'ordinaire dans les pre-miers appartemens. Avec ces deux troupes , elle a toujours un corps de cent soldats pour l'exécution de ses ordres.

Elle donne chaque jour trois audien-ces , l'une aux Indiens , l'autre aux Espagnols , la troisieme aux dames de la ville ; car sa cour réunit la ga-lanterie avec le faste. Ses revenus fixes & ordinaires ne répondent point à son rang : le vice-roi ne jouit par an que de deux cents mille francs ; mais , l'extraordinaire & le casuel se montent à des sommes beaucoup plus considérables. Il nomme à plus de cent

SUITE DU PÉROU. 303

gouvernements particuliers, & à tous les emplois, tant civils que militaires; ce qui lui produit encore d'immenses richesses. Il peut, à ce qu'on prétend, mettre sur pied plus de quatre-vingt mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Il a dans son palais un oratoire desservi par six chapelains, un sacristain, & un chœur de musique. Je ne rapporte cette dernière circonstance que pour vous apprendre que celui qui y préside est un François, appelé M. de Montbref, avec lequel j'ai visité les provinces méridionales du Pérou. Je parlerai de ces différentes courses, quand j'aurai achevé de vous faire connoître la capitale.

Je suis, &c.

*A Lima, ce 8 Juillet 1753.*



## L E T T R E C X L V.

*S U I T E D U P É R O U .*

**O**N compte à Lima cinquante-quatre églises , vingt-six monasteres d'hommes , quinze de filles , presque autant d'hôpitaux , indépendamment de plusieurs autres fondations pieuses , utiles ou charitables. On prétend que leur emplacement occupe le tiers de la ville. Les Franciscains y ont trois maisons , dont la principale , qui passe pour la plus belle de cette grande cité , contient sept cents religieux , prêtres , freres ou domestiques. Il y a quatre couvents de Dominicains , trois d'Augustins , trois de l'ordre de la Merci , six maisons de Jésuites ; & tous ces moines forment environ , avec les religieuses qui ne leur cedent guere pour le nombre , la sixieme partie des habitants.

La cathédrale , dédiée à saint Jean l'évangéliste , fut érigée en métropole par Paul III , douze ans après sa fondation par François Pizarre. L'arche-



vêque a cent mille écus de revenu , & son chapitre plus de deux cents mille. Cette même église est paroissiale ; les sacrements y sont administrés par quatre curés & deux vicaires. Il y a de plus sept autres paroisses , outre cette foule innombrable de religieux de toute espèce & de toutes couleurs , qui ont chacun un petit troupeau à diriger. Les Dominicains , les Jésuites , les Cordeliers , les Augustins & les peres de la Merci ont aussi des colleges annexés à l'université de Lima.

Cette université fut fondée par Charles-Quint , & confirmée par les bulles de plusieurs papes. On y compte cent quatre - vingt docteurs dans les quatre facultés , sous l'autorité d'un recteur qu'on élit tous les ans , & environ deux mille écoliers ; mais excepté les chicanes & les subtilités scholastiques , les autres sciences y sont peu cultivées. On assure même que , lorsque M. Godin y fut élu professeur de mathématiques & d'astronomie , il ne put se faire comprendre à aucun étudiant. Cette académie porte le nom de saint Marc , & est incorporée à celle de Salamanque , pour jouir des

### 306 SUITE DU PÉROU.

mêmes prérogatives. Divers particuliers y ont fondé plusieurs bourses pour l'instruction & l'entretien d'un certain nombre de jeunes gens, qu'on y élève dans l'étude des humanités, de la jurisprudence, de la théologie & autres sciences ecclésiastiques. Avec tous ces secours, on n'est presque jamais parvenu à y former un sujet médiocre.

La milice de Lima n'est composée que de troupes bourgeoises, dont le roi ne paie que les officiers principaux. Il y a trente-six compagnies d'infanterie, dont quatorze de créoles, huit du corps de commerce, huit d'indiens, six de mulâtres; il y en a dix de cavalerie. Les officiers payés par sa majesté, sont le vice-roi, les deux généraux d'infanterie & de cavalerie, le commissaire général, leurs lieutenants, &c. C'est d'elle aussi que les officiers d'artillerie reçoivent leurs appointements. Le roi d'Espagne entretenoit encore à Callao une garnison de six cents hommes. Il y avoit dans le même port un général de la mer, & d'autres officiers de marine, tous obligés de s'assembler au premier signal, pour faire transporter les munitions de guerre & de bouche.

On distingue à Lima comme à Quito , à Carthagene , & dans toutes les autres villes de l'Amérique Espagnole , différentes especes d'habitants. Les principaux tirent leur origine des anciens Castellans qui ont fait la conquête du Pérou ; & la plupart se disent d'une noblesse très-ancienne. Ils croient aussi avoir beaucoup plus d'esprit que les Espagnols Européens , qu'ils traitent de bêtes. Peut-être est-ce par un effet de l'antipathie qui ne cesse point de régner entr'eux ; parce qu'ils ne peuvent voir , sans jalousie , les charges & la plus belle partie du commerce entre les mains des étrangers. A l'égard des titres , personne ne leur conteste ceux de marquis , de comtes & de chevaliers ; & plusieurs sont admis dans les ordres militaires d'Espagne. La famille d'Ampuero , qui descend par les femmes des anciens Incas , parce qu'un Castellan de ce nom épousa une princesse de leur sang , est ici dans une très-grande considération. Les rois d'Espagne lui ont accordé des honneurs & des prérogatives , dont elle ne cesse de jouir , & qui portent les personnes du rang

le plus illustre à rechercher son alliance. Le vice-roi ne manque jamais de lui rendre un hommage public, lorsqu'il vient prendre possession de son gouvernement. Le chef de cette maison se met dans un balcon, sous un dais; & son excellence s'avancant sur un cheval dressé pour cette cérémonie, fait faire à sa monture trois révérences vers le balcon.

Toutes ces familles nobles font ici une figure convenable à leur naissance. Elles ont un grand nombre de domestiques, d'esclaves, de chevaux & d'équipages. Il n'y a pas même de bourgeois qui n'ait son carrosse, sa chaise ou sa caleche, tirée au moins par une mule. On fait monter le nombre des voitures à cinq ou six mille, dont la plupart sont dorées, & d'une forme agréable. Quand un prêtre porte le viatique à un malade, il s'empare du premier carrosse qu'il rencontre, & le garde jusqu'à ce qu'il rentre dans l'église. Le particulier à qui il appartient, attend dans quelque maison que la course soit finie. Les cochers sont fort jaloux de se procurer cet avantage; parce qu'il y a des indulgences attachées à

cette cérémonie. On voit ici des gens qui , quand ils ont acheté une voiture , se garderoient bien d'y monter , avant qu'elle ait porté notre Seigneur. Les domestiques conduisent le carrosse de chez le sellier à la porte de l'église : les prêtres s'en servent ordinairement un jour entier ; après quoi le propriétaire est convaincu qu'il est à l'abri de toutes sortes d'accidents.

La beauté des meubles ne répond point à celles des équipages. L'estrade seule est couverte de tapis & de carreaux de velours pour les femmes. C'est une marche de sept à huit pouces de haut , & de cinq à six pieds de large , qui regne ordinairement de tout un côté de la salle. Les hommes sont assis dans des fauteuils ; il n'y a qu'une grande familiarité qui leur permette l'estrade. On ne voit pour toute tapisserie , qu'une certaine quantité de mauvais tableaux , qui sont l'ouvrage des Indiens de Cusco. Le lit est placé dans un coin , en forme d'alcove , dont la principale commodité est une fausse-porte , pour admettre ou renvoyer les étrangers , sans qu'ils puissent être apperçus. Les maisons ont peu d'autres

# SUITE DU PÉROU. 311

plutôt pour les liqueurs fortes. Ils mangent en portion , comme les moines , & sans aucun goût de propreté. Dans un repas d'appareil , on fait passer devant les convives plusieurs plats qu'on donne aux domestiques , sous prétexte que tout le monde doit participer à la fête. Les viandes sont assaisonnées d'épicerie si piquantes , que les étrangers les trouvent insupportables. Mais ce qui rend encore ces ragoûts plus mauvais , c'est un goût de suif qui vient des graisses mal apprêtées. On ignore d'ailleurs l'art de faire rôtir les grandes pièces , en les tournant continuellement à la broche.

Comme on n'a pas l'usage des fourchettes , c'est une autre source de mal-propreté. On se lave les mains , à la fin du repas , dans un même bassin ; & cette eau commune sert aussi à se laver les levres. On dîne à dix heures du matin ; on soupe à quatre heures du soir ; & à minuit on sert une collation. Dans le cours de la journée on fait un grand usage de l'herbe du Paraguay , qui se prend comme du thé,

Le pain n'est pas moins estimé pour le goût que pour la blancheur : ce sont les negres qui le font pour le compte des boulangers ; & les boutiques en font toujours bien fournies. Quand un esclave s'est rendu coupable de quelque faute grave, on le met chez un de ces mitrons, qui se charge de sa nourriture, & paie même au maître une certaine somme, soit en pain, soit en argent. C'est le plus grand châtiment auquel un negre puisse être condamné ; les galeres n'en approchent point. Il est forcé de travailler jour & nuit ; on le nourrit mal ; on lui laisse peu de temps pour le sommeil ; & bientôt il est réduit à un tel degré d'affoiblissement, qu'il n'est rien qu'il ne fasse pour obtenir sa délivrance.

La viande la plus ordinaire à Lima est le mouton. Le bœuf y est aussi fort estimé ; mais on en mange peu, & deux ou trois de ces animaux suffisent, par semaine, pour toute la ville. La volaille est exquise & abondante ; le gibier y est moins commun. La plus grande consommation est de chair de porc, qui, quoique bonne, n'est cependant pas aussi délicate, qu'à Carthagene.

thagene. Toutes les viandes , & le poisson même , sont accommodés avec du fain - doux , parce qu'à l'arrivée des premiers Espagnols au Pérou , le pays ne produisoit point d'huile ; mais depuis qu'il en a de son crû , l'ancienne nécessité s'est tournée en habitude. Ce fut Antoine de Ribera qui y planta le premier olivier , d'où sont venus ceux qui forment aujourd'hui d'épaisses forêts. On apporte des montagnes du veau gelé , comme un mets fort délicat. Toute la préparation consiste à tuer le veau , & à le laisser plusieurs jours à l'air pour l'y faire geler. Il se conserve dans cet état , & y acquiert un degré de bonté qu'il n'avoit pas dans sa fraîcheur.

Aux terres & aux emplois , qui sont le principal soutien des familles nobles , il est permis à Lima de joindre les profits du commerce : la qualité de gentilhomme , n'est point incompatible avec celle de négociant. Persuadés que cette profession est le grand ressort de la fortune d'un état , les rois d'Espagne ont déclaré que , sans déroger ni craindre l'exclusion des ordres militaires , on pouvoit l'exer-



cer dans les Indes. Cette voie de s'enrichir étant ouverte à tout le monde , & Lima étant comme le centre de tout le commerce du Pérou , le nombre des familles y augmente sans cesse par de nouveaux établissemens. Il y aborde quantité d'Européens , qui , charmés des agrémens du pays , s'y attachent par des mariages. Les femmes y sont d'ailleurs si aimables , que cette raison seule les y retiendrait , indépendamment de la beauté du climat , & du desir d'y faire fortune.

Ces femmes ont la peau d'une blancheur éclatante, de la vivacité, les yeux charmans, & le teint admirable. Mais l'usage du fard ne laisse pas un long regne à leur beauté. Des cheveux noirs & fort épais leur descendent jusqu'au dessous de la ceinture. Elles les relevent & les attachent derrière la tête en cinq ou six tresses, qui en occupent toute la largeur. Elles y passent une aiguille d'or un peu courbée , terminée aux deux bouts par deux boutons de diamans. Au-devant , l'art forme de petites boucles qui , de la partie supérieure des tempes , tombent jusqu'au milieu des oreilles ; & chaque

temps offre une grand mouche de  
 velours. Les pendants d'oreilles sont des  
 brillants accompagnés de glands & de  
 houpes de soie noire. Les colliers de  
 perles, les bracelets de diamants, &  
 tout ce qui peut donner de l'éclat à  
 la parure, est tellement prodigué sur  
 toute leur personne, que la femme mê-  
 me d'un particulier sans état, sans ti-  
 tre, sans noblesse, sort rarement de sa  
 maison, sans avoir sur elle pour vingt  
 mille écus de pierreries & autres orne-  
 ments. Chacune, dans sa sphere, se  
 regle sur celles du rang le plus distin-  
 gué, sans excepter les négresses mê-  
 me qui veulent imiter les femmes de  
 qualité.

Un jupon court garni de dentelles,  
 au travers desquelles on voit la jambe  
 & le bout des jarretieres; une camifole  
 qui laisse appercevoir une partie de la  
 gorge; une autre jupe ouverte par  
 devant, & qui pour l'ordinaire est  
 d'une étoffe fort riche; une chemise  
 dont les manches sont retroussées jus-  
 qu'aux épaules; une plaque d'or gar-  
 nie de diamants, attachée sur l'estomac  
 par un ruban qui ceint le corps; une  
 mante & un voile forment l'habit ordi-

Oi

naire des femmes de Lima. C'est une chose étonnante que l'attention & le goût qu'elles apportent au choix des dentelles dont leur parure est chargée : ce sont les plus riches du Brabant ; toutes les autres seroient rejetées comme trop communes. Elles sont cousues si près l'une de l'autre sur la jupe & sur la chemise, qu'on ne voit de la toile qu'autant qu'il en faut pour l'agrément. Une de ces chemises coûte quelquefois plus de mille écus.

La petitesse du pied passe ici pour une si grande beauté qu'on y raille sans cesse les Européennes de l'avoir trop grand. Dès l'enfance on fait porter aux filles, comme à la Chine, des souliers si étroits, que même dans l'âge avancé ils ont à peine cinq pouces de long. Ils se ferment avec des boucles de diamants ; & pour faire éclater la beauté de la jambe, qui, comme je l'ai dit, est presque entièrement découverte on ne porte que des bas de soie blancs. Les hommes font peu d'attention à la nudité des épaules & de la gorge, parce qu'ils ne sont affectés que du petit pied. Aussi celles que la nature a favorisées de cet avantage, ont-elles

grand soin de le cacher, ou de ne le montrer qu'avec art pour le faire encore plus desirer.

Les habits des femmes sont tellement remplis d'odeurs, qu'elles s'annoncent toujours de fort loin par les délicieuses vapeurs qu'elles exhalent. On ne les surprend jamais sans musc ou sans ambre; elles en mettent derrière leurs oreilles, dans leurs robes, & à toutes les pièces de leur ajustement. Leurs bouquets mêmes en sont chargés, comme s'il manquoit quelque chose au parfum des fleurs dont elles entrelacent leurs cheveux: c'est un autre ornement dont elles sont encore très-jalouses. La grande place offre comme un jardin perpétuel, dans l'abondance & la variété de celles que les Indiens y viennent étaler. On y voit les dames, dans des calèches dorées, acheter ce qu'elles trouvent de plus agréable & de plus cher en ce genre; & ce spectacle y attire sans cesse beaucoup d'hommes.

Quoique les femmes ne soient pas gênées au Pérou comme en Espagne, il est pourtant rare qu'elles sortent le jour, excepté pour la promenade; &

plus rare encore qu'elles sortent à pied ; sur-tout dans les grandes villes. Ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'elles font leurs visites ; & souvent on les trouve où elles ne sont point attendues. Les plus modestes en plein jour , sont les plus hardies dans l'obscurité. Le visage couvert d'un voile , qui les empêche d'être reconnues , elles prennent des libertés que les hommes osent à peine se permettre.

Dans l'intérieur de leurs maisons elles sont assises sur des carreaux les jambes croisées sur un tapis. Elles passent ainsi les jours entiers sans presque jamais changer de situation , même aux heures des repas , parce qu'on les sert à part , sur une petite table qu'elles ont toujours à côté d'elles pour y mettre les ouvrages dont elles s'occupent. On les voit chez elles avec autant de familiarité qu'en France ; & elles se font un plaisir dans les visites qu'elles reçoivent , de jouer de la harpe ou de la guitare qu'elles accompagnent de la voix.

La musique est une passion commune aux femmes de tous les ordres. Partout on n'entend que des concerts

SUITE DU PÉROU. 319

d'instruments ou des chansons vives & ingénieuses, gaies & badines. Les danses & les bals ne sont pas moins fréquents ; elles ont tant de goût pour cet amusement qu'on les trouve toujours disposées à s'y livrer. Le mouvement des bras qui fait une partie du mérite de la danse françoise leur est inconnu. Elles les ont pendants ou pliés sous un manteau qui les enveloppe , & ne laisse appercevoir que les inflexions du corps & l'agilité des pieds. Les hommes dansent à-peu-près dans le même goût , sans quitter leurs longues épées , dont ils tiennent la pointe en avant pour en être moins embarrassés.

En général , rien n'est plus opposé à la mélancolie que l'humeur des habitants de Lima ; mais avec cette gaieté, cette vivacité naturelles , ils aiment à s'instruire dans la Société des personnes éclairées. L'usage où ils sont de former entr'eux de petites assemblées , leur donne une politesse qu'ils exercent principalement envers les étrangers pour lesquels ils ont beaucoup d'égards. Les femmes joignent les avantages de l'esprit à ceux de la figure.

## 320 SUITE DU PÉROU.

Elles pensent avec justesse, & s'expriment avec élégance ; mais elles aiment à gouverner, & m'ont paru un peu hautaines, sur-tout à l'égard de leurs maris.

L'amour regne ici avec une puissance égale entre les deux sexes. Les hommes sacrifient libéralement à cette passion la plus grande partie de leur bien ; & comme ils n'aiment point les chaînes indissolubles, ils se marient rarement dans les formes ecclésiastiques. Leur méthode, qu'ils nomment *mariage derrière l'église*, consiste à vivre avec une maîtresse, dont ils reçoivent la foi comme ils donnent la leur. Les loix du royaume sont d'autant plus favorables à ces sortes d'unions, qu'elles n'attachent point de honte à la bâtardise, & que les enfants illégitimes ont les mêmes droits que les autres lorsqu'ils sont reconnus par le pere. On se marie aussi quelquefois sans le consentement des parents. Une fille qui veut épouser son amant, l'avertit de se trouver le soir avec un prêtre devant la porte de la maison. Dès que l'heure du rendez-vous sonne, elle sort de l'appartement, où elle est avec toute sa

famille, & va se marier par la fenêtre, ou dans la cour. Elle rentre quelques minutes après, sans que personne se doute de la cérémonie; & le lendemain plusieurs prêtres ou moines vont la demander à son pere au nom du mari. S'il la refuse, on l'arrache de ses bras; & pour le consoler on lui prouve que telle est la volonté de Dieu & de la sainte Vierge.

Il est aussi ordinaire à Lima qu'à Paris, de voir des hommes mariés quitter une épouse jolie pour s'attacher à une laide maîtresse; mais au Pérou comme en France, cette bizarrerie est odieuse; & les honnêtes gens en sont indignés. Un autre trait de ressemblance est l'art qu'ont les coquettes, d'abuser du foible qu'on a pour elles: elles se font une gloire d'avoir ruiné plusieurs amants; & outre sa fortune, on risque, sur-tout avec elles, de perdre sa santé. Le mal qu'elles donnent est d'autant plus difficile à réparer qu'on y fait moins d'attention, & qu'on trouve peu de médecins pour le guérir. L'unique ressource est dans le secours de quelques vieilles femmes, qui traitent ces maladies avec des tisannes, & par



des cauterés, dont les deux sexes sont également pourvus. Les dames en font si peu de mystère, que dans leurs visites elles se demandent des nouvelles de leur v. . . & se pansent réciproquement de leurs ulcères.

Elles aiment une galanterie aisée ; & les propositions qu'un amant n'oseroit faire en France sans s'attirer l'indignation d'une honnête femme, ne leur déplaisent point quelque éloignées même qu'elles soient d'y consentir. Leur entretien est agréable & spirituel ; mais il approche presque toujours un peu du libertinage. Les vieilles prennent pour un compliment d'être appelées p. . . ; & les jeunes ne sont pas plus flattées d'être traitées de pucelles, que de l'être en effet. En France, on voit des filles qui accordent leurs faveurs sur une promesse de mariage ; mais ici, aux premières propositions que fait un homme, il doit déclarer ses intentions ; & il reçoit ordinairement cette réponse : " si vous vous annoncez comme mari, non ; si vous vous présentez comme amant, oui „. Dans les contrats de mariage, il y a souvent une clause, par laquelle une

femme se réserve certains jours dans la semaine pour avoir la liberté de faire tout ce qui lui plaît.

Les confesseurs ont , en général , une très-grande indulgence pour cette fragilité humaine , & pensent que la route la plus sûre pour gagner le ciel , est d'acquérir dans sa jeunesse , par le commerce de ses charmes , trente à quarante mille francs pour faire dire des messes après sa mort. Aussi le sexe , à Lima , y travaille-t-il avec zèle ; & ce trafic est presque toujours accompagné de quelque signe extérieur de dévotion. Après celle du rosaire & du mont-carmel , c'est l'immaculée conception qui tient le premier rang. Les Cordeliers & les Jésuites l'ont tellement accréditée , que toutes les actions , celles même où l'on s'écarte le plus de la pureté virginale , commencent toujours par ces paroles : " louée soit la „ très-sainte Vierge , conçue sans ta- „ che , & engendrée sans péché „.

Parmi les autres modes des femmes de cette ville , il n'y en a point d'aussi générale que celle de porter continuellement dans sa bouche de petits rou-

## 324 SUITE DU PÉROU.

leaux de tabac pour se nettoyer les dents, qui, à ce qu'elles croient, en deviennent plus belles & plus nettes. Cet usage & celui de fumer, qui n'est pas moins commun parmi les hommes, produit une très-grande consommation de tabac. Il est une autre plante fort célèbre au Pérou, par la vertu que les Indiens lui attribuent, de rendre leurs femmes fécondes. On la nomme macha ; & des expériences sans nombre ne permettent pas, dit-on, de révoquer en doute qu'elle ne soit un spécifique admirable contre la stérilité. Sa racine est un oignon semblable aux nôtres, d'un goût merveilleux, & d'une qualité extrêmement chaude.

Il est temps, Madame, de vous rendre compte, en peu de mots, de mes différentes courses avec M. de Montbref. Nous visitâmes d'abord ce qu'on appelle ici le pays de vallées, c'est-à-dire, ce long espace qui s'étend entre les Cordillieres & la mer du Sud. C'est la partie du Pérou la plus agréable ; & quoique les quatre saisons de l'année y soient sensibles, il n'y en a aucune qui puisse passer pour

incommode. L'été est chaud , sans qu'on se plaigne de l'excès , parce que sa chaleur est tempérée par des vents qui soufflent modérément dans cette saison. Le froid de l'hiver ne ressemble point au nôtre ; mais il est assez fort pour faire quitter la toile & prendre le drap. Pendant tout ce temps , la terre se couvre d'un brouillard épais qui empêche les rayons du soleil de pénétrer jusqu'à elle. Il se maintient toute la matinée ; & à midi il commence à s'élever sans se dissiper. Mais il n'offusque plus la vue , & cache seulement le soleil durant le jour , & les étoiles pendant la nuit. Quelquefois il s'éclaircit un peu , & laisse apercevoir l'image de cet astre , sans en laisser sentir la chaleur. Les vapeurs se résolvent en rosée , & humectent la terre par - tout également. Alors la verdure renaît ; les collines se parent de fleurs ; & les habitants des villes s'empressent d'aller peupler les campagnes. Jamais cette humidité n'est assez forte pour rendre les chemins difficiles ; à peine est - elle capable de pénétrer l'étoffe la plus légère.

Une singularité fort étrange dans

## 326 SUITE DU PÉROU.

toutes ces vallées, c'est qu'il n'y tombe jamais de pluie ; que jamais on n'y voit d'orages. Les habitants ignorent ce que c'est que le tonnerre ; & leur frayeur est égale à leur étonnement quand ils l'entendent pour la première fois. Mais la nature a balancé ces avantages par des inconvénients qui en diminuent infiniment le prix. J'ai déjà parlé des tremblements de terre ; un autre fléau dont tous les soins ne garantissent personne , ce sont les puces & les punaises. Il n'y a point de maisons qui en soient exemptes , & où l'on n'en voie sans cesse tomber à travers les planchers. On attribue la prodigieuse multitude de ces insectes à la malpropreté des villes : tout Lima est un lieu public de commodités ; & les parfums du jour ne sont que les ordures de la nuit.

La vallée de Pachacamac , si fameuse par son ancien temple , n'est qu'à trois lieues de cette capitale. Plus loin on trouve celle de Guarco , célèbre au Pérou , non-seulement à cause de sa fertilité , mais par le souvenir qui se conserve encore de son ancien domaine. Ses habitants , qui étendoient leur pou-

# SUITE DU PÉROU. 327

voir sur tout le pays voisin , ne furent assujettis aux Incas qu'après une longue & sanglante résistance. Les vainqueurs , pour les contenir , firent bâtir une forteresse , dont les fondements étoient de grosses pierres quadrées , si bien liées , qu'à peine en aperçoit - on la séparation , même dans leurs débris. On croyoit ce fort tellement défendu par sa situation & la nature de l'ouvrage , que les empereurs y avoient leurs trésors.

Le val de Taxamalca renfermoit autrefois plusieurs palais , & les plus riches magasins des Incas. On y voyoit aussi des tombeaux remplis de vases & autres meubles d'or & d'argent. Les Espagnols les pillèrent après avoir détruit une partie des habitants. C'est par ces belles vallées que passe le chemin royal fait pour la sûreté des routes & la commodité des voyageurs.

La rade de Pisco est d'une grandeur à pouvoir contenir une flotte nombreuse. La ville , qui étoit autrefois au bord de la mer , en est actuellement , par l'effet d'un tremblement de terre , éloignée d'un quart de lieue.

Le commerce est riche dans ce port, parce qu'il est naturellement l'échelle des villes d'Yca, de Guancavelica, & de toutes celles qui correspondent à Lima dans la partie du nord.

Yca est beaucoup plus peuplée que Pisco. On y fabrique du verre, dont il se fait un débit considérable ; mais il est sale & mal formé. Guancavelica est riche & fameuse par la très-grande quantité de vis-argent de ses mines, qui en fournissent à tous les moulins d'or & d'argent du Pérou. La même ville offre un autre sujet d'étonnement : c'est une fontaine, dont on prétend que l'eau se pétrifie si vite, que la plupart des maisons sont bâties de cette pierre. Montbref, qui en a vu des morceaux, dit qu'elle est jaune, légère & assez dure. Ceci me rappelle une rivière qui passe près de la montagne de Falanga, au nord de Quito, laquelle a la vertu de pétrifier le bois & les feuilles qu'on y jette. On voit des branches absolument de pierre, dans lesquelles on apperçoit non-seulement la porosité des troncs & les fibres du bois, mais jusqu'aux plus

petites veines de feuilles. Elles changent de couleur, mais la figure est exactement conservée.

Les vignes des environs de Pisco, ne pouvant être arrosées commodément par des canaux, sont plantées d'une manière qui leur rend ce secours inutile. Chaque sep est dans un creux de quatre ou cinq pieds de profondeur, où regne une humidité générale, que la nature a répandue dans la terre, pour suppléer au défaut de pluie; car ce pays est d'une telle aridité, qu'il n'y a point d'autres lieux habitables que les vallées.

Dans celle de Quilca, est située la ville d'Aréquipa, où l'on respire l'air le plus pur du Pérou. La campagne y est émaillée de fleurs pendant toute l'année, & l'on y jouit d'un printemps continuel. François Pizarre la bâtit d'abord dans un village de ce nom; mais sa situation peu avantageuse la fit transférer dans un autre emplacement. C'est une des grandes cités du Pérou; & parmi plus de six cents familles Espagnoles, on y compte beaucoup de noblesse. Elle occupe un terrain uni, à vingt lieues de l'Océan, près



## 330 SUITE DU PÉROU.

d'un volcan qui y cause de fréquents tremblements de terre. Des canaux, tirés d'une rivière voisine, & conduits dans toutes les rues, y entretiennent la propreté ; on n'y est sujet à aucune de ces maladies qui proviennent de l'intempérie des saisons. Elle fut séparée du diocèse de Cusco, & érigée en évêché au commencement de l'autre siècle. Les jésuites y ont un collège ; & d'autres religieux des couvents.

Entre Cusco & cette ville, est le lac de Titica, si fameux sous la domination des Incas, & dans l'histoire de la conquête du Pérou. C'est le plus grand de tous ceux que l'on connoît dans cette partie de l'Amérique. Il a quatre-vingt lieues de circuit, & près de cent brasses de profondeur. Sa figure est ovale, & plusieurs rivières y portent leurs eaux. On y prend toutes sortes de poissons : aussi les Indiens, qui habitent ses bords, ne s'attachent ils qu'à la pêche, dont ils font un commerce avantageux. Ce pays abonde en mine : quelques-unes ont été découvertes ; mais la plupart sont inconnues, par la malice & l'obsti-

# SUITE DU PÉROU. 331

nation des Indiens , qui n'ont pas d'autre voie pour se venger de la tyrannie des Espagnols , que de leur cacher des trésors pour lesquels ils leur voient tant de passion.

Ce lac renferme plusieurs isles , dont l'une étoit remarquable par sa grandeur. Elle formoit anciennement une colline , que les Incas firent aplanner , & dont le lac tire son nom , qui , en langue péruvienne , signifie *colline de plomb*. Elle fit naître à Manco-capac , fondateur de la monarchie , l'idée d'une fable qui devint , comme vous l'avez vu , le fondement de la religion de l'empire. Il feignit que le soleil lui avoit ordonné de composer dans cette isle des loix raisonnables & justes , pour tirer les peuples de leur barbarie. Depuis ce temps , l'isle fut respectée comme un sanctuaire ; & les Incas , après avoir aplani le terrain , y firent élever un temple , que leurs sujets étoient obligés de visiter tous les ans. On y apportoit des richesses immenses en or , en argent , en pierreries , qui contribuèrent à l'ornement de cet édifice. Les murs même en étoient revêtus ; & tout ce qui servoit

à l'usage des prêtres ou aux détails des sacrifices, étoit composé de matieres les plus précieuses. C'est une opinion établie, que les Péruviens voyant leur monarchie au pouvoir des Espagnols, jeterent tous ces trésors au fond du lac.

Cusco, ancienne capitale du Pérou, est située dans un terrain inégal, sur le penchant de plusieurs collines. Du temps des empereurs, on admiroit la somptuosité de son temple, le plus beau, le plus célèbre, le plus révééré de tout le pays. Le couvent & l'église des dominicains sont construits de ses débris; & le saint sacrement est placé, dit-on, dans l'endroit même où les Péruviens représentoient la figure du soleil, qui étoit d'or massif, & d'une monstrueuse grandeur. On raconte qu'un Castillan, qui s'en étoit saisi, la perdit au jeu avec ses camarades.

Cusco ne le cede ni à Quito, ni à Lima, pour la beauté & pour la grandeur. Ses maisons bâties de pierres, & couvertes de tuiles rouges, sont également ornées & commodes. Elle est moins habitée que la nouvelle capitale; car on n'y compte guere que

vingt mille personnes, tant Indiens qu'Espagnols, créoles ou mulâtres, sans parler des étrangers que le commerce y attire. Elle a d'ailleurs tout ce qui rend une ville célèbre; évêché, chapitre, université, cours de justice, de riches couvents, beaucoup de collèges, & sur-tout son antiquité, jointe au titre de ville impériale, & d'ancienne capitale de l'empire. Ses habitants sont spirituels & industrieux. La plupart ont beaucoup de goût pour la peinture; & l'on a d'eux une quantité incroyable de tableaux, répandus dans toute l'Amérique méridionale. Ils fabriquent aussi des toiles de coton, & travaillent parfaitement bien en cuir.

La belle & agréable vallée d'Yucay, qui n'est qu'à quatre lieues de la ville, passoit déjà, du temps des Incas, pour un des plus délicieux séjours du monde. Ils y avoient leurs maisons de plaisance, & l'on en voit encore les magnifiques débris. L'évêque compte, parmi ses possessions, une partie de cette charmante vallée. Le reste appartient aux principaux du pays, qui croient toujours avoir

### 334 SUITE DU PÉROU.

quelque chose à désirer , tant qu'ils ne peuvent s'y procurer une habitation.

Guamanga , ville épiscopale de l'audience de Lima , est sur la route de Cusco. François Pizarre la fonda près d'un village de ce nom , & lui donna celui de Saint-Jean de-la-Victoire , en mémoire de la retraite du dernier des Incas , qui avoit pris le parti de se renfermer dans les montagnes. Elle fut transférée dans la suite en un lieu plus commode. La veille de notre arrivée , nous passâmes la nuit dans une ferme d'Indiens , où nous eûmes beaucoup de peine à obtenir de quoi souper. Quoiqu'ils élèvent des poules & d'autres volailles , non-seulement ils n'en mangent point la chair ; mais leur tendresse va si loin pour ces animaux , qu'ils ne peuvent ni les voir tuer , ni les vendre. Un voyageur offre en vain de l'argent pour avoir un poulet. Le seul parti est de le tuer soi-même. Alors l'Indienne jette des cris , pleure , se désole. Enfin , voyant le mal sans remède , elle consent à recevoir le prix de sa volaille.

## S U I T E D U P É R O U . 335

La rade d'Arica, que son commerce, autrefois, rendoit si importante aux Espagnols, étoit défendue par d'assez bonnes fortifications, tant qu'elle a été comme le dépôt des richesses du Potosi : mais depuis qu'on a pris la route de Lima, ce port, moins fréquenté, est aussi plus négligé. Avant la conquête, les Péruviens faisoient leurs sacrifices sur un grand rocher qui couvre la ville ; & c'étoit pour eux un point de religion, de jeter dans un gouffre voisin les offrandes qu'ils avoient présentées aux idoles. Sur cette tradition, les habitants sont encore persuadés qu'on y trouveroit d'immenses richesses, s'il étoit possible d'y pénétrer. Ils croient aussi que la plupart des trésors, destinés à payer la rançon d'Atahualpa, & que ses sujets se crurent dispensés de livrer après sa mort, furent ensevelis dans d'autres creux de ce même rocher, où le ciel permet qu'ils soient gardés par une troupe de démons. Près d'Arica est une de ces isles, où je vous ai dit qu'on alloit ramasser de la fiente d'oiseaux pour engraisser les terres. Elle répand une odeur affreuse, qui nous

## 336 SUITE DU PÉROU.

causoit de violents maux de tête. On fait d'assez bonne eau dans cette rade, d'où elle se tire d'une façon bien singulière. Lorsque la mer baisse, on creuse environ un demi-pied dans le sable qu'elle a quitté; & c'est dans ces trous qu'on puise une excellente eau douce, qui se conserve long-temps en mer.

La fameuse ville de Potosi est située au pied de la montagne de ce nom, célèbre par la plus riche mine d'argent de l'univers. Cette montagne, qui a la figure d'un pain de sucre, peut avoir un quart de lieue de hauteur, & trois de circonférence. La ville a deux lieues de circuit, & passe pour la plus grande du Pérou. Elle contient dix mille Espagnols ou Créoles, qui vivent dans l'opulence, le luxe & la mollesse. La multitude d'Indiens & d'étrangers, que le travail des mines y attire, est innombrable. Les trésors des églises, & les richesses des particuliers, sont immenses. Le pays est stérile, & ne fournit aucune des productions nécessaires à la vie. Il n'y croît ni grains, ni fruits, ni herbes : l'argent est son  
unique

unique denrée ; & cependant les vivres y abondent. On en apporte de toutes les provinces ; & c'est , après Lima , la ville la plus commerçante du Pérou.

Outre les ouvriers continuellement employés à l'exploitation des mines , les cantons voisins sont obligés d'envoyer tous les ans , un certain nombre d'Indiens , que les Espagnols forcent à ce travail. On découvre chaque jour de nouvelles mines ; les anciennes s'épuisent , ou bien on les abandonne. Les villes même changent avec elles. Elles subsistent tant que la veine est abondante , la ville disparoît quand la mine est épuisée. Il est pourtant vrai que celles du Potosi semblent être l'héritage des siècles ; que ce n'est point exagérer , de dire que les terres de ce canton sont toutes d'or ; & qu'après avoir enrichi le monde pendant plusieurs âges , elles sont encore aujourd'hui une source intarissable de richesses. On prétend cependant qu'elles ont diminué de valeur ; ce qui , je crois , vient moins de l'épuisement de la veine , que de son extrême profondeur , qui demande un travail dont on n'est point dédommagé. Rien ne contribue autant que ces trésors sou-



terreins , à dépeupler le Pérou. Ils détournent les habitants des manufactures & du labourage , sources également abondantes de population , pour les appliquer à la fabrique des métaux , qui font périr des millions d'hommes. Les étrangers , qui reçoivent ces matières en échange de leurs denrées , font , à proprement parler , les véritables possesseurs des mines. Les propriétaires n'en peuvent être regardés que comme les économes ou les esclaves. Ils les exploitent ; les autres en jouissent.

Une partie du pays que je viens de parcourir , produit aussi beaucoup de vin ; mais sa qualité est médiocre. Les Espagnols , qui le méprisent , le laissent aux Indiens & aux negres , & par un goût assez bizarre , ne se régalaient qu'avec l'eau-de-vie qu'on en tire. Ils en envoient aussi dans les provinces du nord , à Panama , & dans les ports de la nouvelle Espagne. L'endroit où l'on fait le plus de cette liqueur , est un canton appelé Moquaga , qui n'a d'ailleurs rien qui le distingue. On prétend qu'il en fournit tous les ans plus de douze mille muids.

La laine fait encore une des princi-

pales richesses du Pérou. Quoique très-belle, elle est cependant moins remarquable par sa qualité que par la singularité de l'animal qui la donne. C'est une espèce de mouton, appelé Lama, dont la tête ressemble à celle du cheval. Il a la levre supérieure fendue comme les lievres; & lorsqu'il est enragé il jete, par cette fente, une écume venimeuse, qui tombant sur la peau y cause une rougeur accompagnée de démangeaison. Il a le cou comme le chameau, le corps comme le mouton, & l'odeur désagréable; mais sa chair n'en est pas moins bonne. Indépendamment de cette utilité, le Lama peut encore servir de bête de charge. Il est patient, & facile à nourrir. Il porte rarement plus de cent cinquante livres; mais il fait de grandes journées sans se fatiguer, mange peu, & ne boit jamais. Il se couche dès que la nuit arrive; on auroit beau le battre alors pour l'obliger à se lever, il n'en feroit pas un mouvement de plus.

Je suis, &c.

*A Lima, ce 21<sup>e</sup> juillet 1752.*

## LETTRE CXLVII.

## LE CHILI.

**D**E retour à Lima, j'appris d'un habitant de Callao, qu'un navire marchand étoit prêt à mettre à la voile pour le Chili. Le capitaine étoit heureusement de ma connoissance ; je profitai de l'occasion pour faire ce voyage, & me rendre ensuite par le détroit de Magellan, & la rivière de la Plata, dans les états du Paraguay. Après quelques jours de navigation nous abordâmes à Coquimbo, un des premiers établissemens Espagnols sur cette côte. Ce fut en 1535, que sous le commandement du vieux Almagro, collègue & rival de François Pizarre, ils firent la découverte de ce pays. Il occupe toute cette partie de l'Amérique méridionale, qui s'étend depuis les frontieres du Pérou, jusqu'aux terres Magellaniques, & ne comprend pas moins de cinq cents lieues de côte maritime. Une partie de cette vaste con-

trée avoit été soumise par les Incas ; qui se propofoient de pousser leurs conquêtes vers le sud ; mais ils trouverent tant de résistance de la part des Indiens , qu'ils furent obligés de s'arrêter.

Le Chili est séparé du Pérou par un désert de quatre-vingt lieues. Almagro n'en fut point effrayé : il s'engagea dans des montagnes couvertes de neige , qui firent périr de froid la moitié de son armée. Cinq mois après , on retrouva les corps de plusieurs Espagnols , dans le même état que le jour de leur mort , c'est-à-dire , debout appuyés contre les rochers , tenant encore la bride de leurs chevaux gelés comme eux , & faisant la grimace de gens qui rient. Les doigts des pieds & des mains tombèrent au plus grand nombre de ceux qui survécurent ; & après une marche de deux cents lieues , ils arriverent dans la province de Copiapo , où , dans la suite , ils fonderent une ville. Ils furent bien reçus des habitants , & auroient pu avec facilité , y établir des colonies , si les troubles du Pérou n'eussent rappelé leur chef à Cusco. Almagro abandonna ses vues

sur le Chili , pour s'opposer à celles de son rival , qui le fit mourir.

Pizarre , devenu seul maître du Pérou , envoya un de ses officiers , nommé Valdivia , pour achever une entreprise qu'Almagro n'avoit fait , pour ainsi dire , qu'ébaucher. Valdivia forma au Chili divers établissemens , que les Indiens , moins favorablement disposés que sous son prédécesseur , entreprirent plusieurs fois de détruire. La guerre continua sans interruption entre eux & les Espagnols ; mais Valdivia ne laissoit point de trouver du temps pour faire cultiver , par ses soldats , les terres dont ils tiroient leur subsistance. Il bâtit plusieurs villes , à l'une desquelles il donna son nom , & obtint du président de La Gasca la confirmation du titre de gouverneur , qu'il avoit d'abord reçu de Pizarre.

La suite de cette conquête donna lieu à des combats très-sanglants. Tous les Indiens s'étant soulevés comme de concert , Valdivia marcha contre eux avec quelques troupes ; mais la partie étant trop inégale , il fut tué en combattant ; & la plupart de ses soldats eurent le même sort. L'humeur belli-

queueuse des peuples de Chili n'a pas cessé d'être un obstacle à l'accroissement des colonies Espagnoles : aussi ce gouvernement ne renferme-t-il que très-peu d'étendue, à proportion de celle de ce vaste pays. On n'y compte que quatre ou cinq villes un peu considérables, Sant'Yago, qui en est la capitale, Valparaíso, la Conception, Valdivia & Coquimbo, toutes situées sur les bords, ou à peu de distance de la mer. La dernière est la plus septentrionale. Sa position est sur une éminence, d'où l'on découvre le port, & la campagne. Elle s'étend le long d'une petite vallée, pleine d'arbres toujours verts, parmi lesquels on voit serpenter une rivière, qui fournit de l'eau aux habitants. La beauté de la ville ne répond pas à celle des environs. Les rues sont alignées; mais leur mal-propreté, & la pauvreté des maisons, bâties de terre & couvertes de chaume, ne lui donnent que l'apparence d'un village. La partie la plus considérable est occupée par deux places, environnées d'églises & de couvents : mais, en général, ces places & les rues qui y aboutissent, sont moins

bordées de maisons , que de figuiers , d'oliviers , d'orangers & de palmiers. Cette ville a été plusieurs fois pillée & brûlée par les Anglois & par les flibustiers , & n'a jamais été bien rebâtie.

On montre , dans ses environs , différentes curiosités naturelles , dont vous jureriez que la première est un effet de l'art. C'est une pierre grise , unie comme une table , sur laquelle sont parfaitement bien dessinés un bouclier & un morion de couleur rouge , qui pénètrent fort avant dans la substance de la pierre : on l'a cassée en plusieurs endroits pour s'en assurer. Il y a dans le même canton une petite étendue de plaine , où ceux qui s'y endorment se trouvent enflés à leur réveil ; ce qui n'arrive point à quelques pas de là. Enfin , au sud de la ville , on voit un rocher , d'où , une fois seulement chaque mois , sort une fontaine , par une ouverture semblable à cette partie du corps de la femme , dont elle imite les écoulements périodiques. Les vallées qui environnent Coquimbo , fournissent annuellement assez de bled , pour la charge de

quatre ou cinq navires qui le transportent à Lima. Elles produisent aussi quantité de vin & d'excellentes huiles ; mais ce qu'on regarde sur-tout comme la véritable richesse du pays , ce sont les mines d'or , d'argent , de cuivre , de plomb , de mercure & de fer dont il abonde.

En avançant vers le sud , nous vîmes mouiller à Valparaíso , bourgade distante de quelques lieues de Sant'-Yago , capitale du Chili. Ce n'étoit d'abord qu'un certain nombre de magasins , que les marchands de cette ville y firent élever , pour faciliter le chargement & le transport de leurs marchandises à Lima. Par degrés , ces marchands eux-mêmes s'y établirent avec leurs familles , & furent suivis de divers autres citoyens de Sant'Yago , attirés uniquement par la commodité du commerce. Enfin la bourgade s'est insensiblement agrandie , & peuplée de blancs , de mulâtres , & de métis. Elle est défendue aujourd'hui par un château , où le gouverneur fait sa résidence. La proximité de ce port avec la capitale , le rend très-fréquenté. Les vaisseaux qui arrivent du Pérou ,



apportent les denrées qui manquent au Chili ; & celles qu'ils prennent à Valparaíso , sont du froment , du sa-  
von , du maroquin , des cordages &  
des fruits secs , avec lesquels ils rega-  
gnent le port de Callao. Pendant les in-  
tervalles de départ & de retour , les  
mules & les charrettes de Sant'Yago  
& des environs , voient d'autres  
marchandises , pour remplir de nou-  
veau les magasins. Ainsi ce com-  
merce est continuel , & par mer & par  
terre.

Pendant notre séjour dans cette  
bourgade , on me proposa d'aller vi-  
siter les deux îles de Juan Fernandez ,  
situées , à-peu-près , à la même latitude  
que Valparaíso , & qui , par leur po-  
sition , appartiennent au Chili. Elles  
ont pris le nom d'un Castillan , qui en  
obtint la propriété , & s'y établit  
avec quelques familles ; mais quand  
le Chili fut soumis à la domina-  
tion Espagnole , les habitants en pré-  
férent le séjour à celui de ces îles ,  
& les abandonnerent. La plus grande  
est cependant capable de nourrir  
beaucoup de monde : & l'on auroit  
pu la rendre très - forte. La petite ,

& en même temps la plus occidentale, qui n'a qu'une lieue de longueur, est aride & stérile : on n'y voit que des rochers sans arbres & sans verdure. C'est proprement un écueil, ou une montagne élevée sur la surface des flots, & si escarpée, qu'elle est presque inaccessible. Du sommet, on voit descendre plusieurs torrents, qui, après avoir fait différentes cascades sur les rochers, se précipitent dans la mer avec tant de force, qu'on en distingue l'écume à plus de trois lieues.

La première de ces deux îles est aussi très-montagneuse, mais avec de petites plaines, dans les intervalles, arrosées d'une multitude de ruisseaux. La croupe de ces montagnes est couverte d'arbres, du côté du nord ; celles du sud n'en ont que dans leurs vallées. Le terrain est si léger, & a si peu de profondeur, que ces arbres y sont aisément déracinés ; ce qui fut cause de la perte d'un homme de notre équipage. Étant monté sur des hauteurs, pour chasser des chevres, il s'attacha à une branche ; & l'arbre manqua. Un autre, auquel il voulut s'accrocher, se déracina de même,

& le matelot tombant entre les rochers , fut brisé , & périt sur la place. Il y a peu de ces arbres assez grands , pour faire une piece considérable de charpente : le plus fort de l'isle , qui est le myrthe , ne monte pas à plus de quarante pieds. Son sommet est circulaire , & paroît aussi régulier & aussi uniforme que si l'on venoit de le tailler. Il croît sur son écorce une espece de mousse , qui a l'odeur & le goût de l'ail ; aussi les matelots en font-ils le même usage.

Parmi les autres plantes , nous trouvâmes presque tous les végétaux qui passent pour souverains contre le scorbut , tels que le cresson , l'oseille , le pourpier , les raves , &c. L'amiral Anson , qui y fit une descente en 1741 , & y séjourna quelque temps , y sema des légumes d'Europe , & planta dans les forêts , des noyaux de prunes , d'abricots , de pêches qui y ont merveilleusement réussi.

Dans quelques endroits , on voit des collines entieres , d'une espece particuliere de terre rouge , beaucoup plus belle que le vermillon. Les bois qui couvrent les hauteurs , sont telles

ment dégagés de brossailles, qu'on peut y passer sans aucun embarras. Les irrégularités des montagnes forment des vallées aussi charmantes, que celles dont on donne la description dans les romans. L'élévation des rochers qui paroissent suspendus, la chute des eaux qui tombent en cascades, l'ombre & l'épaisseur des forêts, le tout ensemble offre le théâtre le plus noble & le plus majestueux. Ces simples effets de la nature, sans le secours d'aucun art, surpassent tout ce que peuvent enfanter l'imagination la plus féconde, & le pinceau le plus brillant.

Il n'y a peut-être pas dans l'univers un endroit plus agréable, que celui où l'amiral avoit placé sa tente. C'étoit une petite plaine, peu éloignée de la mer, en face d'une large avenue, qui conduisoit au rivage, & d'où l'on pouvoit voir les vaisseaux qui étoient à l'ancre. De l'autre côté, cette même plaine étoit terminée par des bosquets de myrthes qui l'environnoient circulairement, & formoient sur un côteau une espece d'amphithéâtre. Au-dessus de leur sommet on remarquoit les hauteurs & les précipices.

l'intérieur de l'isle ; & la vue de ces abymes augmentoit la beauté de la perspective. Des deux côtés de la tente, couloient deux ruisseaux plus transparents que le crystal , qui servoient encore à rendre cet endroit plus délicieux par la réflexion des arbres qui se peignoient dans l'onde.

Il se trouve dans cette isle diverses sortes de chiens, que les vice-rois du Pérou y avoient fait mettre , pour détruire les chevres dans la vue d'ôter cette ressource aux Anglois , qui en nourrissoient leurs matelots. Ces chiens, quoique sortis de race espagnole , ont la propriété singulière de ne jamais aboyer. Nous en prîmes quelques-uns , que nous apportâmes à bord , & qui ne japperent , que lorsqu'ils entendirent aboyer des chiens domestiques : encore les imitoient-ils mal , comme s'ils eussent appris une chose qui ne leur étoit pas naturelle.

Nous fûmes témoins d'une disposition de combat entre ces animaux & un troupeau de chevres rangées en bataille pour les recevoir. Le chef du troupeau s'étoit placé en face de l'ennemi , dans un passage très-

étroit , & bordé de précipices. Les autres chevres étoient derriere , où le terrain étoit plus large & plus ouvert , mais absolument inaccessible. Les chiens montrèrent d'abord la plus grande ardeur ; mais quand ils furent à dix toises de l'ennemi , ils reconnurent le danger , & abandonnerent la partie.

Un des Indiens qui nous accompagnoient , nous apprit qu'étant déjà venu dans cette île avec l'amiral Anson , il avoit vu plusieurs de ces chevres qui paroissoient fort vieilles , & dont les oreilles étoient fendues ; que comme il en marquoit son étonnement un Anglois lui dit, que sans doute c'étoient celles à qui un Ecoffois , nommé Selkirk , avoit rendu la liberté après les avoir marquées aux oreilles. Il nous raconta ensuite l'histoire de cet homme , telle qu'il disoit la tenir de l'Anglois. On assure que c'est la même, qui a fourni l'idée du célèbre roman de Robinson-Crusoé , que nous lisions ensemble, Madame , avec tant de plaisir dans notre enfance.

« Alexandre Selkirk étoit né en „ 1680 en Ecoffe , dans la province de

„ Fife ; & dès son enfance , on l'avoit  
„ élevé pour la marine. Sur quelque  
„ démêlé qu'il eut avec le capitaine  
„ Stradling , celui-ci le mit à terre  
„ dans l'isle de Juan Fernandez , où  
„ ils avoient abordé pour faire de  
„ l'eau. Selkirk prit la résolution d'y  
„ demeurer , plutôt que de solliciter sa  
„ grace par des soumissions , qui l'au-  
„ roient exposé à de nouveaux cha-  
„ grins. On lui avoit laissé ses habits ,  
„ son lit , un fusil , sa provision de pou-  
„ dre , de balles , & de tabac , une  
„ hache , un couteau , un chaudron ,  
„ & d'autres ustensiles , une bible ,  
„ quelques livres de piété , & ses ins-  
„ truments de marine. D'abord la ter-  
„ reur & la solitude de ce lieu dé-  
„ sert & abandonné , affectèrent pro-  
„ fondément ses esprits ; mais il s'y  
„ accoutuma avec le temps , & sur-  
„ monta la mélancolie. Il fit deux ca-  
„ banes , dont l'une lui servoit de cui-  
„ sine , & l'autre de chambre à coucher.  
„ Il les couvrit de joncs , & les tapissa de  
„ peaux de chevres. Le bois de piment ,  
„ fort commun dans cette isle , lui four-  
„ nissoit en même temps du feu & de  
„ la lumière ; ce bois jette une flamme

„ claire , & répand une odeur agréa-  
 „ ble. Quand ses munitions furent épu-  
 „ sées , il s'exerça à poursuivre les che-  
 „ vres à la course ; & il acquit tant  
 „ d'habileté à cette chasse , qu'aucune  
 „ d'elles ne pouvoit lui échapper. Il  
 „ n'en conservoit qu'autant qu'il lui en  
 „ falloit pour se nourrir ; il donnoit aux  
 „ autres la liberté , après leur avoir fen-  
 „ du ou percé les oreilles. Dans les  
 „ commencements , il en mangeoit la  
 „ chair avec quelque répugnance faite  
 „ de sel , mais peu à peu il vint à bout de  
 „ s'y habituer , & y prenoit même beau-  
 „ coup de goût , sur - tout quand elle  
 „ étoit assaisonnée de piment ; cepen-  
 „ dant il n'osoit en manger beaucoup ,  
 „ parce qu'elle lui causoit le dévoie-  
 „ ment. Ses habits & ses souliers furent  
 „ bientôt usés à force de courir à tra-  
 „ vers les bois & les brossailles : mais  
 „ ses pieds s'endurcirent tellement à  
 „ cette fatigue , qu'il ne pouvoit plus  
 „ souffrir de chaussure. Ses vêtements  
 „ étoient de peaux de chevres ; un clou  
 „ & des courroies du même cuir lui  
 „ tenoient lieu d'aiguille & de fil. Il  
 „ prenoit quelquefois plaisir à graver  
 „ sur les arbres son nom & la date de



„ son exil. Il dressoit des chats sauva-  
 „ ges & des chevreaux à danser avec  
 „ lui. Les rats lui firent d'abord une  
 „ cruelle guerre ; ils venoient ronger  
 „ ses habits, & même ses pieds pendant  
 „ son sommeil ; mais il trouva moyen  
 „ pour s'en garantir d'appriivoiser des  
 „ chats qui l'en délivrèrent.

„ C'est ainsi que par son industrie &  
 „ la force de son âge , qui n'étoit que  
 „ d'environ trente ans , Alexandre Sel-  
 „ kirk triompha pendant près de cinq  
 „ années , des horreurs de sa solitude  
 „ jusqu'à y trouver même de la dou-  
 „ ceur & de l'agrément. Un jour qu'il  
 „ se promenoit sur le rivage , il apper-  
 „ çut de loin un vaisseau Anglois ; &  
 „ comme la nuit approchoit , il alluma  
 „ un grand feu. Le capitaine envoya  
 „ le lendemain reconnoître cette isle.  
 „ Au retour de la chaloupe , il vit avec  
 „ ses gens un homme vêtu de peau de  
 „ chebres, dont la figure avoit quelque  
 „ chose de plus sauvage, que celle de ces  
 „ animaux même , mais qui paroissoit  
 „ très- satisfait de se trouver avec eux.  
 „ Il avoit tellement perdu l'usage de  
 „ la parole , que ne prononçant les  
 „ mots qu'à demi , il n'étoit presque

„ pas possible de l'entendre ; mais au  
 „ bout de quelques jours , il commen-  
 „ ça à mieux s'énoncer. Accoutumé  
 „ à ne boire que de l'eau , & à ne se  
 „ nourrir que de viandes insipides , il  
 „ refusa de la liqueur qu'on lui présen-  
 „ ta , & eut beaucoup de peine à s'ha-  
 „ bituer aux vivres & à la boisson du  
 „ vaisseau. Il raconta que pendant son  
 „ exil , il avoit apperçu plusieurs bâ-  
 „ timents ; mais il n'en vit mouiller  
 „ que deux , qu'il reconnut pour des  
 „ navires Espagnols. Quelques gens de  
 „ l'équipage tirèrent sur lui , & le pour-  
 „ suivirent jusques dans les bois. Il se  
 „ déroba heureusement à leur fureur  
 „ en grimpant sur un arbre ; & il  
 „ avoua qu'il n'auroit pas fait de dif-  
 „ ficulté de se livrer à des François ,  
 „ mais qu'il avoit mieux aimé s'expo-  
 „ ser à mourir dans ce désert , que de  
 „ tomber entre les mains de gens  
 „ soupçonneux & défiants , qui n'au-  
 „ roient pas manqué de le tuer , ou de  
 „ le condamner aux mines , dans la  
 „ crainte qu'il ne découvrit aux étran-  
 „ gers ce qui appartenoit à la mer du  
 „ sud „.

Cette île charmante , quoique dé-

ferte , est un des plus beaux lieux de l'univers ; mais l'avidé Européen suit son humeur farouche , en empêchant l'Indien de l'habiter , & se rend justice en ne l'habitant pas lui-même. Les vaisseaux ne manquent pourtant jamais d'y relâcher ; & les gens de l'équipage , après quelque séjour , se trouvent rétablis des fatigues & des maladies de la mer. Ce pays peut fournir à la subsistance de plus de six cents familles ; il est aisé de s'y maintenir à peu de frais ; & il seroit presque impossible d'en déloger ceux qui s'y seroient une fois établis. La nature l'a si bien fortifié , qu'avec cent hommes on pourroit le défendre contre mille. Quelques-uns disent qu'il y a des mines d'or & d'argent dans les montagnes ; mais ce n'est pas la plus grande utilité qu'on en puisse retirer. Une colonie Françoisé , qui viendroit dans cette isle , ayant de fréquentes occasions de voir arriver des vaisseaux d'Europe , n'y seroit pas dans un exil triste , & seroit avec eux un commerce très-profitable , en leur vendant ses denrées. Le pays en produiroit assez pour elle & pour les voyageurs. La Cour d'Espagne , dont le

consentement paroît nécessaire pour former cet établissement, ne pourroit être que très-satisfaite de voir entre les mains de ses alliés, un poste que l'état de ses affaires ne lui permet pas de garder elle-même, & qui ne seroit plus désormais le refuge assuré des pirates Anglois, ou de ceux qui, par le pillage ou la contrebande, désolent les côtes du Pérou & du Chili.

Le climat de cette île est si favorable aux productions de la terre, que les arbres y sont verts toute l'année. L'hiver ne dure que pendant les mois de juin & de juillet, & n'y est jamais fort rude : on y ressent seulement quelques gelées légères, suivies d'un peu de grêle ; mais les pluies y sont souvent très-abondantes. En été, la chaleur est également modérée ; rarement le tonnerre s'y fait entendre, & l'on n'y éprouve aucune sorte d'ouragans. La mer est très-profonde dans la baie ; & l'on peut y conduire les vaisseaux jusqu'aux pieds des rochers. On y trouve beaucoup de poisson de la meilleure espèce, & sur-tout d'excellentes écrevisses. Au mois de novembre, les veaux marins

viennent à terre pour mettre bas ; & le rivage en est tellement couvert , qu'il est presqu'impossible d'y marcher. Ils sont alors si hardis , qu'ils ne se rangent pas du chemin , & courent même sur les hommes , comme des dogues en colere : en d'autres temps , ils se sauvent au moindre bruit. Quelques-uns bêlent comme des agneaux , d'autres hurlent comme des loups ; on les entend à une demi-lieue.

Le lion marin est encore un animal fort extraordinaire , & très-commun auprès de ces isles. Il y en a de vingt pieds de long , & qui pesent jusqu'à quatre milliers. Leur tête est d'une grosseur qui n'a point de proportion avec le corps , la bouche d'une largeur énorme , les yeux fixes & monstrueux , la face assez semblable à celle du lion , avec de larges moustaches , dont le poil est si dur , qu'il peut servir de cure-dent. Ils viennent sur le rivage faire leurs petits , vers la fin de juin , & y demeurent jusqu'au mois d'octobre. Pendant tout ce temps on ne remarque pas qu'ils rentrent dans la mer ; & il paroît qu'ils ne prennent alors aucune nourriture , à moins

qu'ils ne vivent de l'herbe qui croît sur les bords des eaux courantes. Le temps qu'ils ne paissent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. La nature leur apprend à placer en sentinelle autour d'eux, des mâles vigilants, qui ne manquent jamais de les éveiller, lorsqu'ils voient approcher l'ennemi. Leurs cris sont si bruyants, & d'un son si varié, que rien n'est plus capable de donner l'alarme. Les mâles se battent souvent; & l'amour est presque toujours le sujet de leurs querelles. Les matelots donnent le nom de bacha au plus gros d'entr'eux, parce qu'il est sans cesse accompagné d'un nombreux ferrail. Souvent il ne l'acquiert que par les coups qu'il reçoit, & le sang dont il se couvre. Il doit sa supériorité aux victoires qu'il remporte sur ses rivaux; & les blessures dont on voit les cicatrices, rendent témoignage du nombre & de la grandeur de ses combats & de ses exploits.

La peau de ces amphibies n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur, après laquelle on trouve un pied de graisse, avant que de parvenir jusqu'à la chair.

Les plus gros fournissent au moins cinq cents pintes d'huile. Ils rendent aussi beaucoup de sang ; car en leur faisant de profondes plaies , on en voit sortir comme autant de fontaines qui pourroient aisément remplir plusieurs barriques. Ils sont couverts d'un poil court , & ont des nageoires qui leur servent de pieds , dont les extrémités ressemblent à des doigts. Outre la grosseur qui les distingue des veaux marins , ils en different encore , surtout les mâles , par une espece de grosse trompe , qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure ; cette partie ne se trouve pas dans les femelles. Le cœur & la langue sont les morceaux les plus délicats de ces animaux. Il est d'autant plus facile de les tuer , qu'ils sont également incapables , & de se défendre & de fuir. Cependant il faut se garder de leurs dents ; car un jour un matelot en eût le crâne fracassé.

N'ayant plus rien à voir aux isles de Juan-Fernandez , nous regagnâmes le Chili ; & nous abordâmes à la Conception , qui en étoit autrefois la capitale. Elle a cédé cet honneur à Sant'-Yago ,

Yago , se réservant néanmoins celui de posséder le président de l'audience , qui doit passer alternativement six mois de l'année dans ces deux villes. Le premier semestre , qui est celui de la Conception , s'emploie à régler les affaires militaires , à pourvoir aux forteresses , à maintenir l'ordre dans la milice. Le second n'est que pour l'administration de la justice , & pour rendre le tribunal de l'audience plus respectable , par la présence de son chef. La Conception est aussi la résidence du mestre-de-camp. Cet emploi a été créé pour contenir les naturels du pays , toujours prêts à se soulever contre les Espagnols. Le devoir de cette place est de visiter les forts construits depuis le rivage de la mer , jusqu'aux montagnes , de veiller à leur sûreté , & d'y donner les secours nécessaires d'hommes , de provisions & d'artillerie. C'est le président qui nomme à cet office , comme étant plus à portée de connoître ceux qui peuvent le mieux l'exercer.

Le conquérant du Chili , Pierre de Valdivia , fonda cette ville en 1550 , dans un lieu nommé Penco ; mais



bientôt après les Indiens révoltés la renversèrent , & obligèrent les Espagnols à l'abandonner. Ces derniers la rétablirent , & en furent chassés de nouveau. Ils la rebâtirent une troisième fois , en furent encore expulsés , & s'obstinèrent toujours à y revenir. Enfin , en 1730 elle éprouva un tremblement de terre , qui la détruisit entièrement , & donna lieu à une dernière reconstruction. Les maisons en sont basses , mais beaucoup plus belles que les anciennes , & ont chacune leur jardin. Une petite rivière traverse la ville , & se jete dans la baie , qui a trois ports. L'évêché avoit d'abord été établi à Impérialé ; mais les Indiens ayant ruiné cette dernière place , il fut transféré à la Conception. L'église , l'évêque , le chapitre , les moines , tout se ressent de la pauvreté qu'ont dû nécessairement entraîner tant de ravages. Le commerce est médiocre , & ne consiste que dans les denrées du pays. Les usages sont les mêmes qu'au Pérou ; ce sont les mêmes classes d'habitants , la même forme de gouvernement , mais non pas tout-à-fait les mêmes modes. Au

lieu de cape , les hommes portent une piece d'étoffe de deux ou trois aunes de long , sur deux de large , avec un trou au milieu ; en y passant la tête on se trouve habillé. Cette piece pend de tous les côtés , & l'on s'en sert à cheval comme à pied. Les pauvres ne la quittent qu'en se couchant ; pour qu'elle ne gêne point pendant le travail , ils ne font que la retrousser par les côtés , jusques sur le dos. Ce vêtement est fort à la mode , même pour les femmes qui montent aussi à cheval , sans distinction d'état ni de rang. La seule différence n'est que dans l'étoffe , plus ou moins fine ; plus ou moins ornée , suivant la qualité des personnes.

Il y a peu de villages dans le territoire de cette ville ; mais on rencontre par - tout beaucoup de fermes & de métairies , où les gens de la campagne vivent éloignés les uns des autres. Le terrain est si fertile , que les récoltes de grains rendent cent pour un. Les pâturages y sont excellents , & l'on y élève de très-bons chevaux , qui tirent leur origine d'Espagne. On y recueille une grande quantité de denrées ; mais faute de débit ,

Qij

ou par la paresse des habitants, la plupart des terres restent en friche. D'ailleurs le pays n'est pas peuplé à proportion de son étendue & de sa fécondité. Les vivres y sont au plus bas prix, & pour vous donner un idée de cette abondance, j'ajouterai que le bœuf le plus gras ne s'y vend pas plus de quatre piastras. La manière de le tuer pour le vendre à la boucherie, ne pourroit être regardée que comme un amusement, si elle ne servoit, dit on, à rendre la chair beaucoup meilleure. On enferme un troupeau de bœufs dans une basse-cour ; certains Indiens qui font ici l'office de bouchers, se tiennent en dehors, montés sur des chevaux, & armés d'une lance, dont le fer a la forme d'une serpe. On ouvre la porte, & l'on fait sortir un de ces animaux, qui prend aussi-tôt sa course pour retourner à son gîte. Un cavalier le suit, l'atteint, lui coupe un jarret, ensuite un autre, & met pied à terre pour le tuer ; après quoi il le dépouille & dépece la chair. Quelquefois on lâche autant de bœufs qu'il y a de gens à la porte, & cet exercice dure jusqu'à ce qu'on ait expédié le nombre destiné pour la

vente. Si l'animal court assez vite pour que le boucher ne puisse le frapper, l'Indien se sert de lacet pour l'arrêter. Ces hommes sont si adroits dans le maniement des lacs & des lances, qu'ils manquent rarement leurs coups, en courant à toute bride. Le taureau le plus furieux leur échappe difficilement. Dans leurs querelles particulières, ils emploient les mêmes armes, & sont aussi habiles à la défense qu'à l'attaque. La seule maniere de se dérober au lacet, si c'est en pleine campagne, est de s'étendre à terre, & de se blottir pour donner moins de prise.

Au milieu de la grande & belle plaine de Mapocho, sur une riviere appelée de même, à vingt lieues de la mer, dans une situation admirable, près de la riche vallée de Chilé, qui donne le nom au pays, s'élève la ville de Sant'Yago, qui en est la capitale. Toutes ses rues sont alignées; toutes ses maisons ont des jardins; tous ses jardins sont arrosés. L'eau de la riviere, conduite par des canaux, se distribue dans tous les quartiers, ensuite chez tous les habitants, où elle entretient la propreté & la fraîcheur.

La grande place , qui forme le centre de la ville , est un quarré parfait , dont le milieu est orné d'une fontaine. Les quatre faces offrent le palais de l'audience , celui de l'évêque , & de vastes boutiques avec des arcades. Le reste de cette capitale est composé de bâtimens qui , par leurs distances , leur égalité & leur construction , ressemblent assez à ceux de Lima. Comme on n'y est pas moins sujet aux tremblemens de terre , les maisons n'y sont ni moins basses , ni bâties avec moins de précaution. Je ne vous parle ni des églises , qui sont nombreuses , ni des couvents , qui sont très-riches , ni des juridictions , qui sont à-peu-près les mêmes que dans toutes les grandes villes du Pérou. Le président de l'audience , quoique dépendant en certains cas du vice-roi , est tout à la fois gouverneur & capitaine général du Chili. Pendant les six mois qu'il est obligé de passer hors de Sant'Yago , le corregidor exerce ses fonctions , & en tout-temps ce dernier préside au corps-de-ville & à la police.

Valdivia , qui a pris le nom de son fondateur , est la ville la plus méridi-

dionale de toute la côte : les avantages de son port ont engagé les Espagnols à y faire construire des fortifications , & à les munir d'une bonne artillerie , pour en défendre l'entrée aux autres nations de l'Europe. Ils le regardent comme la clef de la mer du Sud ; & les Hollandois qui en ont la même idée , ont cherché plus d'une fois à s'y établir. Ils le prirent en 1643 ; mais affoiblis par la disette & les maladies , ils se retirèrent bien vite , lorsqu'ils furent qu'on faisoit partir de Callao des vaisseaux pour les en chasser. On transporte à Valdivia les criminels du Pérou & du Chili ; ce qui en fait une espece de galere. On les y occupe aux réparations des forts , & à d'autres ouvrages publics. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'ils doivent y être géoliers & prisonniers tout à la fois ; car comme ce sont eux qui composent toute la garnison , on les fait soldats & officiers pendant le temps même de leur bannissement. C'est en partie de ces sortes de gens , ou des descendants de ceux qui ont été exilés pour leurs forfaits , que s'est peuplée la ville de Valdivia , sur - tout depuis que les

naturels du pays ont détruit la première colonie des Castillans. Ces Indiens sont des peuples braves & guerriers, qui ont défendu leur liberté avec vigueur, & se sont révoltés avec succès. Lassés du gouvernement cruel & tyrannique des Espagnols, qui les forçoient de travailler aux mines sans relâche, ils avoient commencé par se défaire du commandant, Pierre de Valdivia, à qui, suivant la tradition, ils versèrent de l'or fondu dans la bouche, en lui disant : " rassasie-toi donc de ce métal, „ puisque tu en es si altéré „. Ensuite ils rasèrent la forteresse, & saccagèrent la ville. Elle fut rétablie un peu plus loin, sur le bord de la rivière. Les Espagnols, qui ont reconnu la valeur de cette nation, la traitent beaucoup mieux que tous les autres Américains. Ceux même qu'ils ont obligés de se soumettre, ne trouvent leur joug ni aussi dur, ni aussi pesant qu'il l'étoit dans les commencements, & éprouvent que le zèle avec lequel on défend sa liberté, produit du moins cet avantage, que même en la perdant, on obtient toujours des conditions plus douces & moins onéreuses.

Ces peuples ressemblent beaucoup plus aux sauvages de l'Amérique septentrionale , quoique plus humains & plus civilisés , qu'à ceux du Mexique & du Pérou.

La partie du Chili , occupée par les Indiens libres dont je viens de parler , est plus étendue que celle qu'habitent les Espagnols , qui ne sont proprement maîtres que de la côte. Ces barbares ne connoissent aucune forme de gouvernement ; chaque famille est elle-même souveraine & indépendante. Leurs affaires se traitent dans les assemblées générales , & c'est la pluralité des voix qui décide. Quoiqu'ils refusent de se soumettre au roi d'Espagne , ils permettent aux missionnaires d'aller chez eux , & de les catéchiser. La présence de ces hommes apostoliques sert à maintenir la paix entre les deux nations , ce qui , sans leur secours , seroit très-difficile ; car tout portés que sont les Indiens pour ces prêtres étrangers , ils haïssent le gouvernement Espagnol , & prennent toutes les précautions pour éviter le joug. Les jésuites s'occupent à rassembler , à fixer ces sauvages dans une



même habitation , à leur faire goûter les avantages des loix humaines , à les instruire des vertus morales , pour les amener ensuite , par degrés , à la connoissance encore plus importante des vérités du christianisme ; car en pareil cas il faut être chef de colonie , avant que de vouloir être apôtre. Mais on a bien de la peine à les réunir en société. Accoutumés à une vie libre & vagabonde , ils y renoncent difficilement. A l'égard de la religion qu'on leur prêche , ils sont toujours aussi prêts à la quitter , que disposés à l'embrasser : ou pour en mieux parler , la plupart de ces nouveaux convertis n'ont aucune forte de religion. On n'a trouvé chez ces barbares , ni temples ni idoles ; ils ont quelqu'idée d'une autre vie , mais en supposant toujours que l'ame est matérielle.

La nourriture ordinaire des Indiens du Chili sont les pommes de terre , l'orge , le maïs , la chair de cheval & de mulet. Leur boisson est une espede de cidre , composé réellement de pommes qui viennent en abondance dans leurs terres. Ils s'habillent si simplement qu'ils paroissent à peine couverts , & ils

ont toujours la tête & les jambes nues. Leurs cabanes faites de branches d'arbres, ne sont pas rassemblées en villages. Suivant leur fantaisie ils changent de demeure, & se transportent dans d'autres lieux. Le pays est néanmoins assez peuplé, & la polygamie rend les familles nombreuses; mais les femmes servent leurs maris comme des esclaves.

Depuis que les Espagnols ont amené des chevaux dans cette contrée, ces animaux s'y sont tellement multipliés, qu'aucun Indien ne marche à pied, ni ne le cede aux créoles dans l'art de manier un cheval. Les coureurs du Chili ont l'ambition de ne vouloir jamais être devancés, & galoppent si légèrement, que le cavalier ne sent pas la moindre agitation. Leur taille est belle; ils sont pleins de feu & de fierté; deux qualités qui les font également estimer des Indiens & des Espagnols.

Lorsque ces deux nations ne sont point en guerre, il se fait entr'elles un commerce assez considérable. Les Européens vendent aux sauvages des ouvrages de fer, des mors de bri-

des, des éperons, des couteaux, du vin & diverses sortes de clinquaille. Ils reçoivent en échange des vaches, des chevaux, de jeunes filles, & même des garçons, que leurs peres troquent pour des bagatelles qui les éblouissent. Ce trafic se fait avec une bonne foi admirable, sur-tout de la part des Indiens, dont on vante l'empressement singulier à délivrer fidèlement le prix dont on est convenu.

Autant ils sont humains pendant la paix, autant la guerre les rend redoutables & cruels. Ils ne font aucun quartier aux Espagnols, pour lesquels ils ont une haine insurmontable. Mais ils épargnent leurs femmes, qu'ils conduisent dans leurs habitations, où ils vivent familièrement avec elles. Lorsqu'ils se voient pressés, ils abandonnent leurs possessions, & s'enfoncent dans des déserts inaccessibles. Là, se fortifiant par leur jonction avec d'autres sauvages, ils reviennent au pays qu'ils habitoient, & c'est ce mélange de courage & de crainte, de fuite & de résistance, qui les rend comme invincibles. Qu'un seul crie qu'il faut pren-

dre les armes , les hostilités commencent aussi-tôt , & leur maniere de déclarer la guerre , est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve parmi eux sur la foi des conyentions. Ensuite ils se dispersent de tous côtés , entrent dans les villages , dans les métairies , dans les chaumieres , où ils égorgent tout ce qu'ils rencontrent. Après cette exécution ils se réunissent en corps de troupes , & forment une armée , dont l'audace s'attache aux plus grandes villes.

Si la paix succede , c'est moins à leur sollicitation , qu'à celle de leurs ennemis. On convient d'une conférence , à laquelle assistent , du côté des Espagnols , le gouverneur , le mestrede-camp , les officiers & autres personnes du premier rang , & du côté des sauvages le général & les principaux capitaines. Dans une de ces assemblées , on a accordé aux Indiens la possession libre des contrées méridionales. On étoit convenu réciproquement d'une escorte pour les chefs des deux nations. Les Espagnols camperent sous des tentes ; les sauvages étoient vis-à-vis , à peu de distance :

les anciens de chaque canton vinrent saluer le gouverneur. Il but à leur santé, & tous lui répondirent, quand il leur eut lui-même versé à boire. On commença ensuite à parler de paix, dont on exposa les conditions. On les accepta de part & d'autre, & l'on se fit mutuellement plusieurs visites, où le vin n'étoit jamais épargné. Durant le cours de ces conférences, le gouverneur ne dédaigne pas d'admettre à sa table les chefs des Indiens, & tâche de les gagner par toutes sortes de caresses.

Je suis, &c.

*A Valdivia, ce 13 août 1751.*



LETTRE CXLVIII.

SUITE DU CHILI.

Nous étions sur le point de quitter le port de Valdivia, quand nous vîmes arriver un vaisseau qui venoit des isles Philippines par la mer du Sud. Parmi les passagers je reconnus un Espagnol, que j'avois vu autrefois à Mindanao. Une tempête l'avoit jeté sur une de ces isles fameuses, que l'opinion qu'on a de leurs richesses, a fait nommer les isles de Salomon. Le bâtiment nouvellement arrivé, ayant manqué de périr dans la même plage, s'étoit arrêté près de la même isle. Il fut apperçu par l'infortuné Espagnol, qui erroit sur les côtes, & on lui envoya une chaloupe qui l'amena au vaisseau. Nous fûmes réciproquement fort aises de nous revoir, & après les premiers témoignages d'amitié, il entra au sujet de ces isles, dans quelques détails qui satisfirent ma curiosité.

“ On s'est ridiculement imaginé,

„ me dit-il , qu'elles étoient l'ancienne  
 „ Ophir , où Salomon envoya une flotte,  
 „ pour en rapporter l'or dont il orna  
 „ le temple de Jérusalem. Alvare de  
 „ Mendoce en fit la découverte au sei-  
 „ zième siècle ; mais on n'en connoît  
 „ pas bien le nombre. On fait seule-  
 „ ment qu'elles forment un assez grand  
 „ Archipel au milieu de la mer Pacifi-  
 „ que. Quelques - uns même croient  
 „ qu'elles s'étendent jusqu'à la nouvelle  
 „ Guinée ; mais on ne s'accorde pas sur  
 „ leur grandeur. Tous conviennent que  
 „ la température y est très-salutaire ,  
 „ l'air serein , les vivres abondants ,  
 „ & le bétail nombreux. Les habi-  
 „ tants sont noirs ; il y en a cependant  
 „ de blancs , de roux , & même de  
 „ blonds. Ils vont nus ; leurs armes  
 „ sont l'arc , les fleches & la lance. Les  
 „ animaux les plus communs sont les  
 „ chiens , les poules & les cochons.  
 „ On y trouve du clou de girofle , du  
 „ gingembre , & de la canelle qui n'est  
 „ pas excellente. La plus grande de ces  
 „ isles se nomme Isabelle. Les compa-  
 „ gnons de Mendoce descendirent sur  
 „ le rivage , & s'emparèrent d'une bour-  
 „ gade où ils trouverent des lingots

„ d'or , suspendus comme un ornement  
 „ dans les maisons. Mais outre qu'ils  
 „ n'entendoient pas la langue du pays ,  
 „ les habitants sont des gens si coura-  
 „ geux , que se battant continuellement  
 „ contre ces nouveaux venus , il ne  
 „ fut pas possible de savoir d'eux d'où  
 „ ils tiroient ces morceaux d'or. Ces  
 „ peuples montent de grands canots ,  
 „ capables de contenir jusqu'à cent hom-  
 „ mes. C'est sur ces barques qu'ils font  
 „ la guerre ; mais elles ne seroient pas  
 „ capables de résister à nos vaisseaux.

„ Au retour de l'escadre Espa-  
 „ gnole , on avoit eu la pensée d'en-  
 „ voyer des colonies dans les isles de  
 „ Salomon ; mais de peur que cet  
 „ Archipel étant une fois habité , il  
 „ ne fût impossible de s'y maintenir , on  
 „ abandonna ce projet. On le reprit  
 „ quelques années après ; & Min-  
 „ dana fut chargé , par la cour d'Es-  
 „ pagne , d'embarquer sur quatre  
 „ navires , tout ce qu'il y auroit  
 „ d'hommes & de femmes inutiles au  
 „ Pérou , pour former dans ces pays  
 „ éloignés un nouvel établissement.  
 „ On eut tort de faire cet envoi ,  
 „ avant que la position & l'abordage de



## 378 SUITE DU CHILI.

„ ces isles , qu'on n'avoit vues que  
„ dans une premiere course , fus-  
„ sent parfaitement connus. On les  
„ chercha long-temps ; on se trompa  
„ plusieurs fois , & la longueur de  
„ la route jeta l'équipage dans une  
„ misere affreuse. Il y avoit sur la flotte ,  
„ deux dames de grande distinction ,  
„ Dona Beatrix , & Dona Isabelle ,  
„ femmes du général & de l'amiral.

„ Quand les vaisseaux parurent à la  
„ vue des isles de Mendoce , nom-  
„ mées Saint-Pierre , la Magdelaine ,  
„ la Dominique & la Christine , à l'o-  
„ rient de celles de Salomon , les ha-  
„ bitants de cette derniere se range-  
„ rent sur le rivage , & lancerent des  
„ pierres à coup de fronde , dont un  
„ soldat eut le bras fracassé. Les Es-  
„ pagnols voulurent tirer leurs arque-  
„ buses ; mais la poudre mouillée avoit  
„ peine à prendre feu. Cependant , du  
„ peu de coups qu'ils porterent , un des  
„ chefs tomba roide mort. C'étoit une  
„ chose épouvantable que d'entendre le  
„ bruit & les cris de ces sauvages , qui  
„ s'embarassoient dans les canots ,  
„ voulant tous se cacher les uns der-  
„ riere les autres. Après qu'ils se fu-

rent éloignés, on en vit reparoître  
 t ois dans une barque, criant de toute  
 leur force, & tenant en main un ra-  
 meau verd, qui fut pris pour un  
 signal de paix. Les hostilités cesse-  
 rent de part & d'autre, & les Indiens  
 inviterent les Espagnols à venir  
 mouiller dans leur port. Ces derniers  
 n'en voulurent rien faire; mais ils  
 envoyèrent vingt hommes dans une  
 chaloupe, pour chercher de l'eau.  
 Ils firent leur descente en bon ordre,  
 au bruit du tambour, & les insulaires  
 au nombre d'environ trois cents, ne  
 cessoient de tourner autour d'eux.  
 On leur fit signe de ne pas passer  
 une raie qu'on traça; ce qu'ils exé-  
 cuterent, en apportant de l'eau &  
 diverses sortes de fruits.

Quelques jours après, Mindana  
 alla lui-même à terre avec sa femme,  
 & fit dire la messe dans ce même  
 port. Les sauvages l'entendirent à  
 genoux, paisiblement & en silence,  
 faisant exactement tout ce qu'ils  
 voyoient faire aux Espagnols. Une  
 jolie Indienne aborda, de fort bonne  
 grace, l'épouse du général, & lui  
 voyant de beaux cheveux blonds, la

„ pria , par divers signes , d'en couper  
 „ une boucle. Comme cette dame recu-  
 „ loit , & se tenoit sur ses gardes ,  
 „ l'Indienne se retira de peur de lui  
 „ déplaire.

„ Ce peuple est affable , & paroît plus  
 „ prévenant qu'aucune autre nation  
 „ sauvage de l'Amérique. Mais à peine  
 „ Mindana fut-il de retour sur son  
 „ bord , que ses gens , restés dans l'isle ,  
 „ prirent querelle par leur mauvaise  
 „ conduite avec les habitants. On en  
 „ vint aux coups : les Indiens jeterent aux  
 „ Espagnols une grêle de pierres , dont  
 „ il n'y eut néanmoins qu'un soldat de  
 „ blessé ; puis emmenant leurs femmes  
 „ & leurs enfants , ils s'enfuirent vers les  
 „ montagnes. On les poursuivit à coups  
 „ d'arquebuse , & voyant que leurs  
 „ frondes étoient des armes trop inéga-  
 „ les contre des mousquets , ils revin-  
 „ rent demander la paix. Ils appor-  
 „ toient libéralement des vivres aux  
 „ corps-de-garde , & se lioient d'amitié  
 „ avec les gens de l'équipage. Les deux  
 „ nations s'accorderent tellement , qu'on  
 „ voyoit de côté & d'autre un sauvage  
 „ & un Castillan , se promener tête-à-  
 „ tête , s'entre-demandant par gestes ,

„ comment on appelloit le soleil , la  
„ lune , la terre , la mer , &c. On s'é-  
„ coutoit avec plaisir , & le soir en se  
„ séparant , les insulaires répétoient ces  
„ mots avec complaisance , *amigos* ,  
„ *camaradas*. On proposa à l'un d'entre  
„ eux de le mener au vaisseau amiral , à  
„ quoi il répondit , d'un air gai , *amigos*.  
„ On le reçut avec toutes sortes de ca-  
„ resses : on lui servit du vin & des con-  
„ fitures ; mais il ne voulut ni boire ni  
„ manger. Il considéra chaque chose  
„ avec étonnement , & au bout de quel-  
„ que temps , il demanda d'être mis à  
„ terre , paroissant néanmoins très-  
„ chagrin du prochain départ des Castil-  
„ lans. Les femmes de cette isle ont la  
„ main & le visage jolis , la taille fine , le  
„ teint passablement blanc , & ne sont  
„ vêtues , de la poitrine en bas , que d'un  
„ simple tissu d'écorce. Les Espagnols  
„ virent auprès d'une bourgade , une  
„ espece de temple fermé d'une en-  
„ ceinte de palissades , où étoient quel-  
„ ques figures de bois mal travaillées.  
„ Mindana s'avancant vers l'ouest ,  
„ aborda aux isles de Salomon , d'au-  
„ tres disent à celle de Sainte-Croix.  
„ En approchant de terre , il vit venir

„ une multitude de canots , pleins de  
 „ gens qui crioient & remuoient les  
 „ mains. Ils étoient nuds , à l'exception  
 „ des parties naturelles , & avoient le  
 „ corps peint de diverses couleurs. Ils  
 „ s'arrêterent long-temps à considérer  
 „ la flotte , autour de laquelle ils al-  
 „ loient en croisant. Quelque invita-  
 „ tion qu'on leur fit d'y monter , ils le  
 „ refuserent , & après s'être parlé entre  
 „ eux , ils prirent tout d'un coup les  
 „ armes , par le conseil d'un petit vieil-  
 „ lard , sec & maigre , qui étoit à leur  
 „ tête. Ils jeterent un cri perçant , &  
 „ lancerent sur les Espagnols une nuée  
 „ de fleches qui ne firent de mal à per-  
 „ sonne. On leur répondit par une dé-  
 „ charge de mousquetterie , qui en tua  
 „ un & en blessa plusieurs. Les autres  
 „ furent si intimidés , qu'aucun d'eux  
 „ n'osa se montrer le lendemain.

„ Mindana profita de leur absence ,  
 „ pour chercher un port où son esca-  
 „ dre pût être en sûreté. A son ar-  
 „ rivée , un grand nombre d'insulaires ,  
 „ la tête & les mains parées de fleurs ,  
 „ se présentèrent sur le rivage. On  
 „ persuada à quelques-uns de monter  
 „ à bord , & ils laisserent leurs armes

„ dans leurs canots. Il arriva un Indien  
 „ de bonne mine , un peu basané , les  
 „ cheveux blancs , & coiffé de plu-  
 „ mes. Au respect que les autres  
 „ lui rendoient , on jugea que c'étoit un  
 „ homme de distinction. Il demanda où  
 „ étoit le chef , & comment il se nom-  
 „ moit ? Le général courut à lui les  
 „ bras ouverts , & quand on se fut dit  
 „ mutuellement comment on s'appel-  
 „ loit , le sauvage s'efforça de faire en-  
 „ tendre qu'il falloit troquer de nom ;  
 „ qu'il prendroit celui de Mindana ,  
 „ & que le général s'appellerait *Ma-*  
 „ *lope*. Les Espagnols se prêterent à  
 „ cette idée , & il en parut si satisfait ,  
 „ que dans le discours , lorsqu'on le  
 „ nommoit Malope , il montrait du  
 „ doigt le commandant , comme pour  
 „ dire que c'étoit lui qui étoit Malope ,  
 „ Mindana lui fit présent d'une che-  
 „ mise , & de quelques autres effets  
 „ de peu de valeur. Les gens de l'é-  
 „ quipage donnerent à ses compa-  
 „ gnons , des plumes , des grelots ,  
 „ des colliers de verre , des épingles ,  
 „ des morceaux de toile , de taffetas ,  
 „ & autres bagatelles de ce genre , qu'ils  
 „ pendirent à leur cou. On leur ensei-

„ gna aussi à dire *amigos*, à toucher  
 „ dans la main, à s'embrasser : ce qu'ils  
 „ recommençoient à chaque instant.  
 „ On leur montra des épées, des  
 „ miroirs ; on leur rasa la tête ; on  
 „ leur coupa les ongles, & ils paroif-  
 „ soient y prendre beaucoup de plai-  
 „ sir. Les Espagnols restèrent quatre  
 „ jours dans ce port, pendant lesquels  
 „ les insulaires ne cessoient de leur ap-  
 „ porter des vivres. Le dernier jour,  
 „ Malope vint avec cinquante canots,  
 „ au fond desquels il avoit fait cacher  
 „ des armes. Il monta sur le vaisseau  
 „ du général ; mais voyant un soldat,  
 „ prendre par hasard un fusil, il s'en-  
 „ fuit à terre, sans qu'on pût le rete-  
 „ nir. Les siens le reçurent sur le ri-  
 „ vage, avec de grandes démonstra-  
 „ tions de joie. Ils parurent se consul-  
 „ ter ensemble, & le même soir, ils  
 „ retirèrent tous leurs effets des mai-  
 „ sons voisines du port. Toute la nuit  
 „ on vit des feux allumés de l'autre  
 „ côté de la baie. Les canots alloient  
 „ & venoient d'un endroit à l'autre,  
 „ comme si on se donnoit des avis,  
 „ & qu'on se préparât à quelque  
 „ chose d'extraordinaire „. Le matin,  
 une

une chaloupe s'étant approchée de la rivière, tomba dans une embuscade d'Indiens, qui la poursuivirent à coups de fleches. On fit feu sur ces barbares, pour les contraindre à se retirer; & on leur tua cinq ou six personnes. Leur chef vint le soir, en se frappant la poitrine; & appelant le général du nom de Malope, tandis qu'il prenoit celui de Mindana, il témoigna qu'on ne lui rendoit pas justice, si l'on croyoit que ce fussent ses gens qui eussent attaqué ses *amigos*; & bandant son arc, il donna à entendre que si l'on vouloit il se joindroit aux Espagnols, pour en tirer une vengeance éclatante. Mindana parut ajouter foi à ce désaveu; & l'on se fit de nouvelles protestations d'amitié des deux parts. L'escadre alla mouiller à une autre baie. Les sauvages passerent la nuit à crier, & à faire des huées, disant d'un ton railleur, *amigos, amigos*, & répétant ces paroles aussi long-temps, qu'ils crurent être entendus des Espagnols. Ces derniers, n'espérant pas pouvoir former d'établissement dans cette terre



barbare, renoncèrent à cette entreprise. Ils y furent même forcés par les accidens qu'ils essuyèrent pendant la navigation. Mindana périt dans ce malheureux voyage, plus long, plus difficile, plus curieux que ceux d'Ulysse, qui ont cependant été chantés par le plus fameux poëte de la Grece. La flotte délabrée de l'infortuné général aborda aux isles Philippines. Les deux dames, Béatrix & Isabelle, firent leur entrée à Manille au bruit du canon & de la mousquetterie des troupes, qui avoient pris les armes pour les recevoir. Tous les corps les complimenterent. Les gens de l'équipage, les femmes sur-tout furent logés aux frais du public. Les unes se marièrent; les autres, mais en petit nombre, se firent religieuses „

L'Espagnol de qui je tiens ces détails, me parla de toutes les isles qui se sont offertes sur sa route depuis les Philippines jusqu'au Chili. Outre celles que j'ai nommées, on trouve encore Notre-Dame de la Luz, l'isle de Horn, d'Amsterdam, de Jesus, de Saint-Bernard, de Saint-Eme, de Saint-

Paul, la Sagittaire, &c. " Il y en a deux autres, me dit-il, que je n'ai point apperçues ; mais un Hollandois, qui y avoit fait quelque séjour, nous en a raconté des choses assez curieuses. Ce sont les isles de Pâques & de Taïti, situées l'une & l'autre dans cette même mer, la première, entre Valdivia & les isles de Salomon,,. Voici d'abord ce qu'il nous dit de celle de Pâques, ainsi nommée, parce qu'elle fut découverte le jour de cette fête.

" Notre vaisseau étant entré dans une espece de golfe, les insulaires se rendirent sur le rivage, & nous apporterent des poules & quantité de racines. Ils s'approcherent ensuite du bâtiment, & allumerent de grands feux aux pieds de leurs idoles. Il y avoit, parmi eux, un homme tout-à-fait blanc, qui portoit des pendants d'oreilles gros comme le poing. Il avoit l'air extrêmement dévot, & paroissoit un de leurs prêtres. Nous fîmes la descente dans l'isle avec cinquante hommes, tant soldats que matelots ; les habitants

vinrent au-devant de nous en si grand nombre , que pour avancer , il falloit presser la foule , & se faire jour par force. Quelques-uns d'entr'eux ayant osé toucher à nos armes , nous fîmes feu sur eux ; ce qui les effraya , & les dispersa tout-à-coup. Quelques moments après , ils se rallierent ; mais ils ne s'approcherent plus d'aussi près qu'auparavant. Comme on en avoit tué plusieurs , ces pauvres gens , pour avoir les morts , apportèrent de nouveau toutes sortes de vivres. Leur consternation étoit très - grande ; ils firent des cris & des lamentations lugubres. Ils se jetterent ensuite à genoux , planterent leurs drapeaux , & nous présentèrent des palmes en signe de paix. Ils témoignèrent , par les postures les plus humiliantes , combien ils souhaitoient d'avoir notre amitié. Enfin , ils nous montrèrent leurs femmes , en nous faisant connoître que nous pouvions disposer d'elles , & les emmener avec nous dans le vaisseau. Elles étoient fardées d'un rouge très - vif , & qui surpasse de beaucoup celui que nous connoissons.

Je n'ai pas pu savoir de quoi elles composent une si belle couleur. Elles se couvrent de pieces d'étoffes, rouges & blanches, & portent un petit chapeau, fait de roseaux ou de paille. Elles venoient s'asseoir librement autour de nous, se déshabilloient en fouriant, & nous agaçoient par toutes sortes de gestes. D'autres nous appelloient, en nous faisant signe de venir auprès d'elles.

“ Les habitants de cette isle ne portent point d'armes ; du moins ne leur en avons-nous vu aucunes : mais j'ai remarqué qu'en cas d'attaque, ces bonnes gens se fient sur l'assistance de leurs idoles, rangées en grand nombre le long des côtes. Ces statues, qui sont toutes de pierre, ont la figure d'hommes avec de grandes oreilles, & la tête ornée d'une couronne. Nous ne pûmes savoir si ces peuples sont soumis à un chef : ils se voient & se parlent sans distinction. Les plus âgés portent un bâton à la main, & sur la tête des plumes semblables à celles d'autruche. Nous observâmes aussi que, dans chaque maison, le plus

ancien donnoit des ordres. Leurs cabanes sont profondes d'environ cinquante pieds, & en ont sept ou huit de largeur. Quant à leur subsistance, ils la tirent des produits de la terre, que nous trouvâmes toute semée, plantée, labourée. Les champs y sont séparés par des barrières, & les limites tirées au cordeau. Dans les maisons il y a peu de meubles : quelques couvertures rouges & blanches leur servent, tantôt d'habits, tantôt de matelas. La laine en est douce & moëlleuse ; & il y a apparence que ces gens ont des métiers pour la travailler. Ils m'ont paru simples, modestes, soumis, extrêmement peureux & craintifs.

“ Il a couru plusieurs relations de l'Isle de Taïti, continua le Hollandois ; je n'ai vu par moi-même qu'une très-petite partie de ce qu'on en raconte. Ce n'est pas une raison de révoquer en doute ce que d'autres ont peut-être mieux vu que moi ; & pour ne vous rien laisser ignorer, je joindrai les observations d'autrui à mes propres remarques. Ceux qui ont parlé

avec le plus d'étendue & de complaisance de l'isle de Taïti, l'ont aussi nommée l'isle de Cythere; d'autres, qui en ont écrit avec plus d'emphase, l'ont appelée l'isle Fortunée, persuadés que c'est le nom qui convient le mieux à un pays, où habitent des hommes sans vices, sans dissensions, sans préjugés & sans besoins. Nés sous le plus beau ciel, nourris des plus beaux fruits d'une terre féconde sans culture, gouvernés par des pères de famille, plutôt que par des rois, ces peuples, dit leur historien, ne connoissent d'autres dieux que l'amour. Tous les jours lui sont consacrés; toute l'isle est son temple; toutes les femmes en sont les idoles, tous les hommes les adorateurs. Eh quelles femmes encore ! Les rivales des Géorgiennes pour la beauté, & les sœurs des Graces sans voile. La honte ni la pudeur n'exercent point ici leur empire. La gaze la plus légère flotte toujours au gré du vent & des desirs. L'acte de créer son semblable passe pour un devoir de religion. Les préludes en sont encouragés par la pré-

sence , les vœux & les chants de tout le peuple assemblé ; & la fin est célébrée par des applaudissements universels. Tout étranger est admis à participer à ces mystères ; c'est même une obligation de l'y inviter ; & l'heureux insulaire jouit sans cesse , ou du sentiment de ses propres plaisirs , ou du spectacle de ceux des autres.

“ Une langue harmonieuse & sonore , composée de quatre ou cinq cents mots , leur suffit pour rendre toutes leurs idées , exprimer tous leurs sentiments , faire connoître tous leurs desirs. Tout est marqué chez eux au coin de la plus parfaite intelligence. Leurs canots sont d'une construction commode ; leur navigation est dirigée par l'inspection des astres. Leurs cases sont vastes & de forme régulière , les arbres fruitiers judicieusement espacés : les champs ont tout l'agrément de nos vergers , sans en avoir l'ennuyeuse symétrie. Tous les écueils de leurs côtes sont éclairés pendant la nuit , en faveur de ceux qui tiennent la mer. Ils témoignent le plus grand empressement à prendre les dimen-

sions de nos bateaux , de nos chaloupes , de nos voiles , de nos tentes , de nos bariques , en un mot , de tout ce qu'ils croyoient pouvoir avantageusement imiter ; mais quand nous leur offrions des couteaux , ils les repousoient avec une espece d'horreur , comme s'ils eussent deviné l'abus qu'on peut en faire.

„ Il fallut peu de temps pour les familiariser avec nous , parce que nous avions su les gagner par nos caresses. Lorsqu'on entre dans un pays inconnu les armes à la main , les habitants s'effraient d'abord , s'imaginant qu'on veut les détruire. La douceur est d'autant plus nécessaire , qu'ignorant leurs langues , on ne peut leur faire entendre qu'on n'a nul dessein de les maltraiter. Une petite troupe de gens sans armes , y feroit plus de progrès , qu'un grand nombre qui tenteroit d'y porter l'épouvante. Les Espagnols , qui ont suivi cette dernière méthode , ont tyrannisé & massacré plus d'hommes dans le seul Mexique , qu'il n'y en a dans toute la Castille. S'ils les avoient conservés , ils n'auroient pas dissipé des



sommes immenses, qu'il a fallu employer pour l'achat des esclaves qu'on est obligé d'envoyer faute d'habitants. En vain ils ont voulu justifier leurs cruautés par le prétexte de la religion : comme si c'étoit le moyen de se concilier l'esprit des peuples, que de les contrarier d'abord sur ce qu'ils ont de plus sacré. N'est-ce pas violer le droit des gens dans un état, que d'user de violence, pour y introduire un culte étranger ? Quel droit avons-nous de rendre misérables ceux que nous n'avons pu rendre meilleurs ?

„ Nous admirions la simplicité des Taïtiens, l'honnêteté de leurs procédés, leur parfaite union, leur respect pour les morts, leur hospitalité envers les étrangers, leur horreur pour l'effusion du sang humain. Quand nous les admettions à nos repas, tout ce qui paroïssoit sur nos tables, excitoit leur curiosité. Ils vouloient qu'on leur rendît raison de chaque plat. Un légume étoit-il de leur goût, ils en demandoient de la graine ; en la recevant, ils s'informoient comment, & où il falloit la planter. Leur aver-

sion pour le vin & les liqueurs est invincible ; il n'y a chez eux ni boissons fermentées , ni pots à cuire ; c'est des mains mêmes de la nature qu'ils reçoivent tous leurs aliments.

„ On accuse ce peuple de voler : il est vrai que les Taïtiens nous enlevoient beaucoup de choses , & cela avec une dextérité qui feroit honneur à nos plus habiles filoux. Mais comme ils n'ont rien à eux , qu'ils donnent & offrent généreusement tout ce qu'ils voient desirer , qu'ils n'admettent point de droit exclusif de propriété , ils ne regardent le vol que comme un acte d'équité naturelle , par lequel ils savent nous faire exécuter ce qu'ils exécuteroient eux-mêmes , & s'appliquer le bien qu'ils nous auroient fait. Ils nous prenoient d'une main un clou , un verre , du biscuit , pour le donner de l'autre au premier qui se présentoit , & lui enlevoient des poules , des canards , des cochons , qu'ils nous apportoit généreusement.

„ Il est impossible de déterminer le nombre des isles de la mer du sud ; & dans cette multitude , il y en a

peut-être plus de la moitié , qui n'ont point encore été découvertes par les Européens ; les Espagnols sont les seuls qui y aient des établissemens. Le climat de ces terres isolées est sain , fertile , tempéré , abondant en toutes sortes de productions , si charmant enfin , que l'on ne connoît nulle part ailleurs de plus heureuse contrée. Faute de les avoir assez souvent visitées , on ne fait pas précisément encore quelles seroient , parmi les denrées , celles qui nous conviendroient le mieux , & pourroient être l'objet d'un commerce lucratif ; mais on peut compter en général sur du sucre , de l'indigo , des plantes médicinales , des épiceries , du corail , des perles , des oiseaux curieux , des plumes très-fines , des teintures précieuses , & entr'autres , un rouge si vif & si beau , que nous n'en avons point qui l'égale. Les habitants ont des cheveux d'une longueur singulière ; c'est une marchandise fort recherchée en Europe , dont on feroit , à ce qu'il semble , un trafic avantageux. De toutes les choses qu'on pourroit leur donner

en retour, il n'y en a point de préférables pour eux à la clincaillerie, & à toute espee de fer fabriqué. Il n'est point de dangers auxquels ils ne s'exposent, point de ruses qu'ils ne pratiquent, pour en obtenir ou pour en voler. Quand ils ont de l'argent, ils l'échangent volontiers, poids pour poids, contre du fer. Il faut se défier de leur subtilité & de leur penchant au larcin ; mais si dans la grande diversité de ces peuples, on en rencontre de méchants & de perfides, il s'en trouve aussi de doux & de traitables, qui aiment le commerce, & avec lesquels on pourroit s'accorder, & jeter les fondemens d'une colonie, dont l'utilité ne tarderoit pas à se faire sentir. Dans cette partie du monde inconnue, tout est singulier ; la terre, la mer, les hommes même. Combien ne seroit-il pas curieux d'étudier, dans leur façon de vivre, les prémisses de l'homme des premiers âges, & tel qu'après être sorti des mains de la nature, il a pu, en faisant usage de son intelligence, se procurer, avec assez d'industrie, une vie plus com-

mode , par quelques inventions dûes à sa seule adresse ? Bornés à une société peu nombreuse , privés de secours & d'exemples étrangers , sans autres moyens que ceux que leur fournit un terroir circonscrit dans des bornes très-étroites , ils vivent là comme dans ce siècle heureux , que les poètes ont tant célébré. Ce bonheur se conserve sans mélange dans ces pays vierges , dont l'existence est à peine connue , & où le grand éloignement empêche les autres humains de pénétrer. Ils ne semblent être consignés dans cette extrémité du monde , que pour y servir d'asyle à l'innocence , & offrir à quelques heureux navigateurs la délicieuse , douce & touchante image de l'antique beauté de la nature.

„ Un autre sujet de remarque est d'y trouver tant de races d'hommes de différentes especes , & de diverses couleurs , placés dans les mêmes climats , & si peu éloignés les uns des autres. Il y en a de blancs , de noirs , de basanés & de mulâtres. On y voit des negres à nez écrasé , à cheveux

longs, à cheveux de laine, à cheveux peints de toutes les manieres.

„ La plupart des isles de la mer du Sud , quoique peuplées , n'ont pas plus de dix ou douze lieues de tour ; & le nombre de celles qui en ont moins est infini. D'autres sont comme noyées dans le milieu de cette vaste plage , d'où elles ne sortent que par leurs bords. Le calme apparent de cette mer l'a fait appeller l'océan pacifique , malgré les tempêtes effroyables qui y ont causé tant de naufrages „.

Un court trajet nous rendit de Valdivia dans l'isle de Chiloé , dépendante du Chili , & dont le port est toujours muni d'une bonne garnison. Sa ville principale se nomme Calhuco ; & son gouvernement est absolument militaire. Les deniers qui entrent dans les caisses royales de Sant'Yago & de la Conception , suffisent à peine pour l'entretien des troupes de cette isle & de celles de Valdivia. On envoie tous les ans de Lima un supplément de cent mille piastres. Si le roi d'Espagne n'abandonne pas le Chili , malgré le peu de profit qu'il en retire ,

400 SUITE DU CHILI.

c'est qu'il craint que les habitants, lorsqu'ils auroient recouvré leur liberté, ne pénétraissent dans le Pérou. D'ailleurs il a besoin des Indiens qui occupent la partie septentrionale, pour travailler aux mines du Potosi.

Je suis, &c.

*Dans l'isle de Chiloe, ce 20 Août 1751.*



LETTRE CXLIX.

*TERRES MAGELLANIKES.*

**D**EPUIS l'isle de Chiloé jusqu'au détroit de Magellan, nous avons toujours côtoyé le rivage, sans nous arrêter nulle part. Ainsi, Madame, ce que je vais vous dire de la terre Magellanique, & des prétendus géants qui habitent la Patagonie, n'est que le résultat de tout ce que j'ai lu ou entendu sur cette matiere.

Ferdinand Magellan, gentilhomme Portugais, après avoir servi dans les Indes, sous François d'Albuquerque, passa au service de Charles-Quint, mécontent de n'avoir pas obtenu du roi Emmanuel, son maître, une augmentation d'appointements. Il persuada à l'empereur, qu'en examinant avec attention toute l'étendue de ses droits, on trouveroit que les isles Molucques, fameuses par les épiceries, devoient appartenir à l'Espagne. Il offrit d'aller lui-même dans ces isles, par la



#### 402 TERRES MAGELLANIKES.

route d'occident , & de faire ce voyage à ses frais , pourvu que Charles lui permît de naviger sous sa protection. Sa proposition parut étrange ; on ne connoissoit aucune communication de la mer du nord à la mer du sud ; mais Magellan étoit un homme instruit & de beaucoup d'esprit , qui avoit observé que le continent de l'Amérique se terminoit en pointe du côté du midi , comme celui d'Afrique : d'où il tiroit cette conséquence , que les mers devoient être ouvertes à l'extrémité méridionale du Chili , comme on les avoit trouvées au Cap de Bonne-Espérance. Cette fine & ingénieuse observation l'avoit peut-être conduit à cette autre réflexion , que toutes les pointes formées par les masses des continents , sont posées de la même manière , regardant au sud , & coupées à leurs extrémités , au moins par des détroits , si la mer n'y est pas tout-à-fait ouverte.

Sur ces espérances , l'empereur résolut de tenter l'aventure , & fit équiper une flotte de cinq vaisseaux , dont le commandement fut donné à Magellan. Ils partirent de Séville en 1519 ; & après avoir touché à l'isle Tene-

### TERRES MAGELLANIQUES. 403

rif, ou Cap Verd, au Bresil, ils arriverent dans cette partie de l'Amérique méridionale, qu'ils appellerent, du nom de leur chef, *terres Magellaniques*. La haute stature qu'ils ont attribuée aux habitants de ce pays, fait depuis long-temps la matiere d'un grand problème. Leur récit, confirmé par plusieurs voyageurs, a été contredit par tant d'autres, qu'on ne fait encore à quoi s'en tenir sur un point si facile à connoître, & en même temps aussi singulier que l'est l'existence de tout un peuple de géants. Pendant plus de cent ans, presque tous les navigateurs de toutes les nations ont attesté le fait. Mais depuis un siecle aussi, le plus grand nombre s'accorde à le nier, traite de mensonge le récit des précédents, & attribue ce qu'ils en disent, soit à la frayeur que leur inspiroit la vue de ces hommes féroces, soit au penchant naturel qu'ont certaines gens à débiter des choses extraordinaires. Quoi qu'il en soit, voici ce que les compagnons de Magellan ont dit avoir vu dans la contrée de l'Amérique qui porte son nom.

„ L'hiver nous obligea de séjourner

#### 404 TERRES MAGELLANIKES.

dans un port , où nous restâmes pendant deux mois , sans appercevoir aucune créature humaine , jusqu'à ce qu'un jour un homme d'une extrême grandeur , vint à nous , dansant , chantant , & jetant de la poussière au-dessus de sa tête. L'amiral nous ordonna de faire la même chose ; ce que le géant prit pour des signes de paix. Il s'approcha sans témoigner aucune crainte , & marqua par différents gestes , en montrant le ciel , qu'il croyoit que nous en étions descendus. Cet homme étoit d'une si grande taille , que nous lui allions à peine à la ceinture. Il étoit gros & bien proportionné , avoit le visage large , & peint de diverses couleurs. Son habillement étoit la peau d'un animal , qui avoit la tête & les oreilles d'un mulet , le corps d'un chameau , & la queue d'un cheval. Les extrémités de cette même peau lui servoient de souliers , de manière qu'il paroissoit avoir des pattes de bête , ce qui nous le fit nommer *Patagon*. Il portoit un arc , avec un paquet de fleches , qui , d'un côté , étoient garnies de plumes , & de l'autre de pierres aiguisées. Nous lui donnâmes à boire &

à manger ; nous lui présentâmes un miroir ; & il fut si effrayé d'y voir sa figure, que d'un saut qu'il fit en arriere, il renversa quatre de nos gens. On lui laissa ce miroir ; & on le renvoya avec des peignes , des grelots , quelques grains de verre , & d'autres bagatelles.

„ Un de ses compagnons le voyant revenir , courut avertir une troupe d'autres géants , qui se dépouillerent , se mirent à danser , à chanter , à lever les mains vers le ciel , & nous présenterent une certaine poudre blanche ou farine , dont ils font leur nourriture ordinaire. Nous les invitâmes à nous suivre dans nos vaisseaux , alors ils firent monter leurs femmes , dont ils sembloient fort jaloux , sur des animaux faits comme des ânes , & les renvoyerent. Ils ne prirent que leur arc , leurs habits & se mirent en marche , vêtus comme le premier. Trois seulement de ces Patagons vinrent à notre bord , & parurent desirer que nous allâssions avec eux jusques dans leurs habitations. Sept d'entre nous , bien armés , les accompagne-

rent, & trouverent deux cabanes, dans l'une desquelles habitoient cinq hommes, & dans l'autre treize femmes ou enfans. On tua une espece d'âne, dont on servit à nos gens les pieces à demi-rôties. Il faisoit trop de neige & de vent, pour coucher hors de la cabane; & dans la défiance où l'on étoit réciproquement, chaque nation laissa une sentinelle éveillée près du feu, autour duquel tout le monde se coucha : les Patagons ronfloient effroyablement. Le lendemain, les sept Espagnols voulurent emmener toute la troupe à nos vaisseaux, & userent même de quelque violence, voyant les sauvages peu disposés à les suivre. Six d'entr'eux s'y déterminerent enfin; & le général leur fit servir une chaudiere de bouillie, assez grande pour rassasier vingt matelots. Ils la mangerent toute entiere; & dès qu'ils eurent fini cet immense repas, ils demanderent qu'on les renvoyât.

„ Un autre jour, un de ces géants, plus grand que les autres, mais armé de même, vint nous trouver avec les mêmes chants, les mêmes danses, les

mêmes gestes, & encore plus de gaieté. Il demeura quelque temps avec nous; & nous lui apprîmes à prononcer distinctement, quoiqu'avec une voix rauque, les noms de Jesus & de Marie, & plusieurs autres paroles espagnoles & latines. Comme il paroissoit avoir envie de se faire chrétien, nous le nommâmes Jean le Géant. Voyant un matelot prêt à jeter un gros rat dans la mer, il s'empressa de le demander, & le mangea. Autant on en prit dans le vaisseau, autant il en avala. Nous lui donnâmes une chemise, un habit, un bonnet, qu'on avoit tâché de proportionner à sa taille; & il s'en retourna chargé de tous ces présents. Il nous rendoit de fréquentes visites; mais il cessa enfin de nous voir, sans doute, parce que les habitants, irrités de son commerce avec nous, le firent mourir.

„Quinze jours après, quatre autres vinrent nous trouver sans armes; ils les avoient cachées dans un buisson. Magellan desirant fort d'avoir des hommes de cette race, se rendit maître, par adresse, d'un des plus jeunes,

408 TERRES MAGELLANIQUES.

& lui fit mettre les fers aux pieds. Quand ce malheureux se vit attaché, il commença à mugir comme un taureau, en implorant le secours de *Setébos*. C'est le nom que ces sauvages donnent à leur dieu. On le retint dans le vaisseau; mais il fut impossible de se saisir de ses compagnons. Dix matelots en renversèrent un, & lui attachèrent les mains avec beaucoup de peine; mais il rompit ses liens, se leva & prit la fuite. Les autres le suivirent de près; on les poursuivit; & un de nos gens fut tué d'une de leurs fleches. Le captif que nous avions à bord, mourut du mal de mer. Il nous avoit appris divers mots de sa langue, qui se prononce du fond de la gorge, & ne ressemble à aucune de celles que nous connoissons. Il avoit fait une croix, qu'il baisoit assez souvent, en répétant plusieurs fois le mot de *Setébos*, de manière néanmoins qu'il sembloit craindre que *Setébos* n'en fût irrité. Mais quand il se vit bien malade, il demanda sa croix, desirant de mourir en chrétien „

Après

TERRES MAGELLANIKES. 409

Après un fait si positif, peut-il être encore permis de douter de l'existence des géans ? Si les Espagnols étoient les seuls qui nous eussent fait de pareils récits, leur excessive crédulité pourroit peut-être nous laisser quelques soupçons ; mais les François eux-mêmes, les Hollandois, les Anglois sur-tout, se joignent aux compagnons de Magellan, & confirment leurs relations par de semblables assurances. Les uns nous disent qu'ils ont mesuré le pied d'un Patagon, & l'ont trouvé quatre fois plus long que les nôtres ; que son cadavre avoit plus de neuf pieds ; & que toutes les parties de son corps étoient parfaitement proportionnées. D'autres racontent, qu'ayant vu plusieurs de ces sauvages disposés à les accabler de pierres, ils firent feu sur eux, & en tuerent quatre ou cinq qui les passoient de toute la tête. Un autre jour, quelques matelots s'étant écartés en cherchant des vivres, une troupe de géans sortit d'un bois, les attaqua inopinément, en tua trois, & les déchira inhumainement. L'amiral Hollandois Spilberg dit qu'il a



# 410 TERRES MAGELLANIKES.

vu, sur cette même côte, des hommes d'une taille gigantesque, qui grimperent sur un rocher pour observer sa flotte, & descendirent ensuite sur le bord de la mer, où ils furent remarqués très-distinctement par tous les gens de l'équipage. Un commis de vaisseau ajoute, qu'ayant visité les tombeaux de ces sauvages, il avoit trouvé des squelettes d'hommes qui pouvoient avoir jusqu'à onze pieds de haut. Jean de Moore assure, qu'étant avec des indiens, plus grands que lui de toute la tête, il en avoit reçu un lingot d'or, en échange de quelques outils de fer.

M. Frézier, ingénieur François, n'a pas vu de géans; mais il rapporte qu'étant au Chili, plusieurs témoins oculaires ont attesté leur existence. On parle entr'autres d'une femme espagnole à qui une longue suite d'aventures avoit fait rencontrer une bande de Patagons. Après lui avoir témoigné beaucoup d'amitié & de tendresse, ils la conduisirent dans leur bourgade. La nation entière, ou du moins ce qu'elle en vit ne montoit guere au-delà de six à sept cents personnes. " Ils vont

ordinairement à cheval , disoit cette femme ; mais quand ils veulent exercer leur vîtesse , ils courent à pied avec plus de légéreté que le courfier le plus vigoureux. La grandeur de leurs chevaux n'est point proportionnée à celle de l'homme qui les monte ; & ils sont d'ailleurs en assez mauvais état. Ils ne servent pas seulement de monture ; les sauvages en mangent lorsqu'ils n'ont pas d'autres provisions. Il est cependant rare qu'elles leurs manquent ; car rien n'étant à l'abri de leur vîtesse & de leur force , il n'est point de bêtes qu'ils n'attrapent à la course.

„ Tout est en commun chez eux ; ils ne paroissent avoir aucune notion de propriété. Ils prennent des femmes , & les quittent à leur volonté. Ils me regardoient , moi personnellement , comme un simple objet de curiosité , & non comme un être , dont le sexe pût servir à leur plaisir. Ils sont sincères , humains & tendres les uns envers les autres ; & pendant tout le temps que je demeurai avec eux , je n'y vis pas une seule querelle. Ils n'ont d'autre

#### 412 TERRES MAGELLANIKES.

boisson que l'eau , & en avalent un sceau à la fois. Ils portent les mêmes habits en hiver qu'en été : dans la première de ces deux saisons , ils mettent leur fourrure le poil tourné du côté de la chair ; en été il est en dehors. Ils attachent ces vêtements avec une courroie autour de leur cou. Les habits de l'homme sont lâches & ouverts , & ceux de la femme , serrés avec une espèce de ceinture.

„ Si des voisins inquiets provoquent ces géans à la guerre , ils l'entreprennent avec courage , & ne font jamais de quartier. Ils ont des chefs comme les autres nations ; mais ce qu'il y a de remarquable , c'est qu'il n'est pas permis à ces chefs d'avoir plus d'une femme. Quand par hasard ils ont un enfant dont la taille est au - dessous de l'ordinaire , ils le vendent à quelque peuple voisin. Ils n'ont point de maisons fixes ; ils font des cabanes de peaux , qu'ils transportent à leur gré d'un endroit à l'autre. Ils vivent de chair crue & de racines ; & lorsqu'ils se sentent l'estomac chargé , ils s'enfoncent une fleche dans la gorge , &

vomissent de la bile mêlée de sang. Les femmes n'ont pas moins de sept à huit pieds de haut ; les hommes en ont neuf à dix. Ils sont bien faits , quarrés , & d'une force prodigieuse. Les deux sexes portent de long cheveux noirs , qu'ils laissent flotter sur le dos. Je restai six ans chez ce peuple humain ; & je n'espérois plus de revoir ma patrie , lorsqu'étant sur le bord de la mer , je fus recueillie par une barque Espagnole , qui me ramena au Chili „.

Je ne citerai plus qu'un témoignage en faveur de la haute taille des Patagons : c'est celui d'un Anglois , ou plutôt de tous les Anglois qui montoient un vaisseau nouvellement arrivé de la mer du Sud. Voici ce que raconte l'auteur d'une relation toute récente , qui a été lui-même témoin des détails qu'il rapporte.

„ Notre navire étant entré à dix ou douze lieues de l'embouchure du détroit de Magellan , nous aperçûmes du tillac trente ou quarante Indiens , d'une taille extraordinaire , qui se tenoient sur la greve , & nous faisoient des signes d'amitié comme pour

#### 414 TERRES MAGELLANIKES.

nous inviter à venir à eux. Au moyen de nos télescopes nous en découvrîmes un bien plus grand nombre, qui étoient à une demi-lieue plus avant dans les terres. Ils paroissent d'une grandeur énorme, que nous attribuâmes d'abord aux brouillards, dont l'air étoit chargé. Le capitaine résolut de les voir de plus près pour observer ce qu'il pourroit de leur figure & de leurs manieres. En conséquence, il fit mettre dehors un canot à six rames pour lui & ses officiers, & un autre à douze rames pour venir à son secours, au cas que ces sauvages entreprissent de lui faire violence.

„Etant descendu avec son lieutenant, il avertit, par gestes, les Patagons, qui s'empressoient en foule autour de lui, de se retirer; ce qu'ils firent sur le champ. Leur troupe grossissoit à chaque instant; & lorsqu'ils furent à cent pas du rivage, les Anglois s'avancerent vers eux. Ces sauvages les regardoient avec l'air de la plus grande surprise, & sourioient en même temps, à ce qu'il paroissoit, en observant la disproportion de notre taille.

avec la leur. On se donna de part & d'autre des marques d'amitié : les Indiens témoignèrent leur satisfaction en chantant des airs bisarres, & en frappant dans leurs mains. Le capitaine, qui s'étoit approché d'eux, distribuoit aux femmes & aux enfans, des rubans, des colliers, des grains de verre, & d'autres bagatelles qu'ils sembloient recevoir avec un plaisir infini. Pour rendre cette distribution plus facile, il les fit asseoir à terre ; & leur grandeur étoit si extraordinaire, que même dans cette position, ils étoient encore presque aussi hauts que nos gens qui se tenoient debout. Quoique le capitaine eût lui-même près de six pieds, il ne pouvoit atteindre de sa main au-dessus de la tête du plus petit de ces géans. Plusieurs d'entr'eux lui frappaient sur l'épaule ; & quoique ce fût pour lui faire caresse, leurs bras tomboient avec tant de pesanteur que tout son corps en étoit ébranlé.

„ Les Patagons inviterent les Anglois à s'avancer avec eux dans les terres, leur montroient de la fumée

#### 416 TERRES MAGELLANIKES.

qui s'élevoit à quelque distance , & portoient la main à la bouche comme pour leur offrir à manger. Le capitaine, en refusant leurs offres , leur proposa avec les mêmes gestes , de venir sur le vaisseau qu'il leur montra ; mais ils se refuserent également à cette invitation. Ainsi , après avoir passé deux heures dans ce muet entretien , on se sépara en se faisant réciproquement divers signes d'amitié. Nos gens eurent bien de la peine à se dérober à ces caresses , sur-tout à celles des femmes , dont les traits du visage répondoient trop parfaitement à leur énorme corpulence. Nous observâmes que ces peuples regardoient fréquemment le soleil avec un air d'adoration , faisant avec le doigt certains mouvements pour désigner quelque chose qu'ils auroient voulu , sans doute , que nous entendissions. Quand ils virent que nous allions partir , ils en furent si affligés , qu'ils se mirent à pousser des cris lamentables qui s'entendoient encore à une très-grande distance en mer ,.

Tant de témoignages réunis & si

positifs, semblent former un corps de preuves, d'autant plus puissant qu'on ne peut guere leur opposer que des arguments négatifs. Cependant les gens éclairés, les philosophes refusent d'adhérer à cette foule d'autorités, que d'autres voyageurs, peut-être plus dignes de foi, & sur-tout plus clairvoyants que les premiers, regardent comme autant de mensonges. Je ne citerai que le fameux navigateur Jean de Narborough, que Jacques II, roi d'Angleterre, envoya aux terres Magellaniques pour en avoir une connoissance plus détaillée. Il le choisit comme le plus capable de répondre à ses vues, & fit équiper deux vaisseaux de guerre, dont il lui donna le commandement. Ses instructions portoient, " qu'il observeroit la nature du terroir, les fruits, les arbres, les graines, les oiseaux, les bêtes, les pierres, les minéraux & les poissons du pays; qu'il remarqueroit, sur-tout, le naturel & les inclinations des habitants; qu'il entreroit en liaison avec eux; qu'il leur feroit connoître le pouvoir & les richesses de la nation Angloise; qu'il tâcheroit de gagner leur affec-



# 418 TERRES MAGELLANIQUES:

tion, & établiroit un commerce avec ces peuples ,.

Narborough s'est conformé aux intentions de son maître, & a pris les éclaircissements les plus capables de le satisfaire. Mais pour me renfermer dans mon sujet, je ne rapporterai que ce qui concerne les Patagons. Arrivé sur cette côte, & marchant à une lieue du rivage, il apperçut des traces d'hommes, qu'il mesura; elle n'étoient que d'un demi-pouce plus larges & plus longues que son pied. Dans un autre endroit, il vit des Indiens dont la taille étoit médiocre, & ne surpassoit pas celle des Anglois. Par-tout il fait remarquer que ces gens-là ne sont pas plus hauts que les Européens; & pendant le temps qu'il commerça avec eux, dans plus de vingt endroits différents, il protesta n'en avoir jamais rencontré dont la grandeur fût extraordinaire à l'espece humaine. Son témoignage, de la vérité duquel on ne fau- roit douter, est précis à cet égard, & peut certainement en contre-balancer beaucoup d'autres, étant celui qui a le mieux vu cette contrée. Winter, qui avoit fait avant lui le même

voyage, dit en termes formels, " que ces hommes ne sont pas de si grande taille que les Espagnols le racontent ; qu'il y a des Anglois plus grands que le plus haut d'entr'eux ; que les Castillans ont abusé des termes dans leurs relations, n'imaginant pas que d'autres voyageurs viendroient si-tôt les convaincre de fausseté ,,,

En examinant ces diverses dépositions sur un fait si curieux, me disoit un homme, qui a été à portée de rassembler ces témoignages sur les lieux mêmes, " on ne peut guere se défendre de croire que tous ont dit vrai ; c'est-à-dire, que chacun a rapporté les choses telles qu'il les a vues ; d'où il faut conclure que l'existence des géans est un fait réel. Mais pour accorder ces deux opinions, on doit observer que la plupart de ceux qui tiennent pour la négative, parlent des sauvages qui habitent les côtes orientales & occidentales de la Magellanique ; les autres, au contraire, n'ont en vue que les Patagons qui font leur résidence dans l'intérieur du pays, d'où ils ne viennent sur le rivage que très-

#### 420 TERRES MAGELLANIKES.

rarement & par intervalles. Ce peuple farouche & timide , voyant arriver fréquemment des vaisseaux d'Europe, s'est éloigné des bords de la mer , & a gagné les montagnes pour se dérober à la vue des étrangers.

„ C'est sans doute pour cette raison que l'on en voit aujourd'hui moins souvent qu'autrefois ; & c'est ce qui doit dissiper les soupçons qu'on pourroit avoir sur la fidélité des anciennes relations à cet égard. Elles sont d'ailleurs confirmées par des voyageurs plus modernes qu'on ne peut , sur aucun fondement , soupçonner de mauvaise foi. Le vrai moyen de mettre la chose hors d'incertitude , étoit d'apporter en Europe le corps ou le squelette entier d'un de ces géans Patagons : il est même très-extraordinaire qu'on ne l'ait pas fait , puisque les commandants des vaisseaux en ont enlevé plusieurs qui sont morts durant la traversée „

Pour revenir à Magellan , que cette digression nous a fait perdre de vue , il n'avoit pas encore découvert le détroit , lorsqu'il se forma contre lui une conspiration qui manqua de lui

coûter la vie. Le long séjour que l'hiver l'avoit obligé de faire au port Saint-Julien, le contraignit de restreindre au pur nécessaire la distribution journalière des vivres. On s'étoit flatté de rencontrer bientôt ce fameux détroit; mais lorsque les pilotes, envoyés pour le reconnoître, rapportèrent qu'ils n'avoient trouvé que des culs-de-sacs, chacun commença de désespérer de la réussite. La mutinerie se mit dans l'équipage; l'on disoit tout haut que ce passage prétendu n'étoit qu'une chimère, & qu'il y avoit de la folie à s'obstiner plus longtemps dans une pareille recherche; que le parti le plus sage étoit de retourner en Europe. Des murmures on en vint au dessein formé d'attenter à la vie du général; mais cette trame étant découverte, on fit le procès aux coupables, dont trois moururent sur un gibet; les autres furent abandonnés sur la rive.

Après cette expédition, Magellan quitta la baie de Saint-Julien. Une navigation de quarante ou cinquante lieues le conduisit dans un enfoncement qui avoit toutes les apparences

# TERRES MAGELLANIKES. 425

Feu. On y voit plusieurs beaux havres , où l'on trouve de très-bonne eau ; mais on y mouille difficilement , même proche des côtes , faute de fond , excepté dans quelques rivières , ou entre des rochers. Ainsi , lorsqu'on y est surpris par des vents contraires ou quelques tourbillons , le danger n'y est jamais médiocre. La terre , des deux côtés , est bordée de montagnes fort élevées , & couvertes d'une neige éternelle. A l'est & à l'ouest , on rencontre plusieurs îles , entre lesquelles la mer passe avec autant de force qu'à l'entrée même du détroit. Sa largeur n'a nulle part moins d'une lieue , ni plus de quatre. Il y a des endroits ferrés ; où les montagnes des deux rivages sont si hautes , qu'elles paroissent toucher le ciel. Le soleil n'y pénètre jamais , ou ne s'y montre qu'un moment. En hiver , les nuits y sont de dix-sept heures. L'air y est si froid , que les Espagnols ne jugerent pas à propos de s'y arrêter. Ils entrèrent dans la mer Pacifique ; & après avoir vogué plus de trois mois , ils arriverent enfin aux îles Philippines. Ils en prirent possession pour la couronne d'Espagne ; & le brave Magellan combattant pour le

#### 424 TERRES MAGELLANIKES.

roi de Sebu , son allié , contre celui de Mathan , fut tué d'un coup de lance , laissant après sa mort un nom immortel dans l'Europe , pour avoir le premier fait , par mer , le tour du monde.

Sébastien Cano , un de ses compagnons , ramena en Espagne son vaisseau nommé la *Victoire* , trente-sept mois après son départ de Séville. Le total de la route , suivant l'estimation des Castillans , étoit de quatorze mille quatre cents soixante lieues d'orient en occident. Ils remarquèrent avec une très-grande surprise , que le jour de leur arrivée , qu'ils croyoient être le 6 septembre , étoit réellement le 7. C'est la première fois qu'on a eu lieu de faire cette observation , si souvent réitérée depuis , qu'en naviguant autour du monde , selon le cours du soleil , on gagne un jour en trois ans , comme on en perd un , si l'on fait la route en sens contraire. Ce n'est que par cette navigation , qu'on a commencé d'être parfaitement certain de la sphéricité de la terre.

Le vaisseau la *Victoire* fut issé à terre à Séville , & soigneusement conservé , comme un monument de cette mémo-

TERRES MAGELLANIKES. 425

nable expédition , qui avoit soumis à la puissance Espagnole les isles Marianes , les Philippines & les Moluques. Sébastien Cano vint à la cour , & fut reçu de l'empereur avec des éloges & des caresses proportionnés à l'importance de ces trois conquêtes. Il remit à Charles-Quint les lettres des rois de Ternate & de Tidor , qui se reconnoissoient ses vassaux. Il lui présenta quelques Indiens des Moluques , dont il y en avoit un si rusé dans le commerce , que la premiere question qu'il fit , dès qu'il put s'énoncer en Castillan , fut pour s'informer combien le ducat valoit de réales , combien la réale valoit de maravedis , & combien on avoit de poivre pour un maravedis. L'empereur défendit qu'on laissât retourner cet homme dans son pays ; tous les autres y furent renvoyés.

Je suis , &c.

*Des pays Magellaniques , ce 32 Août  
1751.*

## LETTRE CL.

SUITE DES TERRES  
MAGELLANIKUES.

LA découverte du détroit de Magellan fut regardée par toutes les nations de l'Europe comme un avantage commun, auquel tous les navigateurs avoient le même droit. Les efforts qu'ont fait les Espagnols pour en exclure les étrangers, n'ont abouti qu'à des dépenses excessives, dont ils ont enfin reconnu l'inutilité. Ils avoient commencé par faire construire à son embouchure, un port qu'ils appellerent *Nom de Jesus*, & où ils laissèrent cent cinquante habitants. Plus loin, ils bâtirent une place nommée *Philippe-Ville*, qu'ils garnirent d'une bonne artillerie. Ils y mirent une garnison de quatre cents hommes; mais pendant trois ans qu'ils employèrent à former cette colonie, ils ne tirèrent aucun fruit de leurs plantations. Le sol se refusoit à leur travail, & les bêtes



féroces venoient souvent les attaquer  
 jusques dans le fort. Enfin , manquant  
 de provisions , & n'en recevant point  
 d'Espagne , la plupart eurent le mal-  
 heur de périr de faim & de misere.  
 Ce lieu a pris de-là le nom du *port de*  
*famine*. On y voit encore quelques  
 restes de bâtimens , quoiqu'ils soient  
 actuellement presque tous ensevelis  
 dans la terre. Le grand nombre de  
 morts qui demeurèrent sans sépulture ,  
 ayant infecté l'habitation , ceux qui  
 leur survécurent furent contraints de  
 l'abandonner. Ils se chargerent de tout  
 ce qu'ils eurent la force d'emporter ;  
 & prenant chacun son fusil , ils allerent  
 errants sur la côte , pour y chercher  
 leur nourriture. Il y en avoit de si  
 foibles , qu'ils pouvoient à peine se  
 traîner. Ils passerent ainsi une année  
 entiere , mangeant des feuilles , des  
 fruits , des racines & quelques oiseaux.  
 De quatre cents , se trouvant réduits  
 à vingt-trois , entre lesquels on ne  
 comptoit que deux femmes , ils réso-  
 lurent de prendre le chemin de la ri-  
 viere de la Plata ; mais la plupart mou-  
 rurent avant que d'y arriver.

Philippe-Ville étoit située dans l'en-

# 428 TERRES MAGELLANIQUES.

droit le plus agréable du détroit de Magellan ; & c'est la beauté de ce lieu qui avoit séduit les Espagnols. Non loin de-là coule une riviere, dont les sinuosités offrent l'aspect le plus riant. De chaque côté, on apperçoit un bosquet d'arbres superbes, qui penchent leurs têtes sur les deux bords, & forment un ombrage délicieux. Les chants variés d'une foule d'oiseaux, & les parfums des fleurs qui embellissent ses rives, semblent s'être réunis dans cette extrémité du monde, pour tenir enchantés tous les sens du voyageur. Telle est cette charmante contrée, dont les beautés ne sont guere connues que des sauvages, qui probablement y sont peu sensibles, tandis qu'elles feroient les délices d'un homme de goût & d'un philosophe.

Parmi les arbres, il y en a plusieurs dont le tronc a près de trois pieds de diametre. Leurs feuilles, toujours vertes, ressemblent à celles du laurier ; leur écorce épaisse, & grise à l'extérieur, d'un goût de poivre, & d'une odeur pénétrante, est la véritable écorce de Winter, ainsi nommée, parce que cet Anglois est le premier qui

**TERRES MAGELLANIKUES. 429**

l'aît apportée en Europe. Il l'avoit prise dans le détroit de Magellan, & elle avoit été fort utile à tous les gens de son vaisseau. Elle leur servoit d'épices pour assaisonner leur nourriture, & de remede contre le scorbut. Les naturels du pays sont toujours munis de cet antidote, contre les accidents qui arrivent à ceux qui mangent imprudemment de la chair de lion marin.

La grande isle de la Terre de Feu, ou plutôt une multitude d'isles, connues sous cette dénomination, forme, avec la Patagonie, la principale partie du détroit de Magellan. Ces isles furent ainsi appellées par les premiers navigateurs, qui y découvrirent beaucoup de feu & de fumée. C'est un pays extrêmement montagneux; mais y trouve aussi de très-belles vallées, & des prairies arrosées d'une infinité de ruisseaux. Les hommes y vont nus, malgré un froid excessif; & les femmes ne couvrent ce qu'elles n'osent montrer, qu'avec des plumes d'oiseaux. La principale occupation est la pêche, & les canots sont faits d'écorce d'arbre. Le pays ne produisant rien d'utile pour les vaisseaux, on

a négligé de le connoître. Les Castillans, qui l'ont apperçu les premiers, y ont fait peu d'attention ; des montagnes glacées ne devoient pas tenter les possesseurs du Pérou. Le hasard seul a donc pu en donner quelque connoissance.

Les opinions sont encore très-différentes sur le compte de ses habitants : les Espagnoles, qui ne voient pas comme d'autres, & pour qui tout est merveilleux, les appellent des géants ; mais ces géants prétendus ne sont grands qu'en courage, & croient leur indépendance plus assurée par une vie simple & frugale, que par une haute stature. On les dit blancs comme les Européens ; mais ils se défigurent le corps, & changent la couleur naturelle de leur visage par des peintures bizarres. Ils portent un collier d'écailles de moules, blanches & luisantes, & autour du corps, une ceinture de cuir. Leur nourriture est une certaine herbe amère, dont la fleur ressemble à nos tulipes, & leurs logements sont des cavernes. Ils rendirent des services infinis aux premiers Espagnols, travaillant avec eux, & les nourrissant du fruit de leur pêche.

TERRES MAGELLANIKES. 431

Soit que ces barbares fissent quelque demande ou quelque réponse, on ne comprenoit rien à leur idiome. Sans cesse ils répétoient *hoo*, *hoo*, sans qu'on pût dire si c'étoit un cri naturel, ou quelque mot propre de leur langue. Ils témoignoient la plus grande aversion pour tout ce qu'on leur offroit à manger ou à boire : d'ailleurs ils n'avoient aucune peine à voir des étrangers, & vivoient avec eux sans crainte & sans défiance. Ils étoient assez dociles, & paroissoient capables d'instructions ; il n'en est pas tout à-fait de même dans le reste de la contrée, où, pour l'ordinaire, les équipages des vaisseaux sont mal accueillis.

Cette terre, la plus méridionale du monde connu, n'offre de loin que des montagnes étonnantes par leur hauteur, & toujours couvertes de neige : on ne se représente pas ce que cet aspect a d'hideux. D'un de ces monts, qui domine sur tous les autres, il sort un volcan qui jette sans cesse une épaisse fumée ; la clarté du jour ne nous permet pas d'y appercevoir de la flamme.

Quelque affreuse que soit cette vue,

# 432 TERRES MAGELLANIKES.

la Terre des Etats a quelque chose de plus horrible. On donne ce nom à une île découverte par Jacques le Maire, dont l'extrême stérilité ne présente aux yeux qu'une suite de rochers inaccessibles, hérissés de pointes aiguës, environnés de précipices, & suspendus de maniere à inspirer de l'effroi. Les rocs, qui leur servent de bases, ne semblent séparés les uns des autres que par des crevasses qui pénètrent dans la substance même des rochers, jusqu'à leurs racines les plus profondes. Enfin, l'imagination ne peut rien se figurer de plus sauvage ni de plus triste que cette côte, pire que toutes celles de la Norvege ou du Groenland. Quoique plus élevée que la terre de Feu, elle n'a guere que douze lieues d'étendue, & la neige qui la couvre la rend inhabitable. Dans les temps calmes, on voit sur ses bords des troupeaux de veaux marins, qui, par leurs bonds & leurs sauts, semblent se réjouir du passage des voyageurs. Plus on les regarde, plus ils paroissent s'animer; & le bruit même que l'on fait, les excite à de nouveaux jeux.

Entre la Terre de Feu & celle des  
Etats

Etats , se trouve le fameux détroit de le Maire , dont la découverte immortalise ce navigateur. Les Hollandois ayant accordé à une compagnie de commerce , le privilege exclusif d'aller aux Indes par le détroit de Magellan , le Maire , qui n'étoit point de cette compagnie , imagina de trouver un chemin , sans passer par ce détroit , & conséquemment sans contrevenir au privilege. Il s'affocia à Guillaume Schouten , plus exercé que lui dans la marine ; & se flattant l'un & l'autre de découvrir des pays , d'où ils rapporteroient de précieuses marchandises , ils équipèrent à Horn deux bâtimens , avec lesquels ils firent voile vers le Bresil.

Le peuple , selon sa coutume , parla diversement de ce voyage , dont on avoit caché le dessein , & donna aux intéressés le nom de chercheurs d'or. Rien ne ressembloit mieux aux premières expéditions de Gama & de Magellan , entreprises avec une égale confiance , un égal succès , mais sans objet certain , sans clarté dans les lumieres , sans ressource dans les fa-

## 434 TERRES MAGELLANIKES.

cheuses suppositions, en un mot, comme au hazard. Ils n'en ont pas acquis moins de gloire, & ont au-dessus des conquérants ordinaires, le bonheur de n'avoir ni ravagé des états, ni tourmenté les peuples. Ils ont découvert plus de pays qu'Alexandre n'en a dévastés; & en ouvrant une communication entre les deux mondes, ils ont enrichi l'ancien de toutes les productions naturelles, de tous les usages utiles du nouveau.

Ce fut pendant cette navigation, que passant près de la côte Magellanique, le Maire & Schouten crurent aussi appercevoir des géants. Ils donnerent le nom de *Terre des États*, à l'isle affreuse dont je viens de parler; celui de cap de Horn, à la pointe méridionale de la Terre de Feu; celui de Barnvelt, à d'autres petites isles, & nommèrent enfin *détroit de le Maire*, le passage qu'ils venoient heureusement de découvrir au sud-est de celui de Magellan. Cette nouvelle route, qui ouvre le commerce de la mer Pacifique, a fait négliger l'ancienne, qu'on ne fréquente plus guere, à cause de



TERRES MAGELLANIKES. 435  
sa longueur & de ses difficultés. Mais  
selon l'avis des marins les plus expé-  
rimentés, on feroit très - bien de les  
abandonner l'un & l'autre, & de ne  
passer, ni à Magellan, où la tra-  
versée est très-dangereuse, ni même  
au détroit de le Maire, où les cou-  
rants font toujours quelques obstacles;  
mais de s'avancer plus au sud, en tour-  
nant toutes les terres. On auroit par ce  
chemin, une mer plus traitable; &  
l'on éviteroit les embarras qu'on éprou-  
ve en doublant le cap de Horn. Ces  
mêmes marins font aussi d'avis que  
pour aller d'Europe aux isles orienta-  
les, on devroit préférer cette route à  
celle du cap de Bonne-Espérance; que,  
quoique plus longue en espace, elle  
demanderoit beaucoup moins de temps.  
En effet, quand on a une fois passé  
le cap de Horn, où se trouve la plus  
grande difficulté, on avance fort vite  
dans la mer Pacifique; au lieu que  
par l'autre chemin, il faut aller cher-  
cher les vents alisés, & s'assujétir aux  
moussons. De plus, l'habitude de faire  
cette traversée par l'occident, donne-  
roit une utile facilité de cultiver les

#### 436 TERRES MAGELLANIKES.

anciennes découvertes , & d'en tenter de nouvelles. Toute la partie méridionale de notre globe est encore ignorée. Il n'y a pas d'apparence qu'une si vaste étendue ne soit occupée que par des mers. On y a découvert des caps & des côtes qui peuvent désigner un continent. Dans ce nouveau monde austral , séparé de toute communication avec l'ancien , on doit trouver un germe de choses tout-à-fait neuves , des branches entières d'un commerce inconnu , & de merveilleux spectacles physiques & moraux. Que de peuples différents entr'eux , & certainement très - dissemblables à nous , pour la figure , les mœurs , les usages , les idées , le culte ! Que d'animaux , d'insectes , de poissons , de plantes , d'arbres , de fruits , de marbres , de pierres précieuses , de fossiles , de métaux , &c. ! Il s'y trouve , sans doute , dans tous ces genres , une infinité d'espèces , dont nous n'avons pas même de notions , puisque ce monde n'a jamais eu aucune relation avec le nôtre. Il est vraisemblable que la nature n'a point négligé ces climats , & qu'on y verroit ,

comme ailleurs, des marques de sa variété & de sa profusion. Mais si l'on n'a point encore pénétré dans ce segment du globe, c'est sans doute, parce qu'on aime mieux cultiver son pays, que d'aller chercher des glaces & des animaux dans le pôle austral.

De tous ces cantons, celui que nous connoissons le moins, est la partie qui s'étend depuis l'embouchure orientale du détroit de le Maire, jusqu'à l'opposite du cap de Bonne-Espérance, & au-delà, en tirant vers l'Orient. " Quelque disgraciée qu'elle soit de la nature, il ne s'en suit pas, me disoit un voyageur politique & philosophe, qu'elle soit sans habitants, puisqu'on en a trouvé dans le Groënland, où le froid n'est pas moins rigoureux. Le tempérament des animaux est toujours analogue à la nature du climat: c'en est une preuve bien forte, que d'avoir vu les sauvages de la Terre de Feu, vivre tout nus au milieu de l'hiver, dans une contrée où le froid de la moyenne saison étoit insupportable aux Européens. Le corps humain se forme, par l'habitude, à des choses qui paroissent in-

#### 438 TERRES MAGELLANIQUES.

croyables à ceux qui ne l'ont point contractée. D'ailleurs ces terres pourroient être stériles , sans que la navigation y fût infructueuse. On fait assez que dans de pareilles régions , vers le nord , il se fait chaque année un très-riche commerce de poisson , d'huile de baleine & de fourrures. Dans ce qui concerne la température de l'air , les animaux sont plus robustes que les végétaux ; & parmi les animaux , l'homme est plus capable que nul autre de résister aux effets de la grande diversité des climats.

„ Mais avant que de pénétrer quelques sous le pôle , il est des terres connues & désertes , où l'on pourroit fonder des colonies. Telle est , par exemple , toute la partie orientale & abandonnée de la Magellanique , autrement dite , la Patagonie. Un établissement Européen y réussiroit , sans doute , si l'on vouloit ne pas le négliger dans les premières années , comme on a fait à Philippeville. Il ne manque à ce canton , que du bois propre à bâtir ; à cela près , c'est un des bons pays de l'Amérique ; l'air y est très-sain , & fournit d'excel-

lents pâturages pour les bestiaux qu'on voudroit y élever. Ceux qui l'ont le mieux examiné , conviennent tous , qu'au milieu de ces âpres montagnes , il y a des contrées garnies de verdure & de beaux arbres, arrosées par de bonnes rivières ; que l'on peut s'y fournir abondamment de vivres , d'oiseaux , de poissons , de fruits , de légumes ; qu'on y trouve des marais salants , & assez de bois pour remédier à l'inclémence naturelle des saisons ; & qu'enfin , tout ce qui croît en Europe , y réussiroit également.

„ Les productions propres au commerce , sont l'huile & les peaux de lions marins , les terres à teinture , les pelleteries , & différentes sortes de laines , plus douces , plus fines même que la soie. On auroit aisément toutes ces marchandises , pour des bagatelles de fer & de verre , dont on a coutume de négocier avec les sauvages , & principalement pour des morceaux d'étoffe rouge : les habitants de la Terre de Feu en sont si avides , qu'ils se jettent sur tout ce qui porte cette couleur , arrachent les bonnets des matelots , &

jusqu'à la crête même des poulets. Il est vrai que dans leur façon de penser, ils savent calculer si la peine de se procurer certaines commodités de la vie, n'est pas plus onéreuse que ces commodités même ne sont agréables; qu'en se déterminant à les avoir, ils restent dans une indolence purement animale, & nous regardent comme des fous, d'essuyer tant de fatigues, pour des choses aussi frivoles que des vêtements, des maisons, &c. dont il leur paroît plus court, & même plus facile de se passer. Mais quelque attachement que ces peuples bruts aient pour leurs vieux usages, il est impossible qu'ils ne soient enfin entraînés par l'exemple d'une vie plus douce & plus commode. Les premiers habitants de la Grece sauvage ne valoient, sans doute, pas mieux que ceux du détroit de Magellan, lorsqu'ils furent policés par Cadmus, qui lui-même ne valoit peut-être pas nos chefs de colonies. Ne tenons-nous pas aussi notre première forme de ce fameux marchand Tyrien, si connu sous le nom d'Hercule, qui, passant dans les Gaules à son retour

—

TERRES MAGELLANIQUES. 441  
d'Espagne, nous apporta quelque teinture des connoissances de l'orient?

„ On compte parmi les avantages de la terre Magellanique, cette multitude de chevaux, de bœufs, & d'autres bestiaux sauvages, qui se trouvent sur cette côte, principalement vers le Paraguay, & qu'on présume être de race Espagnole. Ils errent jusqu'aux environs du détroit; & l'on croit qu'à la longue ils peupleront toute cette vaste solitude.

„ Les perles qui se pêchent dans cette mer, sans être ni fort grosses, ni de la plus belle eau, y sont en très-grande quantité, & très-faciles à ramasser. On y voit aussi des nacres d'huitres, de moules, ou d'autres bivalves, qui passent pour les plus grandes, les plus belles qu'il y ait peut-être dans l'univers. Les pétrifications, les coquillages sont devenus plus que jamais un objet de commerce, depuis qu'on se plaît à former, dans toute l'Europe, des collections d'histoire naturelle. On fait jusqu'à quel prix les plus rares sont poussés dans les ventes; or il n'y en a nulle part d'aussi beaux, & en aussi grand nombre que sur cette côte, sur-tout

K v

#### 442 TERRES MAGELLANIQUES.

dans le voisinage du Chili. Ils sont si agréablement variés , pour la couleur & pour la figure , que nos amateurs s'estimeroient heureux de pouvoir orner leurs cabinets de ces mêmes coquilles , dont les naturels du pays ne se servent que pour faire de la chaux. On fait combien l'espece de Burgau , connue sous le nom de Magellan , est recherchée ; & si ces nacres devenoient plus communes , on les emploieroit en placages , en panneaux , en rocailles dans l'intérieur des appartemens.

„ Peut-être tireroit-on encore plus de profit des baleines , dont l'huile est aujourd'hui l'objet d'un fort grand commerce. La pêche de ces animaux , qui jusqu'à présent n'a eu lieu que dans le nord , est cependant si lucrative , que , malgré le travail & les dangers qui l'accompagnent , il n'est rien que ne fassent les Hollandois , pour s'en emparer exclusivement. Au sud , les baleines plus grosses que dans la mer septentrionale , sont en même-temps si nombreuses , qu'elles y embarrassent quelquefois la navigation. Si cette pêche donne trop de peine , on peut la rem-



placer par celle du lion marin , moins difficile , moins coûteuse , & qui fournit aussi beaucoup d'huile. Enfin , l'obstacle du froid , qui chasse les pêcheurs du nord , & les oblige à construire des fourneaux sur les navires même , est moindre à Magellan , où l'expérience prouve qu'on peut passer l'hiver , & se bâtir des habitations supportables. Concluez que cette terre , qu'on regarde comme si ingrate , ne laisse pas d'avoir ses ressources. C'est aux négociants de profession à décider , si la proportion se trouveroit telle qu'elle doit être , entre les frais de l'équipement , & le profit des retours.

„ Une colonie Françoisse , établie sur la côte de Magellan , seroit à même de tenter de nouvelles découvertes dans des pays qu'on n'a fait , pour ainsi dire , qu'entrevoir jusqu'à présent , & dont plusieurs voyageurs ont parlé avec avantage. Les habitants de la terre du Saint - Esprit sont représentés comme accessibles , & ne manquent pas d'intelligence. L'air y est sain , le sol fertile , les bestiaux nombreux , le pays riche en productions précieuses , telles

#### 444 TERRES MAGELLANIQUES.

que le poivre , le gingembre , la muscade , le mastic , le corail , le sucre , l'ébene , la cire , les plumes de héron , les racines & les bois de teinture.

„ On fait encore plus d'éloge de la nouvelle Bretagne , ni trop voisine , ni trop éloignée des Molucques , à portée de la Chine & de l'innombrable quantité d'isles de la mer du sud , à l'ouverture de laquelle ce pays est placé. On vante la fertilité de son terroir , la beauté de ses aspects , la multitude de ses habitants , dont on ne dissimule pas néanmoins les mauvaises qualités. Selon toute apparence , il doit contenir de riches trésors , puisqu'il est entièrement semblable , à l'extérieur , aux autres isles de ce même climat , qui produisent des épiceries , de l'or , de l'argent , des pierreries , &c. La Carpen- terie , ainsi nommé de Carpenter , capi- taine Hollandois , qui en a fait la dé- couverte , a des côtes très-difficiles : on en parle comme d'un labyrinthe d'isles & de détroits , où l'on a d'ailleurs de la peine à trouver de l'eau douce. La nouvelle Zélande , la terre de Die- men , situées vers le sud , sont tout-

TERRES MAGELLANIKUES. 445

à-fait inconnues ; & l'on ne fait si l'on doit s'en rien promettre d'avantageux. Le sol, dans le voisinage de la mer, est nud & stérile, comme le seroit un terrain neuf, que l'océan auroit nouvellement abandonné.

„ Les navigateurs qui ont apperçu toutes ces contrées, leur ont imposé, ou leur propre nom, ou celui de leur pays. Les Espagnols donnoient aux caps, aux isles, aux détroits de l'Amérique, le nom de la fête qu'on célébroit en Europe, le jour qu'ils en faisoient la découverte, & répandoient le long des côtes, tous les saints & les saintes du calendrier romain. Parce que Colomb connoît quelques moines d'un couvent de l'Estramadure, la premiere isle qu'il rencontre, il l'appelle Guadalupe, du même nom que ce couvent. Les Phéniciens étoient plus sages ; ils vouloient que toutes les dénominations des lieux qu'ils parcouroient dans leurs navigations, apprissent quelque chose, ou sur leur situation, ou sur les propriétés du terrain. Lybie, dans leur langue, veut dire, pays brûlant ; Afrique, pays de fable ; Espagne, pays de chevaux ; Bretagne,

## 446 TERRÉS MAGELLANIQUES.

pays d'étain , &c. Les Castillans ayant demandé à des sauvages le nom d'une presqu'isle , ceux-ci leur répondirent , *Yucatan* , c'est-à-dire , nous ne vous entendons pas ; que demandez-vous ? & les Castillans donnerent à cette presqu'isle , ce nom d'*Yucatan* , qui lui est resté. Ils appellerent *Larrones* les isles Mariannes , parce que les habitants , assez heureux pour ignorer le tien & le mien , mangerent quelques provisions de leur vaisseau „.

De pareils entretiens , avec des vents favorables , nous menerent depuis le cap Victoire , jusqu'au cap Vierge , sans presque nous en appercevoir. Nous trouvâmes ce dernier au sortir du détroit de Magellan. Il est taillé à pic , & facile à reconnoître. Le dessus de la terre est plat , uni , & de moyenne hauteur. Il s'abaisse ensuite , & vient se perdre dans la mer , d'où il se relève jusqu'à deux fois , laissant plusieurs intervalles , & divers enfoncements.

En avançant vers le nord , nous vîmes à notre droite les isles Malouines , ainsi nommées par les gens de Saint-Malo , qui les apperçurent au commencement

— —  
**TERRES MAGELLANIKES. 447**

de ce siècle. Elles sont encore très-peu connues ; & l'on ne fait pas même si elles méritent de l'être. Plus haut nous rencontrâmes la baie Saint-Julien. Il fallut envoyer la chaloupe pour en découvrir l'entrée , parce qu'elle est cachée par deux pointes de terre. Ce que cet endroit offre de plus utile , sont des salines abondantes , & quantité de poissons & d'animaux , qui nous procurerent l'amusement de la pêche & de la chasse. Le pays est rempli de grandes dunes couvertes d'herbe ; & l'on trouve dans les vallées , & même sur le penchant des montagnes, des écailles d'huîtres , qui suivent les veines de la terre. Comme il n'y en a point dans le havre , j'ai jugé qu'elles étoient là depuis le commencement du monde , ou du moins depuis le déluge. On ne voit , à perte de vue , que montagnes sur montagnes , à sommet uni , sans arbres ni buissons. Nous rencontrions assez souvent des autruches , mais jamais d'habitants , parce qu'ils se tiennent cachés , dès qu'ils aperçoivent des vaisseaux. Nous remarquâmes des endroits , près du rivage , où il y avoit eu des gens couchés , &

#### 448 TERRES MAGELLANIKES.

d'autres où l'on avoit fait du feu. Il n'y a point de doute , que les sauvages ne nous vissent ; mais aucun d'eux ne voulut s'approcher ; sans doute qu'ils ont éprouvé les cruautés des Espagnols. La vie qu'ils menent est plus misérable que celle des animaux ; & ils doivent se trouver quelquefois dans une misère extrême ; car il n'y a, dans tous les lieux que nous parcourûmes , ni bois , ni fruits , ni racines , tant le terroir est aride & sablonneux. Il faisoit un froid excessif ; mais ce temps n'est pas malsain pour ceux qui aiment le mouvement ; pour moi , je ne le trouvai point insupportable. Il me donnoit un appétit extraordinaire ; & je mangeois du renard & du milan avec autant de plaisir , que si c'eût été du veau ou du mouton. Tout ce que nous pouvions tuer , devenoit pour moi un excellent régal. Les autruches de ce pays sont grises sur le dos , & blanches sous le ventre ; mais leur plume n'est bonne à rien. Elles ont les jambes très-longues , les ailes fort petites , un long cou , une petite tête , & le bec à-peu-près comme celui d'un oie. Du reste , elles ressemblent à un gros coq-d'inde ;

c'est un manger sec , mais assez bon. Nous vîmes sur la côte , des cignes plus gros que les nôtres , des canards , des farcelles , des hérons rouges , des perdrix , des bécassines , des faucons & des hiboux. Nous ne découvrîmes ni serpents , ni bêtes venimeuses , ni rien qui puisse incommoder les habitants , à l'exception du froid & de la faim. La population n'y est pas nombreuse , parce qu'elle ne l'est jamais chez les sauvages , & qu'elle n'augmente qu'en raison de la sagesse ou de la bonté du gouvernement & des loix ; or chez un peuple errant & vagabond , il ne peut y avoir ni loix ni gouvernement. On n'a trouvé , en Amérique , d'habitants nombreux , que dans le Mexique & le Pérou , c'est-à-dire , chez des nations policées , & conséquemment sédentaires. On en a vu pareillement dans quelques isles , d'où l'on ne pouvoit sortir pour aller vivre ailleurs , comme les sauvages , c'est-à-dire , sans demeures fixes , sans projet pour l'avenir , en un mot , pour mener une vie absolument contraire à la multiplication de l'espece.

Le port Desiré ou du Desir , ainsi

## 450 TERRES MAGELLANIKES.

nommé par un navigateur Anglois, qui le premier en fit la découverte, ne m'a point paru plus habité que celui de S. Julien, quoique plus voisin du Paraguay. Nous y apperçûmes cependant quelques traces d'hommes; & parmi les animaux, nous vîmes une sorte de daims sauvages, que quelques voyageurs ont nommés moutons du Pérou. Ils sont à-peu-près gros comme une jeune vache, ont le col long; le pied fendu, la laine fine, la queue courte, & la tête semblable à celle d'une brebis. Leur chair est excellente, soit qu'on la mange fraîche, ou qu'elle soit mise en salaison. Ces animaux marchent toujours en troupe, hennissent comme les chevaux, & ensuite se mettent à courir comme des cerfs. Pour les tuer, il faut se tenir en embuscade pendant la nuit, près des sources d'eau vive, où ils se rassemblent ordinairement. Les chasseurs se cachent dans les buissons, & les tirent à leur aise; mais si le daim entend le moindre bruit, il prend la fuite aussi-tôt, & s'échappe avec vitesse.

Nous trouvâmes aussi des lievres d'une grosseur prodigieuse; car ils pèsent plus de vingt livres; & lorsqu'on



TERRES MAGELLANIKES. 451

les a dépouillés , ils sont encore aussi gros que des renards. Il croît entre les rochers , des especes de pois sauvages , & diverses sortes d'herbes odoriférantes , les unes comme de l'ivraie , les autres comme de la fauge. En les mangeant en salade , elles sont un remede souverain contre le scorbut.

Non loin de cette baie , est une isle toute peuplée de veaux marins. Nous y entrâmes , armés de gros bâtons ; & en moins d'une heure , nous en prîmes plus de quatre cents. On les tue , en les frappant sur la tête ; & dès qu'ils sont assommés , on leur coupe la gorge , pour en faire sortir le sang. Les mâles , quand ils sont vieux , ont à-peu-près la grosseur d'un veau. La chair en est aussi belle , aussi blanche que celle de l'agneau , & très-bonne à manger fraîche , mais meilleure encore , quand elle a été quelque temps dans le sel. Nous n'en vîmes presque que de jeunes ; & la plupart tettoient encore. Une vieille femelle en allaite quatre ou cinq , mais les chasse s'ils se présentent en plus grand nombre. Ceux que nous ruâmes étoient comme des chiens d'une médiocre grandeur. Nous dégraissâmes

#### 452 TERRES MAGELLANIKES.

les plus gros; & nous en fîmes de l'huile pour notre usage. Elle nous parut aussi bonne que l'huile d'olive. On voit de ces veaux marins nager la tête hors de l'eau, tenant un gros poisson dans la gueule.

Quelqu'un du vaisseau nous dit que le Maire & Schouten avoient débarqué dans une isle voisine, & qu'on y verroit peut-être encore un poteau avec une plaque de plomb, sur laquelle étoient gravées deux inscriptions hollandoises. Elles contenoient les noms de ces deux navigateurs, & des principaux officiers du navire, avec l'année & le dessein de leur voyage. Le Maire avoit pris possession de ce pays au nom des états généraux; ce qui n'empêcha pas les Anglois, plus de quatre - vingts ans après, de mettre cette même côte sous la domination de sa majesté Britannique, qui, sans doute, la cédera à son tour au premier qui voudra s'en emparer.

Du port Desiré, en avançant vers le nord, nous côtoyâmes le rivage, & doublâmes le cap Blanc. La partie la plus voisine de la mer est peu élevée; plus avant elle paroît pleine de hauteurs. On y voit des montagnes dont les

# TERRES MAGELLANIKES. 453

sommets sont plats ; & toute la côte , jusqu'à l'embouchure du fleuve de la Plata , n'est presque qu'une chaîne déserte de monts & de vallées. Cette embouchure est formée par le cap Saint-Antoine , & celui de Sainte-Marie , éloignés l'un de l'autre de plus de quarante lieues. On en doit la découverte à Juan Diaz de Solis , qui arriva sur les bords de cette riviere au commencement du seizieme siecle , & fut tué par les Indiens. Sebastien Cabot y vint après lui ; & quelques lingots d'argent qu'il reçut des sauvages , firent juger qu'ils les tiroient des environs ; de - là est venu le nom de Rio de la Plata , ou fleuve d'argent , qui a prévalu sur celui de Solis , que lui avoient donné les Espagnols. Outre qu'il n'est pas profond à proportion de sa largeur , il est rempli d'une infinité de bancs de sable , sur lesquels on trouve à peine deux brasses d'eau. Le plus considérable est à l'embouchure même , & rend le passage très-difficile. On l'appelle le banc des Anglois , soit qu'ils en aient fait la découverte , ou qu'ils y aient échoué les premiers. En douze ans , les Portugais y ont perdu huit navires. La

#### 454 TERRES MAGELLANIQUES.

navigation y est infiniment plus dangereuse , sur-tout dans les gros temps , que dans la mer même , où , quand les vents se déchaînent , on laisse le vaisseau voguer au gré des flots ; au lieu qu'ici , on est toujours environné d'écueils & de rochers. D'ailleurs les eaux s'élevant aussi haut qu'en plein océan , le bâtiment court risque , par le peu de profondeur , de toucher le sol , & de s'ouvrir , en retombant du haut de la vague au fond de l'abyme.

Nous n'entrâmes dans le fleuve , qu'après avoir pris toutes les précautions pour ne pas échouer. Nous côtoyâmes l'isle des Loups , l'isle de Maldonat , & l'isle des Fleurs. Celle-ci forme , avec l'extrémité du banc des Anglois , un passage étroit & difficile , dont nous eûmes quelque peine à nous débarrasser. De-là on arrive à Monte-Video , montagne isolée , qui s'élève en pain de sucre , & au pied de laquelle on rencontre le premier port. Les Espagnols y ont établi une colonie depuis peu d'années , & bâti une forteresse. La cour a permis aux habitants des isles Canaries d'envoyer tous les ans à Buenos-Aires , un vais-

—

TERRES MAGELLANIQUES. 455

seau chargé de vin & d'autres marchandises, à condition qu'ils amèneraient en même temps, à Monte-Video, un certain nombre de familles, jusqu'à ce que cette colonie fût suffisamment peuplée. Ce poste, très-important pour les Espagnols, les rend maîtres de tout le pays situé entre la Plata, la mer & le Brésil. Les Portugais ont voulu plus d'une fois s'en emparer; mais il est défendu par une forteresse munie d'une bonne artillerie. Le fleuve, que nous fûmes obligés de traverser ici pour nous rendre à Buenos-Aires, est si large dans cet endroit, que n'étant encore qu'au milieu, nous perdîmes la terre de vue, & navigâmes un jour entier, sans découvrir l'autre bord.

Buenos - Aires n'est pas à plus de quarante lieues de Monte-Video, mais ce trajet est, sans contredit, la partie du chemin la plus difficile, par la multitude de rochers & de bancs de sables, dont elle est semée. On est obligé tous les soirs de mouiller dans l'endroit où l'on se trouve; & le vaisseau doit toujours être précédé de deux chaloupes, où des hommes, la sonde à la main,

#### 456 TERRES MAGELLANIKES.

ne cessent de marquer, par un signal ; combien on a de brasses d'eau. Ces précautions n'empêcherent pas que nous ne touchassions deux fois le fond ; mais comme ce fond n'étoit heureusement ni de pierre , ni de sable , la carene ne fut point endommagée.

Nous laissâmes à notre droite l'isle de Saint-Gabriel , où les Portugais ont fondé la colonie du Saint-Sacrement. Cette place , fortifiée d'un bon château , est comme l'entrepôt des marchandises de contrebande , qu'ils font passer sur les terres soumises à la couronne d'Espagne. Ils les envoient jusqu'au Pérou ; & non contents de faire ce commerce , ils reçoivent encore les vaisseaux de différentes nations , qui toutes s'enrichissent aux dépens des Espagnols. On nous assura qu'il y avoit alors dans le port de Saint-Gabriel , vingt navires Anglois , Portugais ou François qui avoient déjà vendu leur cargaison ; en sorte que le pays se trouvoit abondamment pourvu des marchandises que nous apportions. Les Espagnols, à l'aide des Indiens du Paraguay , ont chassé plusieurs fois les Portugais de cette isle ; mais elle leur a toujours

toujours été rendue ; & depuis ils se font appliqués à la mettre hors d'insulte par de bonnes fortifications.

Enfin nous jettâmes l'ancre à trois lieues de Buenos-Aires ; mais nous ne pûmes débarquer que long-temps après. Nous vîmes la terre pendant quatre jours , sans qu'il nous fût possible d'y mettre le pied ; & il s'éleva un vent d'ouest si furieux , que nous fûmes vingt fois en danger de périr à la vue du port. Ce vent se nomme *pampero* , parce qu'il traverse la plaine des Pampas , qui a trois cents lieues de long , & s'étend depuis le fleuve , jusqu'aux confins du Chili. Ne trouvant rien dans une si vaste étendue qui puisse modérer son impétuosité , le *pampero* acquiert toujours de nouvelles forces , jusqu'à ce qu'en enfilant directement le canal de la rivière , il y souffle avec tant de violence , qu'on y court les plus grands risques. Si celui dont nous fûmes accueillis , nous eût pris à l'embouchure du fleuve , il est probable qu'il nous auroit jettés à plus de deux cents lieues en mer. Dans cet endroit de la Plata , la vue ne s'étend pas encore d'un bout de la rivière à l'autre.

## 458 TERRES MAGELLANIQUES.

Étant monté dans un lieu assez élevé ; par un temps très-serein , je ne pus découvrir autre chose qu'un horison terminé par l'eau , comme celui de la mer.

Le port de Buenos-Aires n'est ni à l'abri des vents , ni n'a assez de fond pour recevoir les gros bâtimens : ils ne peuvent approcher de cette ville , qu'à la distance de trois lieues. Je ne comprends pas pourquoi les Espagnols se sont établis dans une situation si peu commode , à moins qu'ils n'aient voulu se mettre à couvert de toute surprise , en empêchant que les vaisseaux ennemis ne pussent aller jusqu'à eux. Les barques même , pour se rendre dans ce port , sont obligées de prendre un détour ; & c'est , Madame , par cette voie que suis enfin arrivé dans la principale ville du Paraguay.

Je suis , &c.

*A Buenos-Aires , ce 23 Octobre 1752.*

*Fin du Tome deuxième.*





# T A B L E \

## D E S

# M A T I E R E S

*Contenues dans ce Volume.*

---

### L E T T R E C X X X V I.

#### T E R R E - F E R M E.

- P** R O V I N C E S renfermées dans ce qu'on appelle le royaume de Terre-Ferme. *pag.* 5
- Le golphe de Paria, connu par Christophe Colomb avant l'arrivée d'Améric Vespuce. 6
- Effroi des habitants de cette contrée à la vue des vaisseaux Espagnols. *ibid.*
- Ils se familiarisent cependant avec les nouveaux venus. 7
- La province de Cumana & le caractère des Espagnols qui habitent la capitale. 8
- Dévotion singulière de ces habitants, leurs processions, leurs sermons. 9
- Histoire plaisante débitée dans un de ces sermons. 10
- Explication des scènes extravagantes qui se

passent dans certaines fêtes à Cumanà.	11
Traitements cruels que font les Espagnols aux anciens habitants de Cumana , qui veulent s'opposer à leur établissement.	12
Caractères & usages de ces habitants.	<i>ibid.</i>
Ce qu'ils pensent de la naissance des enfants.	13
Découverte du pays de Venezuela , par Ojeda & Vespuce.	14
Comment ils furent reçus par les habitants.	15
Les Espagnols y bâtissent une ville.	<i>ibid.</i>
Maracaybo est aujourd'hui la capitale de cette province ; fertilité du pays.	16
Des marchands Allemands prennent possession de la province de Venezuela , en vertu d'un traité fait avec Charles-Quint.	17
Les cruautés qu'ils y exercent , ne le cèdent point à celles des Espagnols.	18
Malheureux succès des entreprises de ces Allemands.	19
Plusieurs isles qui sont à la vue de la côte de Venezuela , dont les unes appartiennent aux Espagnols , les autres aux Hollandois.	20
Aventure d'un François dans l'isle de Curaco.	21
Comment les Hollandois sont instruits de cette aventure.	22
On leur fait voir l'endroit où le François étoit enterré , & les habits qu'il avoit portés durant son séjour dans cette isle.	23
La bonne idée qu'il avoit laissée de lui aux habitants.	24
Etablissement des Hollandois dans l'isle de Curaco.	25

## L E T T R E C X X X V I I .

## S U I T E D E T E R R E - F E R M E .

**L**A ville de Carthagene; histoire de la découverte du pays dont elle est la capitale.

Différentes révolutions arrivées à la ville de Carthagene. 26

Défense glorieuse des Espagnols de Carthagene contre les Anglois, qui en firent le siege sous le commandement de l'Amiral Vernon. 27 *ibid.*

La mésintelligence des généraux Anglois fut cause qu'ils manquèrent leur entreprise: effet terrible de cette mésintelligence. 28

Etendue & description de la province de Carthagene. 29

Description de la capitale. 30

Couvent de religieux Augustins sur une montagne des environs de cette ville. Histoire de l'enlèvement d'une image de la sainte Vierge. 31

Richesses des ornements qui décorent cette image. 32

Description du port de Carthagene. 33

Description des maisons de la ville. *ibid.*

Gouvernement ecclésiastique, civil & militaire. 34

Commerce qui se fait à Carthagene. 35

Ce qu'on appelle le temps mort après le départ des galions. 36

Du commerce intérieur de la ville & de la province.	37
L'insecte nommé comégen est très nuisible aux étoffes , & comment on s'en garantir.	38
Division des différentes especes d'habitants de Carthagene.	39
Habillement des hommes & des femmes.	40
Processions nocturnes qui se font dans cette ville.	41
Sermon qui effraie tout un auditoire.	42
Occupations ordinaires des hommes & des femmes, habitants de Carthagene.	43
L'hospitalité n'est pas leur vertu favorite , comme dans les autres colonies.	<i>ibid.</i>
Comment on traite les malheureux Espagnols qui arrivent d'Europe pour y chercher fortune.	44
Maladie à laquelle ces misérables sont sujets.	<i>ibid.</i>
Comment on en prend soin.	45
Autre maladie commune à Carthagene.	<i>ibid.</i>
Ce que c'est que l'hôpital de Saint-Lazare.	<i>ibid.</i>
Passion des habitants de Carthage ne pour le chocolat , l'eau-de-vie , le tabac & la danse.	46
Leur maniere de fumer.	<i>ibid.</i>
Le temps où ils prennent régulièrement de l'eau-de-vie ; les fêtes & les réjouissances se célèbrent toujours par des bals.	48
Médaille frappée par les Anglois au siege de Carthagene.	49

## L E T T R E C X X X V I I I .

## S U I T E D E T E R R E - F E R M E .

**D**E S C R I P T I O N de la ville de Porto-Belo. 50

Comment se fait le commerce des galions  
dans cette ville , la plus fameuse foire du  
monde. 51

Richesse étonnante que les marchands y éta-  
lent. 52

Ce qui se passe après la vente des marchan-  
dises. 53

Préjugé singulier des habitants de Porto-Belo ,  
au sujet de la grosseur des femmes. 54

Autre préjugé sur les animaux. 55

Température du climat de Porto-Belo , pluies  
abondantes , orages terribles & fréquents. 56

Petit nombre des habitants de cette ville. 57

Dangers auxquels ils sont exposés par l'abon-  
dance des tigres qui sont dans le voisinage ,  
& comment on les combat. 58

Animal singulier appelé le Léger-Pierre. 59

Cérémonies funebres à Porto-Belo. 60

Les femmes pleureuses. 61

Route de Porto-Belo à Panama par la rivière  
de Chagre. 62

Agrément des paysages aux environs de cette  
rivière. 63

La ville de Bogota , ou de Santa-Fé , capi- 64

La province de Popayan , où François Pizarre a bâti la ville de ce nom.	64
Description de cette ville.	ibid.
Ses habitants , sa juridiction , ses productions.	66
Voisinage des Indiens appelés <i>Bravos</i> , qui désolent le pays , leur caractère , leurs usages.	67
Climat des différentes provinces du royaume de Terre-Ferme.	68
Sangliers appelés <i>Peccaris</i> .	ibid.
L'oiseau que les Espagnols nomment Gallinazo.	69
Le petit oiseau nommé Colibri.	ibid.
Différentes qualités de cet oiseau.	70
Especce particuliere de renards.	72
Serpents à deux têtes.	ibid.
Autres colimaçons qu'on dit être le murex des anciens.	74
Comment on tire de cet animal la couleur de pourpre.	75
Conquête du Pérou par les Castillans.	76

## L E T T R E C X X X I X.

## L E P É R O U.

**P** I Z A R R E , Almagro & Fernand de Luques s'associent pour aller à la découverte du Pérou.

## DES MATIERES. 465

Histoire de la naissance de François Pizarre.	79
Obstacle que rencontre Pizarre dans cette entreprise.	80
Histoire de Capillana , Indienne , maîtresse de François Pizarre.	81
Avantage que Pizarre se promet de sa liaison avec cette femme.	82
Discours de Pizarre à Capillana ; réponse de Capillana à Pizarre.	83
Histoire des Incas du Pérou , comment Man- cocapac , qui en fut le chef , civilisa ses sujets.	84
Loix que Mancocapac fit recevoir à son peuple.	85
Culte établi à l'honneur du soleil dont Manco- capac se disoit le fils.	86
Jeunes vierges Péruviennes renfermées dans le Temple du soleil.	<i>ibid.</i>
Mort de Mancocapac , ses dernières volontés.	87
Histoire des successeurs de Mancocapac.	88
Aventure extraordinaire de l'Inca - Huacac.	89
L'Inca Vira-Cocha a prédit le renversement de l'empire du Pérou , & le changement de religion.	90
Histoire d'un nommé Alcon , devenu amou- reux de la belle Capillana.	91
Pizarre arrive à la rade de Tumbez , & est très-bien reçu des habitants.	92
Il envoie un ingénieur visiter la ville , & cet ingénieur est conduit dans un monastère de vierges consacrées au soleil.	93

Magnificence de ce temple.	94
Pizarre s'en retourne à Panama , pour revenir au Pérou avec de plus grandes forces. <i>ibid.</i>	
De Panama il part pour l'Espagne, où il rend compte à Charles-Quint de son expédition au Pérou.	95
Forme de l'ancien gouvernement de cet empire.	<i>ibid.</i>
Autorité absolue des empereurs du Pérou.	96
Règlement touchant le mariage des Princes & des sujets.	97
Loix touchant les successions des monarques & du peuple.	98
Un des premiers soins du trône regarde la culture des terres ; comment les Incas y ont pourvu.	99
Quels étoient les tributs que recevoient les Incas.	<i>ibid.</i>
Beautés des monuments de l'ancien empire du Pérou.	100
Description de Cusco, du temps des Incas ; elle étoit alors la capitale du Pérou.	101
Son ancien temple.	<i>ibid.</i>
Restes de ses anciens monuments.	102
Comment les Péruviens élèvent leurs enfants.	103
Différentes fêtes de ces peuples, & entr'autres le <i>Raymi</i> , qui consiste à manger le pain sacré.	104
Les vierges consacrées au soleil préparent ce pain.	105
Procession qui se fait au lever du soleil.	106
Funérailles des empereurs du Pérou.	107
La langue commune des Péruviens est celle de Cusco.	<i>ibid.</i>



## DES MATIERES. 467

Les Péruviens ont des poëtes & des chan-  
sonniers. 108

Ils composent aussi des poëmes dramatiques. *ibid.*

Leur attention à observer les éclipses. 109

Ils ont aussi un principe de médecine. 110

Pizarre obtient de Charles-Quint le gouver-  
nement des pays qu'il a découverts , &  
qu'il pourra découvrir , & repart pour le  
Pérou avec trois de ses freres. *ibid.*

## L E T T R E C X L.

### S U I T E D U P É R O U .

**P** I Z A R R E trouve l'empire du Pérou di-  
visé entre deux Princes qui se font la  
guerre. 112

L'un & l'autre envoient demander du secours  
à Pizarre. 113

Ambassade de l'Inca Atahualipa à Pizarre. *ibid.*

Ce prince ordonne que dans tous ses états  
on fasse un accueil magnifique aux Espa-  
gnols. 114

Réception que leur fait Atahualipa , resté seul  
souverain de l'empire. 115

Discours que tient à ce prince Ferdinand  
Pizarre , chef de la députation , & la ré-  
ponse d'Atahualipa. *ibid.*

François Pizarre arrive avec ses troupes. 116

Le moine Vincent de Valverde est chargé

de haranguer l'empereur ; en quoi consiste cette harangue.	117
Réponse de l'Inca au moine Valverde.	<i>ibid.</i>
Les Espagnols pillent un temple.	118
Ils attaquent ensuite les Péruviens & les mettent en fuite.	119
Comment on veut justifier les hostilités de la part des Espagnols.	120
L'Inca leur offre de l'or pour sa rançon.	<i>ibid.</i>
On en fait venir des extrémités de l'empire.	121
On le distribue à l'armée de Pizarre.	122
Ferdinand Pizarre est envoyé à Charles-Quint pour porter à ce prince la nouvelle de la conquête du Pérou.	<i>ibid.</i>
On songe à se débarrasser de l'empereur Atahualpa.	123
Cause de la haine que François Pizarre conçut contre cet Inca.	124
Raisons pour lesquelles on condamne à mort cet empereur.	125
Reproches que fait ce Prince au chef des Espagnols.	126
Atahualpa exécuté à mort.	127
La discorde se met entre les Espagnols vainqueurs & conquérants du Pérou.	<i>ibid.</i>
François Pizarre perd la vie dans ces dissensions ; & Vaca de Castro est envoyé d'Espagne pour lui succéder.	128
Eloge du nouveau gouverneur du Pérou.	129
Sa conduite envers le jeune Almagro.	<i>ibid.</i>
Castro livre bataille aux rebelles ; le jeune Almagro est condamné à perdre la tête.	130

## DES MATIERES. 469

- Les ministres d'Espagne envoient un vice-roi au Pérou, pour contrebalancer l'autorité de Castro. 131
- Nouveaux troubles, pour lesquels on envoie Pierre de la Casca, en qualité de président. *ibid.*
- Caractère de Pierre de la Casca. 132
- Lettre éloquente & sage qu'il écrit à Diegue Pizarre, pour le faire rentrer dans le devoir. *ibid.*
- Il lui parle d'abord de la suprême bonté de Charles-Quint. 133
- Il lui représente ensuite toute l'étendue de la puissance de ce Prince. 134
- Ce qu'il doit craindre de son défaut de soumission. 135
- Ce qu'il doit craindre même de l'abandon de ses propres partisans. 136
- Enfin ce qu'il doit appréhender de ses parents, & en particulier de son frere. 137
- Exemple relatif à ce sujet. 138
- Les coupables chercheront à obtenir leur grace en le sacrifiant. 139
- Ils espéreront de partager les immenses richesses. 140
- Il le conjure de ne pas perdre le fruit de son zele & de ses services. 141
- Il lui remet sous les yeux les dangers auxquels il expose ses propres amis. 142
- Protestation de zele pour ses intérêts. 143
- Réponse de Diegue Pizarre à la lettre de la Casca. 145
- La Casca lui livre bataille; Pizarre est fait prisonnier, & condamné à perdre la tête. 146

Punition des autres coupables.	146
La Casca pacifie les troubles du Pérou.	147
Successeurs de la Casca dans la vice-royauté.	<i>ibid.</i>
Conduite de Philippe II, roi d'Espagne, à l'égard d'un vice-roi qui avoit extirpé toute la race des Incas.	<i>ibid.</i>
Nouvel ordre que les Espagnols établissent au Pérou.	148

## L E T T R E C X L I

## S U I T E D U P É R O U .

<b>L</b> A ville de Guayaquil, sa fondation, ses divers emplacements.	149
Description des maisons de cette ville.	150
Comment le peuple se bâtit des cabanes.	151
Ce qu'on fait pour se garantir du feu, & des grandes pluies.	152
Forts & églises de Guayaquil.	153
Jurisdiction de cette ville, & ses divers habitants.	154
Ils passent pour le peuple de l'Amérique, le plus beau, le mieux fait, & qui a le plus de politesse.	155
Médiocrité de leurs richesses, & quelle en est la cause.	<i>ibid.</i>
Description des canots & des radeaux dont on fait usage à Guayaquil.	156
Description de la pêche qui se fait dans ce pays.	157

## DES MATIERES. 471

Division du corrégiment de Guayaquil. 158  
 Puerto-Viejo , est un des bailliages de ce cor-  
 régiment. *ibid.*

Le bourg de Montechristo, où les académiciens  
 François ont laissé une inscription latine.

159

Quels étoient ces académiciens, & pour-  
 quoi ils furent envoyés au Pérou. 160

Quels furent ceux qu'on leur associa. 161

L'isle de Puna , célèbre par le tombeau de la  
 maîtresse de Pizarre , & celui de Valverde.

162

Tombeaux des anciens Péruviens , dont les  
 campagnes sont remplies. 163

Les Espagnols y cherchent de l'or. 164

On y trouve des miroirs , leur description.  
*ibid.*

On y trouve aussi des haches ; en quoi elles  
 diffèrent des nôtres. 165

Comment sont faits les vases qu'on trouve  
 encore dans ces anciens sépulchres. 166

Habileté des Péruviens à travailler les émé-  
 raudes. *ibid.*

Description du temple de Cayambé. 167

Description des anciens restes du palais de  
 Callo. 168

Description d'une ancienne forteresse de la  
 province de Cuença. 169

Autres ruines de temples , de palais , de for-  
 teresses. 171

Réflexions sur ces anciens monuments. *ibid.*

Les quipos sont des cordons qui tenoient lieu  
 d'écriture aux Péruviens. 172

Leurs couleurs & leurs significations diffé-  
 rentes. 173

Insuffisance de cette maniere d'écrire.	174
Maniere de compter chez les Péruviens qui manquoient de chiffres.	175
Les monts Paramos, montagnes les plus élevées des Cordillieres.	176
Chasse des chevreuils qui se fait sur ces montagnes.	177
Chevaux des monts-Paramos.	179
Bois de lumiere ; plante singuliere de ces montagnes.	<i>ibid.</i>
La fameuse herbe appelée coca, dont il se fait un grand commerce au Pérou.	180
La plante appelée Mopa-mopa, distille une gomme qui sert à faire d'excellent vernis.	181
Le Leibo, arbre du Pérou qui produit de la laine.	182
Les Vijahuas, grandes feuilles dont on peut faire des draps de lit.	<i>ibid.</i>
Le mata-palo, plante qui devient un arbre d'une extrême grosseur.	183
Le chirimoya, excellent fruit du Pérou.	184
Le fraisier du Pérou.	<i>ibid.</i>

## L E T T R E C X L I I.

## S U I T E D U P É R O U.

<b>P</b> ERSECUTION des moquites sur la route de Guayaquil à Caracol.	186
Moyen qu'on emploie pour s'en garantir.	187

# DES MATIERES. 473

Maniere de voyager dans le Pérou.	188
Le peu de solidité des ponts du pays.	189
Logemens pour les voyageurs.	190
Dangers des chemins.	191
On fait des routes difficiles sur des mules.	192
Instinct de ces animaux dans ces sortes de voyages.	193
Grand froid qu'on éprouve sur la route de Guayaquil à Quito.	194
Vue admirable en arrivant à Quito.	195
Arrivée des mathématiciens Espagnols à Guay-randa.	196
Réception qu'on leur fait dans cette ville.	197
Arrivée des académiciens François à Quito.	198
Triste situation où ils se trouvent , parce que l'argent leur manque.	199
Ils commencent leurs opérations astronomi-ques , & sont contrefaits par de jeunes Indiens.	200
Leur séjour sur la montagne de Pichincha ; description de cette montagne.	201
Ce qu'ils ont à souffrir du froid & des frimats.	202
Ils sont visités par des particuliers de Quito , inquiets de ne les pas voir reparoitre.	204
Ils ont le réputation d'hommes extraordi-naires , qui entretiennent un commerce avec les démons.	205
Suite de la description de la montagne de Pichincha.	206
Autres obstacles que les académiciens ont à	

# 474 T A B L E

vaincre.	207
Ils ont plusieurs procès à soutenir.	208
On les fait passer pour des contrebandiers.	<i>ibid.</i>
Ils ont un autre procès au sujet des pyramides qu'ils veulent élever auprès de Quito.	209
Comment ils se tirent de cette affaire.	210
Ils se justifient sur plusieurs fausses imputations.	211
Le jugement de l'audience royale de Quito leur est favorable.	212
Autre procès au sujet du meurtre d'un chirurgien François.	213
Jugement contre les coupables.	214
L'université de Quito dédie une thèse à l'académie royale des sciences de Paris.	215
Retour des académiciens dans leur patrie.	216
On retient au Pérou M. de Jussieu en qualité de médecin ; ravage qu'y faisoit alors la petite vérole.	217

## L E T T R E C X L I I I.

### S U I T E D E P É R O U.

<b>D</b> E S C R I P T I O N de la ville de Quito.	218
La principale place de cette ville.	219
Maniere dont les rues sont construites.	220
Les couvents de Quito.	<i>ibid.</i>
Pauvreté des paroisses.	221



# DES MATIERES. 475

L'hôpital, ses desservants, leur fondateur.	221
L'université, l'évêché, les processions du saint sacrement.	222
Danfes Indiennes qui embellissent ces processions.	223
Les Indiens sont peu attachés à la religion chrétienne.	224
Ce qui empêche que le christianisme ne fasse des progrès parmi eux.	225
Ils célèbrent tous les ans la mort d'Atahualpa.	226
Négligence des curés à les instruire.	227
Cours de Justice de Quito.	<i>ibid.</i>
Nombre des habitants & leurs différentes classes.	228
Occupations des Indiens employés à la culture des terres.	229
Habillement des Espagnols, & celui des Indiens.	230
A quoi s'appliquent les jeunes gens de distinction.	231
Les maladies vénériennes sont communes à Quito.	232
Le peuple de cette ville est fort adonné au larcin.	<i>ibid.</i>
Le langage des habitants de Quito.	233
Variétés étonnantes du climar dans ce pays.	234
Les orages sont très fréquents & très-effrayants.	235
Fertilité admirable de cette contrée.	236
Villages des environs de Quito.	238
Grossiereté du peuple qui habite ces villages.	238

Il est sans ambition , sans prévoyance , & sans sensibilité.	239
Rien n'est capable de le tirer de son oisiveté.	240
Il est d'une lenteur étonnante dans ses travaux.	241
Il a un très-grand penchant à l'ivrognerie.	242
Qualité que les hommes exigent dans une femme qu'ils veulent épouser.	<i>ibid.</i>
Il faut contraindre les Indiens d'aller à confession ; de quelle manière se font ces confessions.	243
Il faut les contraindre d'aller à l'église.	244
Histoire de l'ancien royaume de Quito, indépendamment des empereurs du Pérou.	245

---

## L E T T R E C X L I V.

## S U I T E D U P É R O U ,

<b>L</b> A ville de Saint Michel d'Ibara.	247
Ses habitants se croient les meilleurs chrétiens du Pérou ; comment ils pratiquent la religion.	248
Lac fameux dans le voisinage de Saint-Michel d'Ibarra.	249
Anes sauvages qui se trouvent en grand nombre dans la même province.	<i>ibid.</i>
Comment on les prend à la chasse.	250
Situation de la ville d'Otavalo.	251
Ponts de cordes communs au Pérou.	<i>ibid.</i>
Autres ponts d'une autre espèce.	252

## DES MATIERES. 477

La ville de Latacunga , maniere dont on y bâtit.	253
Description du fameux volcan de Cotopaxi.	254
La ville de Riobomba , son gouvernement.	255
La ville de Cuença , fertilité de son terroir.	<i>ibid.</i>
C'est dans le pays de Loxa , que croît le meilleur quinquina.	256
Histoire de la découverte de cette plante.	257
Les médecins s'opposent à son usage.	258
Différentes especes de quinquina.	<i>ibid.</i>
Les mines d'or du Pérou.	259
Maniere d'extraire l'or de ces mines.	260
Ces mines appartiennent à ceux qui les découvrent les premiers.	261
Moulins dans lesquels on travaille l'or qui sort des mines.	<i>ibid.</i>
Inégalité des mines d'or.	262
Les meilleures mines du Pérou restent cachées par l'obstination des Indiens.	263
On n'applique point les negres. à ces travaux.	<i>ibid.</i>
Combien ces travaux nuisent aux Indiens , & le peu de ménagement des Espagnols pour ceux qu'ils y emploient.	264
La ville de Tumbez.	265
La ville de Truxillo , sa description.	<i>ibid.</i>
Conduite des moines dans cette ville & dans plusieurs endroits du Pérou.	266
Respect des laïques pour ces religieux.	267
Cérémonies ridicules qui se pratiquent parmi ces moines.	268

Maniere dont les Indiens font leurs voyages.	270
Maniere de voyager dans les lieux déserts.	271
Situation de la ville de Lima.	272
Comment ses campagnes sont arrosées.	273
Comment on y cultive les oliviers.	274
Avec quel fumier on engraisse les terres.	275

## L E T T R E   C X L V.

*S U I T E   D U   P É R O U .*

<b>S</b> P E C T A C L E affreux de la ville de Lima , capitale du Pérou , depuis le tremblement de terre de 1746.	276
Histoire & description de ce désastre.	277
Le même malheur arrivé à la même heure dans le port de Callao.	278
Description de ce désastre.	279
A quoi on peut estimer la perte faite à Callao.	280
Conduite du vice-roi du Pérou dans ce malheur.	281
Il fait dresser des plans de réédification des villes de Lima & de Callao.	282
Signes qui précèdent les tremblements de terre.	283
Fuite des habitants hors de leurs maisons.	284
Altération que causent dans la fertilité du terrein les tremblements de terre.	285

## DES MATIERES. 479.

Histoire de la fondation de la ville de Lima.	286
Description de cette ville avant le tremblement de terre de l'année 1746.	287
Comment on construit actuellement les maisons, pour qu'elles résistent aux tremblements de terre.	288
Comment on bâtissoit autrefois sans fondement.	289
Beauté des églises de Lima.	290
Richesses des ornemens de ces églises, & des habits sacerdotaux.	291
Beauté & commodité des couvents de Lima.	292
De la dignité des vice-rois, & de leur autorité.	293
Réception d'un vice-roi.	294
Comédie jouée au Pérou à la réception du vice-roi; idée de ces sortes de pieces.	295
Intermedes qui les rendent plus divertissantes.	296
Autres scenes qui leur succedent.	297
Continuation des cérémonies à la réception du vice-roi.	298
Fêtes qui se donnent à ce sujet.	300
Ouvrages d'esprit qui se font pour la même occasion.	301
Leurs revenus, leur puissance.	303

## L E T T R E C X L V I.

### S U I T E D U P É R O U.

<b>N</b> OMBRE des églises & des couvents de Lima.	304
--	-----

L'université ; ce qu'on y enseigne.	305
La milice de Lima , en quoi elle consiste.	306
Les habitants de Lima , les familles nobles.	307
Grand nombre de voitures & d'équipages à Lima.	308
Le nombre & la beauté des meubles ne répond pas à celle des équipages.	309
On remarque plus de magnificence dans les habits.	310
On fait mauvaise chère à Lima , & l'on y mange mal-proprement.	311
Le pain de Lima est fort estimé ; ce sont les negres qui le font.	312
Le mouton est la viande la plus ordinaire.	<i>ibid.</i>
Comment on accommode les viandes.	313
Le commerce n'est point incompatible au Pérou avec la noblesse.	<i>ibid.</i>
Portrait des femmes de Lima.	314
Leur maniere de s'habiller.	315
La petitesse de leurs pieds est ce qu'on estime le plus en elles.	316
Elles aiment les odeurs & en mettent dans tous leurs habits.	317
Elles recherchent aussi beaucoup les fleurs.	<i>ibid.</i>
A quoi elles s'occupent dans leurs maisons.	318
Elles aiment la musique & la danse ; caractère de leur danse.	319
Elles joignent les avantages de l'esprit à ceux de la figure.	<i>ibid.</i>
L'amour est la passion dominante des habitants de Lima.	320
Comment	

## DES MATIÈRES. 481

- Comment se font leurs mariages. *ibid.*  
 Coquetterie des femmes , bizarreries des  
 hommes dans leurs amours. 321  
 Les maladies vénériennes sont communes à  
 Lima , & l'on ne s'en cache point. 322  
 Les femmes aiment une galanterie aisée. *ibid.*  
 Elles ont une grande dévotion à l'immaculée  
 conception de la Sainte-Vierge, accréditée  
 par les Jésuites & les Cordeliers. 323  
 Il se fait à Lima une grande consommation  
 de tabac , par les femmes qui en mâchent,  
 & les hommes qui en fument. 324  
 Herbe qui rend les femmes fécondes. *ibid.*  
 Ce qu'on appelle au Pérou le pays des val-  
 lées. *ibid.*  
 Le climat de ces mêmes vallées. 325  
 Il n'y pleut jamais ; mais on y est dévoré  
 par les puces & les punaises. 326  
 Vallées de Pachacamac , fameuse par son  
 temple. *ibid.*  
 Vallée de Guarco , fameuse par sa fertilité  
 & son ancien domaine. *ibid.*  
 Le val de Taxamalca renfermoit les riches  
 magasins des Incas. 327  
 La ville de Pisco , grandeur de sa rade. *ibid.*  
 Singularité qui se trouve dans les environs des  
 villes d'Ica , & de Guancavelica. 328  
 Manière de planter & de cultiver la vigne  
 dans les environs de Pisco. 329  
 La ville d'Arequipa , une des grandes îles  
 du Pérou. *ibid.*  
 Le lac de Titica , entre Pisco & Cusco. 330  
 Ce lac renferme plusieurs îles , dont une est  
 remarquable par plusieurs circonstances.

331

Situation & description de la ville de Cusco , ancienne capitale du Pérou.	332
Goût de ses habitants pour la peinture.	333
La vallée d'Yucay , où les Incas avoient leurs maisons de plaisance.	<i>ibid.</i>
Guamangua, ville épiscopale de l'Audience de Lima.	334
Ce que fait un voyageur qui passe dans cette contrée , pour obtenir des Indiens de la volaille.	<i>ibid.</i>
La rade d'Arica étoit autrefois importante par son commerce.	335
Avant la conquête du Pérou , les Péruviens faisoient leurs sacrifices sur un rocher qui couvre la ville.	<i>ibid.</i>
Situation de la ville de Potosi.	336
Ouvriers employés aux mines du Potosi.	337
Ces mines contribuent à dépeupler le Pérou.	338
L'endroit du Pérou où l'on fait le plus de vin , se nomme Moquaga.	<i>ibid.</i>
La laine fait une des principales richesses du Pérou ; description de l'animal qui la produit.	339

## L E T T R E   C X L V I I .

## L E   C H I I I .

<b>H</b> ISTOIRE de la conquête du Chili par les Espagnols.	340
Froid excessif du désert qui sépare le Chili du Pérou.	341



## DES MATIERES. 483

Valdivia est le véritable conquérant du Chili , où il bâtit plusieurs villes.	342
Il est traversé & tué par les Indiens.	<i>ibid.</i>
La ville de Coquimbo , sa position , sa description.	343
Différentes curiosités qui se voient à quelques lieues de la ville de Coquimbo.	344
Production de ce pays.	<i>ibid.</i>
La ville de Valparaíso , ses commencemens.	345
Ils'y fait un grand commerce avec le Pérou.	<i>ibid.</i>
Histoire de Juan Fernandez.	346
Description des isles de ce nom.	347
L'arbre du mirthe & autres productions.	348
Charmante situation d'une de ces isles , où l'amiral Anson avoit placé sa tente.	349
Diverses sortes de chiens qui se trouvent dans cette isle.	350
Combat de ces chiens avec les chevres , dont l'isle abonde.	351
Histoire d'Alexandre Selkirk , abandonné dans cette isle.	352
Sa maniere de vivre , ses habits , ses occupations.	353
Comment il sort de cette isle.	354
Il raconte à un Anglois ce qui lui est arrivé pendant son séjour dans l'isle de Juan-Fernandez.	355
De quel secours seroient les isles de Juan-Fernandez , à des François qui y établissent une colonie.	356
Le climat de ces isles est favorable aux productions de la terre.	357

Le rivage de ces îles abonde en veaux marins.	358
Le lion est encore fort commun dans ces îles ; sa description.	<i>ibid.</i>
Comment vivent ces animaux.	359
En quoi ils diffèrent des veaux marins.	360
Devoirs du président de l'audience royale de Chili, & du mestre-de-camp	361
Fondation & description de la ville de la Conception.	362
Habillements de ses habitants.	363
Fertilité de son territoire.	<i>ibid.</i>
Manière de tuer les bœufs, dont on veut vendre la viande à la boucherie.	364
Situation & description de la ville de Sant-Yago, capitale du Chili.	365
La ville de Valdivia, avantages de son port.	366
On y transporte les criminels du Pérou & du Chili.	367
Comment les Espagnols traitent les Indiens du Chili.	368
Caractère de ces Indiens, leur bravoure, leur indépendance.	369
Difficulté de les amener au christianisme, ou de les y fixer.	370
Nourriture de ces peuples, en quoi elle consiste.	<i>ibid.</i>
Leurs habillements, leurs logements, leurs chevaux.	371
Leur commerce avec les Espagnols.	<i>ibid.</i>
Leur manière de faire la guerre	372
Comment ils font la paix avec les Espagnols.	373

## L E T T R E C X L V I I I.

S U I T E D U *C H I I I.*

- A** R R I V E'E d'un Espagnol qui vient des  
 isles de Salomon, détail de ces isles. 375  
 Leurs productions, portrait de leurs habi-  
 tants. 376  
 Les Espagnols y envoient des colonies qui ne  
 réussissent point. 377  
 Les isles de Mendoce nommées Saint-Pierre,  
 la Magdelaine, Christine & la Dominique. 378  
 Les Espagnols sont très-bien reçus des habi-  
 tants de l'isle Christine. 379  
 Ils prennent ensuite querelle avec eux, & se  
 raccommodent. 380  
 Les Espagnols trouvent d'autres isles, dont les  
 habitants leur sont moins favorables. 381  
 Ils se quittent parfaitement amis. 382  
 Un chef de ces barbares leur témoigne de  
 l'amitié, & veut les trahir. 383  
 Il s'excuse pour tromper les Espagnols; mais  
 ils sont convaincus de sa perfidie. 385  
 Les Espagnols arrivent aux Philippines, hon-  
 neurs qu'ils y reçoivent. 386  
 Différentes isles de la mer du Sud, & en par-  
 ticulier de l'isle de Pâques. 387  
 Mœurs de ses habitants. 388  
 Leur religion. 389  
 L'isle de Taïti, autrement dite de Cythere. 390  
 Mœurs singulieres de ses habitants. 391

Comment il faut se conduire quand on arrive dans des pays inconnus.	393
Suite des mœurs des Taïtiens.	394
Il est impossible de déterminer le nombre des isles de la mer du Sud.	395
De l'utilité qu'on peut en retirer pour le commerce.	396
On peut en tirer encore d'autres avantages.	397
Divers sujets d'étonnement dans ces isles.	398
L'isle de Chiloe , appartenant au Chili.	399
Pourquoi le Roi d'Espagne garde-t-il le Chili, malgré le peu d'avantage qu'il en retire.	400

## L E T T R E C X L I X.

## T E R R E S M A G E L L A N I Q U E S.

<b>H</b> ISTOIRE du voyage de Magellan.	401
Comment il découvre le détroit qui porte son nom.	402
Ce qu'on doit penser des Patagons ou géants qui habitent la terre Magellanique.	403
Ce qu'en ont raconté les compagnons de Magellan.	404
Mœurs des Patagons.	405
Ces peuples visitent les navires Espagnols	406
Les Espagnols en gardent un qui meurt dans le vaisseau.	407
Témoignages des François , des Hollandois & des Anglois sur l'existence des géants Patagons.	409

## DES MATIERES. 487

- Récit d'une femme Espagnole qui a vécu long-temps parmi les Patagons. 410
- Ce qu'elle dit de leurs mœurs & de leurs usages. 411
- Autre témoignage de plusieurs Anglois, nouvellement arrivés du pays de Patagonie. 413
- Leur entrevue avec les Géants. 414
- Amitié qu'ils se font réciproquement. 415
- Raisons qui semblent combattre l'opinion de ceux qui croient l'existence des géants Patagons. 417
- Le navigateur Narbourough est envoyé pour connoître le pays Magellanique, & la terre des géants. 418
- Winter nie positivement leur existence, & taxe les Espagnols de fausseté. 419
- En comparant les raisons pour & contre, ce qu'on doit penser sur cet objet. ibid.
- Pourquoi on ne voit plus guere aujourd'hui de ces géants en Patagonie. 420
- Suite de la découverte & du voyage de Magellan. 421
- Murmures qui s'élevent contre lui, & punition des coupables. ib id.
- Découverte du détroit de Magellan. 422
- Sa description 423
- Mort de Magellan. 424
- Son vaisseau est ramené en Espagne par Sebastien Cano un de ses compagnons. ibid.
- Cano est bien reçu à la cour de Charles-Quint. 425

## L E T T R E C L.

## S U I T E D E S T E R R E S M A G E L L A N I Q U E S.

<b>Q</b> U'EL avantage procure à toutes les nations de l'Europe , la découverte du détroit de Magellan.	426
Les Espagnols y établissent la colonie de Philippeville , qui n'y prospere point.	<i>ibid.</i>
Description du lieu où étoit situé Philippeville.	427
Ce que c'est que l'écorce de Winter , apportée des terres Magellaniques.	428
La terre de Feu.	429
Ce qu'ont pensé de ses habitants différents voyageurs.	<i>ibid.</i>
Leurs mœurs & usages.	430
Description de la terre des Etats ; isle découverte par Jacques le Maire.	431
Détroit de le Maire entre la terre de Feu & celle des Etats.	432
Comment le Maire & Schouten ont découvert ce détroit.	433
Ce que pensent les marins de la navigation par ces détroits.	434
Elle peut donner lieu à de nouvelles découvertes très-utiles.	435
Utilité qu'on retireroit d'une colonie Européenne , établie dans les terres Magellaniques.	437
Réflexions à ce sujet.	438
Qu'il ne seroit pas impossible de civiliser ces sauvages.	440

# DES MATIERES. 489

Bestiaux , perles , pétrifications , coquillages  
des côtes Magellaniques. 441

On pourroit aussi y faire la pêche des baleines. 442

Terre du Saint Esprit. 443

La nouvelle Bretagne *ibid.*

La Serpentarie. 444

La nouvelle Zélande, la terre de Diemen. *ibid.*

Noms que les navigateurs ont donné aux  
pays qu'ils ont découverts. 445

Le cap Vierge. 446

Les îles Malouines. *ibid.*

La baie de Saint Julien. 447

On trouve peu d'habitants sur cette côte, &  
pourquoi. *ibid.*

Elle abonde en oiseaux & autres animaux de  
différentes espèces. 448

Pourquoi la population n'est pas nombreuse  
chez les sauvages. 449

Le port Desiré ; espèce de Daims qu'on y  
trouve. 450

Îles peuplées de veaux marins. 451

Chasse de ces animaux. *ibid.*

Poteau dressé par le Maire & Schouten près  
le port Desiré. 452

Embouchure de la rivière de la Plata décou-  
verte, par Diaz Solis. *ibid.*

Pourquoi Cabot donne ce nom à cette rivière. 453

La rivière de la Plata est remplie d'une infinité  
de bancs de sable, d'écueils & de rochers  
vers son embouchure. 454

Le port de Monte-Video, avec le fort bâti sur  
la rivière de la Plata. *ibid.*

Comment les Espagnols y ont fondé une colo-

- nie , & l'ont peuplée. 455  
 L'isle de Saint Gabriel , où les Portugais ont  
 établi une colonie , dans la riviere de la  
 Plata. 456  
 Le commerce des Portugais de cette isle nuit  
 à celui des Espagnols. *ibid.*  
 Vent furieux, appelle *Pumpero*, cause de grands  
 ravages dans la riviere de la Plata. 457  
 De quelle largeur est encore cette riviere , à  
 quarante lieues de la ville de Buenos-Aires. 458  
 Mauvaise situation du port de Buenos-Aires ,  
 où les gros vaisseaux ne peuvent aborder. *ibid.*

*Fin de la Table du Tome douzieme.*

---

### A P P R O B A T I O N.

J'Ar lu par ordre de Monseigneur le  
 Chancelier , les onzieme & douzieme  
 volumes du *Voyageur François* , & je  
 n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher  
 l'impression. A Paris , le 25 Juin 1770.

GUIROY.

627228

SM



---

## C A T A L O G U E

*Des livres qui se trouvent chez le même  
Libraire.*

**I**NSTITUTES au Droit Criminel , ou principes généraux sur ces matieres , suivant le Droit Civil , Canonique & la Jurisprudence du royaume , avec un Traité particulier des Crimes , par Mr. *Muyard de Vouglans* , Avocat au Parlement , in-4. 12 l.

*Suite.* Instruction criminelle , suivant les Loix & Ordonnances du royaume , par le même , in-4. de 1300 p. 14 l.  
Le Voyageur François , 12 vol. 36 l.  
La suite *sous presse*,

Nouvelle Encyclopédie portative , ou Tableau général des connoissances humaines , par Mr. *Roux* , in - 8.  
2 vol. 1766. 12 l.

La même , in - 8. petit format , 2 vol.  
1766. 9 l.

Le tome III *sous presse*.

Abrégé chronol. de l'Histoire Ottomane , par Mr. *de la Croix* , in - 8.  
petit format , 2 vol. 1768. 10 l.

- Dictionnaire des faits & dits mémorables de l'Histoire ancienne & moderne , par le même , *in-8.* petit format , 2 vol. 1768. 10 l.  
 Dictionnaire historique des mœurs , usages & coutumes des François , *in-8.* 3 vol. 1767. 15 l.  
 Dict. des femmes célèbres , *in-8.* 2 vol. 10 l.  
 Lettre sur le nouveau Tacite de M. de la Bletterie , par M. *Linguet* , *in-12* , broché , 1768. 1 l. 4 f.  
 La Pierre Philosophale , *in-12* , 10 f.  
 Théorie des Loix civ. *in-12* , 2 vol. 6 l.  
 Hist. des révol. de l'Emp. Romain , par M. *Linguet* , 2 vol. 6 l.  
 Hist. du Siecle d'Alexandre le Grand , nouv. édit. revue , corrigée , & entièrement changée , 1 vol. 3 l.  
 Canaux navigables , *in-12* , 1 vol. 3 l.  
 La Cacomonade , *in-12* , br. 1 l. 4 f.  
 L'Aveu Sincere , *in-12* , br. 1 l. 4 f.  
 Hist. des Variations , par Mr. *Bossuet* , 5 vol. *in-12* , nouv. édit. 15 l.  
 Œuvres spir. de Fénelon , *in-12* , 4 vol. nouv. édit. 10 l.  
 Hist. Univ. de M. *Hardion* , 18 vol. 54 l.  
 Suite. Tom. XIX & XX. 6 l.

